



Observatoire Français des **D**rogues et des **T**oxicomanies

LES LYCÉENS PARISIENS ET LES SUBSTANCES PSYCHOACTIVES : ÉVOLUTIONS

Christine de PERETTI

Nelly LESELBAUM

Avril 1999

INRP - PARIS X

Nous remercions MM. Cremadeills et Roussel, le service de promotion de la santé en faveur des élèves, l'Académie de Paris, le Docteur Gibert et Mme Pierson, Conseillers techniques auprès de cette même Académie, qui ont autorisé la passation de cette enquête ainsi que le service statistique du Rectorat de Paris pour son aide à l'élaboration de l'échantillon.

Nous adressons également nos remerciements aux vingt-six chefs d'établissement qui ont accepté notre présence au sein de leur établissement pour la passation de l'enquête (avril-mai 1998) à laquelle ont participé A. Barlet, V. Rauch, H. Farchakh et D. Abdelkader que nous remercions pour leur aide.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	4
I - LES OBJECTIFS DE L'ÉTUDE ET SON QUESTIONNEMENT.....	4
II - LES THÉORIES SOUS-JACENTES DE L'ÉTUDE.....	6
III - LE QUESTIONNAIRE	7
IV - L'ÉCHANTILLON.....	12
PREMIÈRE PARTIE	14
CHAPITRE I.....	14
LES LYCÉENS PARISIENS À LA VEILLE DE L'AN 2000	14
I - LES CARACTÉRISTIQUES ESSENTIELLES.....	15
II - LES DIFFICULTÉS DE VIE.....	31
RÉSUMÉ.....	34
DEUXIÈME PARTIE	36
CHAPITRE II LES LYCÉENS ET LES MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES.....	36
I - LA CONSOMMATION DE PSYCHOTROPES EN FRANCE.....	37
II - LES LYCÉENS ET LES MÉDICAMENTS “ TRANQUILLISANTS, SOMNIFÈRES OU ANTIDÉPRESSEURS ”	38
III - CONSOMMATIONS DE PSYCHOTROPES : VARIATIONS	40
IV - COMPARAISONS AVEC D'AUTRES ÉTUDES	42
RÉSUMÉ.....	44
CHAPITRE III LES LYCÉENS PARISIENS ET LE TABAC	45
I-LES CONNAISSANCES ET LES OPINIONS DES LYCÉENS SUR LES RISQUES DU TABAGISME	46
II - LES CONSOMMATIONS DE TABAC	47

INTRODUCTION

I - LES OBJECTIFS DE L'ÉTUDE ET SON QUESTIONNEMENT

Cette étude est issue de la troisième enquête que nous avons fait passer auprès d'un échantillon représentatif des lycéens parisiens de l'enseignement public et privé, au moyen de questionnaires anonymes et confidentiels. La passation s'est effectuée dans des conditions similaires aux précédentes études c'est-à-dire passation en direct : présentation de l'étude et des questionnaires par les chercheurs eux-mêmes, sans aucun intermédiaire.

La première s'était déroulée en 1983 et avait donné lieu à un premier ouvrage, aujourd'hui épuisé : " Tabac, alcool, drogue : des lycéens parisiens répondent " (1985, INRP, HCEIA). Huit ans plus tard, la seconde enquête avait permis d'associer des établissements de la ville de Paris, à ceux de Lille et de Nice pour comparer les consommations de drogues licites et illicites des lycéens parisiens avec celles des lycéens scolarisés dans ces deux grandes villes de province, où le trafic de drogue s'avérait important. Ces résultats sont à la disposition des lecteurs¹.

Cette troisième enquête, menée quinze ans donc après la première, s'attache plus précisément à saisir l'évolution des consommations des lycéens parisiens, mais aussi celle de leurs attitudes et comportements face aux questions et aux problèmes qui les concernent. Nous souhaitons en effet que cette nouvelle enquête serve à répondre, au-delà de la mesure des consommations, à des interrogations concernant la population lycéenne à l'aube du troisième millénaire :

- sur quels plans les lycéens de la veille du XXI^e siècle ont-ils le plus changé ?
- leurs consommations ont-elles diminué à la suite de la mise en place de la politique de lutte contre les toxicomanies engagée par les pouvoirs publics ?

¹ De Peretti Ch., Leselbaum N. " Tabac, alcool, drogues illicites. Opinions et consommations des lycéens. " 1995, ed. INRP, Paris, 134 p.

- la consommation de cannabis s'est fortement banalisée, au point qu'un " débat de société " sur la libéralisation ou légalisation des drogues dites " douces " a lieu depuis 1996-1997 ; qu'en est-il de la consommation de ces drogues par les lycéens parisiens de 1998 ?
- au travers des réponses aux questions ouvertes ou fermées, semblables pour une grande partie à celles des précédentes enquêtes, est-il possible de saisir une évolution dans les opinions, les comportements et les attitudes des lycéens parisiens d'aujourd'hui au regard de leurs aînés de 15 ans ? et si des évolutions sont constatées, peut-on faire l'hypothèse qu'elles sont liées aux décisions prises au niveau ministériel ou local ?
- parmi les facteurs les plus fréquemment associés à la consommation de substances psychoactives, quels poids peuvent avoir d'une part les facteurs environnementaux et en particulier les contextes familiaux en dysfonctionnement, d'autre part les attitudes et pratiques parentales et les positions (libérales ou tranchées) que les jeunes attribuent à leurs parents à l'égard des consommations de produits toxiques licites ou illicites, enfin les positions propres des jeunes eux-mêmes ?
- serait-il possible, à l'issue de cette enquête, de proposer quelques éléments de repère aux adultes concernés par la prévention de l'usage, l'abus et la dépendance de la consommation de substances psychoactives ?
- enfin serait-il possible de préciser comment les résultats de ce type d'études peuvent constituer des éléments d'appui d'une politique qui développe une éducation à la santé en milieu scolaire ?

II - LES THÉORIES SOUS-JACENTES DE L'ÉTUDE

En 1985, à l'issue de notre première enquête nous écrivions que les résultats n'étaient valables que situés dans le temps et dans l'espace. Nous insistions sur notre prise de distance avec certaines études sociologiques sur la déviance des jeunes. Celles-ci, en effet, pratiquant "l'étiquetage", confondent souvent les consommateurs "excessifs" de substances psychoactives avec les toxicomanes ou polytoxicomanes.

Examinant les théories sous-jacentes aux travaux de recherche sur les adolescents consommateurs, nous affirmions que, selon nos hypothèses, l'usage de produits relève d'un comportement souvent "spécifique", marquant l'étape transitoire de l'adolescence, étape fragile, de prise de risque par excellence.

Nous expliquions que la consommation abusive des drogues licites ou illicites ou des substances psychoactives indiquait souvent des difficultés que rencontreraient les sujets et prenait tout son sens par rapport à cette période de bouleversement inconfortable de la vie, où la transgression des interdits culturels et sociaux remplissent une fonction pour les adolescents.

Ainsi, notre étude de 1985 concluait que la consommation de produits dans la période de l'adolescence ne préjugait d'une consommation future que dans les cas où le système englobant le sujet et ses conditions de vie se maintenait ou se renforçait dans son aspect négatif. Par voie de conséquence, la prévention au sein des politiques publiques devait viser, dans une certaine mesure, à transformer ces conditions de vie, à développer les facteurs protecteurs au sein de ces situations de vie et à repérer et soutenir les jeunes fragilisés plus qu'à **interdire ou punir**.

Cette position sera largement reprise et développée dans les récents Rapports Henrion et Parquet² : il est indispensable de situer tout l'individu (jeune ou adulte) dans un système ordonné de relations qu'il entretient avec son entourage (familial, éducatif, professionnel) et avec des objets qui peuvent devenir dangereux pour lui (toxique au sens propre du terme) à partir du moment où s'installe une dépendance vis à vis de ses objets (substances psychoactives).

² Rapport du Professeur Parquet, 1997, Ed. CFES, p. 28.

Notre position théorique n'a pas évolué. Elle demeure sous-jacente à la construction de cette enquête. En effet, nous inspirant des modèles élaborés par le Groupe Technique de l'Organisation Mondiale de la Santé et par des sociologues de la jeunesse, nous avons essayé, dans le questionnaire, d'évoquer les milieux des adolescents - familial, scolaire, de loisirs, de groupes de pairs -, de leur faire décrire les relations qu'ils tissent avec les adultes de leur entourage, ainsi que les représentations qu'ils se font d'eux-mêmes, de leur insertion personnelle, scolaire, dans le présent et l'avenir, du climat vécu dans leur vie scolaire et familiale, etc.

Tenant compte des résultats obtenus par les enquêtes précédentes, françaises et internationales, nous avons cherché à mieux appréhender les événements (déménagements, disputes familiales...) qui ont pu marquer les trajectoires de leur vie, dans leur petite enfance et leur adolescence.

Pour résumer le point de vue théorique de nos études et notre position sur les enquêtes par questionnaires écrits, nous soulignons, de nouveau, notre perspective d'étude et de recherche.

La question fondamentale n'est pas seulement de chercher à préciser les profils ou les facteurs associés à des groupes de jeunes présentant des hauts risques.

Il s'agit de mieux saisir les fonctions que remplissent l'expérimentation et la consommation de substances psychoactives pour les lycéens scolarisés.

Et ce, en vue de proposer des éléments pour la mise en place d'une politique de prévention. Celle-ci développerait des processus éducatifs de "gestion" des risques par les adolescents en indiquant quelques repères à la société civile concernée par cette prévention et par l'éducation à la santé.

III - LE QUESTIONNAIRE

III.1 - Le questionnaire

On pourrait s'interroger sur l'intérêt spécifique de cette troisième enquête.

- S'agit-il, avant tout, ainsi que nous l'énoncions dans les deux premières enquêtes, de prendre une mesure ponctuelle mais précise de l'ampleur du phénomène de consommation de produits

licites ou illicites (tabac, alcool, drogues, médicaments...) et des diverses quantités et modalités de ces consommations pour chacun des produits ou de leurs associations et de cerner, dans le cadre de ces consommations, leurs évolutions en les comparant à celles des jeunes générations des années 80 et 90 ?

- Ou bien s'agit-il d'analyser les motivations déclarées par les jeunes eux-mêmes concernant leurs consommations et d'étudier de façon systématique les caractéristiques liées à ces consommations occasionnelles, abusives et excessives de chacune des substances psychoactives et de leurs associations dans le cadre d'analyses unidimensionnelles et multidimensionnelles ?

- Ou bien encore et plus généralement, s'agit-il **d'élargir nos connaissances** sur les attitudes et les comportements de **tous les lycéens** (les consommateurs et les non-consommateurs) dans leurs relations avec leurs milieux de vie (parents, camarades, entourages adultes) et de mieux cerner les sentiments d'inquiétude ou de sécurité qu'ils éprouvent dans le cadre scolaire ? quels changements proposent-ils concernant l'organisation et le cadre de leur vie scolaire ? quels jugements portent-ils sur les difficultés qu'ils ressentent, sur leur santé et sur la prévention de leur santé ? quelles opinions ont-ils sur les dépendances que les différents produits entraînent ? ...

En réalité, ce sont **tous ces objectifs** que nous avons poursuivis au fil des enquêtes successives.

Certes dans les années 1980, le contexte nous avait fait développer les questions qui concernaient les modes de vie des jeunes et le projet d'avenir, leur attitude en particulier dans leur vie sexuelle face à la montée du risque VIH.

En 1998, nous avons développé plutôt des questions pour préciser la proportion de jeunes se disant insatisfaits de leurs conditions de vie scolaire et de loisirs et la façon dont ils ressentent le climat d'insécurité ou de sécurité de leur établissement et surtout les propositions qu'ils sont prêts à avancer pour améliorer " le cours de leur vie, scolaire et de loisir ".

Ces axes nous ont conduit à privilégier certaines questions au détriment d'autres qui étaient aussi intéressantes mais que nous n'avions pas retenues afin de ne pas alourdir un questionnaire comportant déjà une centaine d'interrogations.

Ainsi nous nous sommes privés lors de cette troisième enquête des questions sur la vie sexuelle des jeunes. Mais nous avons en, revanche développé des questions sur leurs représentations des

concepts de santé, leurs souhaits en matière d'organisation d'activités périscolaires et de vie de loisirs, leurs opinions et celles de leurs parents sur les consommations des différentes substances psychoactives. Nous avons voulu préciser davantage la fréquence des consommations des diverses substances psychoactives (usage et consommation excessive dans une période récente) pour tenter de cerner la notion d'abus.

Le questionnaire a été construit sur les principes méthodologiques classiques : questions rédigées dans un vocabulaire proche de celui des sujets interrogés et redondance de certaines questions sous diverses formulations (ouverte - fermée) pour mettre à l'épreuve la sincérité et la cohérence des réponses obtenues. Le questionnaire est structuré autour d'une dizaine de thèmes, sur les caractéristiques personnelles des jeunes et leurs consommations :

- leur personnalité telle qu'ils la présentent et leurs difficultés,
- le climat et les pratiques vécues dans leur famille tels qu'ils les ressentent et les jugent,
- leur sociabilité et leur isolement,
- leur scolarité et le vécu de leur orientation,
- leur vision et leur confiance dans leur avenir,
- leurs pratiques des loisirs et leurs aspirations en matière d'activités scolaires, périscolaires et de loisirs,
- leurs difficultés personnelles,
- la violence et le sentiment d'insécurité dans leur établissement,
- leurs consommations de substances psychoactives (tabac, alcool, médicaments psychotropes, drogues...), les opinions qu'ils portent sur ces consommations et celles qu'ils prêtent à leurs parents,
- leurs souhaits en matière d'éducation à la santé, à la fois dans les contenus des thèmes et les modalités pour les aborder.

III.2 - Présentation et accueil

Comme dans les deux enquêtes précédentes, nous avons, après autorisation de l'Inspection Académique de Paris et de la Commission Nationale Informatique et Liberté, écrit aux différents proviseurs des établissements parisiens de l'échantillon construit. Vingt-six des trente et un établissements contactés ont accepté de participer à l'étude. Nous avons été conduits à augmenter le taux de sondage dans les établissements "retenus", sans modifier sensiblement la représentativité des différents types d'enseignement dans l'échantillon (cf. tableau A).

- Cinq des établissements sollicités ont refusé toute participation à l'étude. Pour un de ces lycées, il y avait déjà eu en 1998 une enquête sur la problématique des drogues. Dans un autre lycée, c'est le conseil d'administration, sollicité par le chef d'établissement, qui a refusé de participer et pour les trois autres, nous avons ressenti une certaine "saturation" pour les enquêtes. Les refus nous ont semblé parfaitement indépendants de la problématique étudiée. Ils sont plutôt imputables à la "perte de temps" occasionnée et à la surcharge de travail (organisation matérielle, distribution des convocations...) que cela entraîne à cette période de l'année pour l'administration.

- Dans les établissements scolaires retenus, les chercheurs ont tiré au sort les lycéens et présenté en direct le questionnaire. Leur but était de mettre en confiance les lycéens, de leur expliquer les objectifs de ces enquêtes successives et surtout de leur garantir **l'anonymat et la confidentialité** pour recueillir des informations fiables. Sous ces différents aspects, nous considérons ce moment de passation comme très important pour obtenir des **réponses sincères**.

La passation s'est déroulée au cours des mois d'avril et mai 1998.

Le questionnaire avait déjà été testé, pour l'essentiel, lors des précédentes études. Nous l'avons néanmoins complété et soumis, à titre de pré-enquête, à une cinquantaine d'étudiants. Après leur avoir exposé les objectifs de l'étude, nous leur avons demandé s'ils avaient des remarques sur le libellé ou sur le contenu des questions. Le questionnaire a également été présenté à des enseignants du lycée autogéré de Paris. Des remarques sur les questions 6 et 73 nous ont permis d'en affiner l'énoncé. Nous n'avons pourtant pas évité toutes les erreurs de compréhension

puisque les termes “ premix ” ou “ alcopops ” et “ grands buveurs ” n’ont pas toujours été compris d’un certain nombre de lycéens.

Comme dans les enquêtes précédentes, nous avons été étonnés, au sens positif, par l’accueil ouvert, à quelques exceptions près, et le sérieux avec lequel les jeunes ont répondu à toutes les questions. Nous avons promis aux lycéens la communication en retour des principaux résultats de cette enquête par l’intermédiaire des chefs d’établissement.

Il nous est arrivé de les voir peiner sur la lecture de certaines questions en raison de la précision de celles-ci qui nécessitaient pour certaines d’entre elles un effort de mémoire.

Le dépouillement des 767 réponses à la question ouverte qui les invitait à exprimer très librement leurs opinions sur le questionnaire confirme ces impressions d’ensemble.

- 15% des jeunes interrogés expriment un scepticisme ou une critique vis-à-vis de la méthode :
 - 5% l’expliquent par la **longueur** du questionnaire ;
 - 4,3% par la **difficulté de certaines questions** ;
 - 4,7% ont une **position critique de principe** à l’égard des enquêtes.
- Sur les 85% de lycéens qui ont approuvé la démarche,
 - 34,6% trouvent le questionnaire “ **très bien** ” ;
 - 35% le jugent intéressant ou **assez bien** ;
 - 13,4% approuvent la démarche **seulement si on tient compte de leurs réponses** ;
 - 6% ont estimé que ce questionnaire leur permettait de faire le point sur eux-mêmes³.

³ Plusieurs réponses ont pu être formulées par les lycéens, ce qui explique le dépassement du pourcentage de 100%.

IV - L'ÉCHANTILLON

IV.1 - Construction de l'échantillon

La répartition des lycéens dans les secteurs public et privé sous contrat est représentative de la situation parisienne à la rentrée 97-98. Mais, compte tenu du refus de certains établissements de participer à l'étude, le secteur professionnel est légèrement sur-représenté dans notre échantillon public, comparativement à la population d'études (24,1% au lieu de 19,5%) ; par voie de conséquence, le secteur général et technologique public est légèrement sous-représenté.

IV.2 - Présentation

Comme dans la population lycéenne parisienne, l'échantillon comprend un peu plus de filles que de garçons (52,5% versus 46,6%). On y trouve une majorité de mineurs (60,1%). Les plus jeunes ont quatorze ans. Le plus âgé a 23 ans. L'âge moyen est de 17,2 ans.

Tableau A

	Paris rentrée 1997 *		Échantillon	
	Population lycéenne		Passation	
	Second cycle du second degré			
<u>Public</u>				
• Sections Générales et Technologiques	36 934	49,6%	390	44,6%
• Sections Professionnelles	14 523	19,5%	211	24,1%
Total public	51 457	69,1%	601	68,7%
<u>Privé S/C</u>				
• Sections Générales et Technologiques	19 584	26,3%	241	27,5%
• Sections Professionnelles	3 463	4,6%	33	3,8%
Total privé S/C	23 047	30,9%	274	31,3%

<u>Total Paris</u>	74 504	
(Sections professionnelles	24,10%	27,9%)

* Services Statistiques du Rectorat de Paris

Tableau B

	Population lycéenne		Échantillon	
<u>Ensemble des sections</u>	74 504		875	
• Garçons	36 463	48,9%	408	46,6%
• Filles	38 041	51,1%	459	52,5%
• Non-réponses			8	0,9%

IV.3 - Analyse des données

Les données, une fois saisies, ont été analysées à l'aide des logiciels statistiques SPSS et BMDP. Les procédures utilisées sont, pour l'essentiel, la comparaison de moyenne, le test du chi-deux et le test de Fisher et, pour l'analyse multivariée, la régression logistique.

Présentation des résultats :

Dans le chapitre I : présentation des lycéens parisiens dans leurs caractéristiques essentielles et dans leurs difficultés de vie (N. Leselbaum)

Dans les chapitres II à V : présentations successives des lycéens et les médicaments psychotropes, le tabac, l'alcool, les drogues illicites (C. de Peretti)

Dans le chapitre VI : dans une approche analytique, unidimensionnelle puis multidimensionnelle, présentation des facteurs liés aux consommations excessives de substances psychoactives des lycéens (C. de Peretti)

Pour conclure : une synthèse sur les résultats essentiels et leurs évolutions (N. Leselbaum).

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LES LYCÉENS PARISIENS À LA VEILLE DE L'AN 2000

I - LES CARACTÉRISTIQUES ESSENTIELLES

Nos différentes enquêtes (1983, 1991 et 1998) ont permis de retracer ce que nous appellerons l'autoportrait des lycéens parisiens scolarisés, à partir d'une série de questions explorant l'optimisme, la bonne ou mauvaise humeur, la volonté, la sociabilité, le sentiment d'ennui, de solitude, la qualité des relations avec les camarades...

De quelle façon ces jeunes présentent-ils leur " image de soi ", la qualité des relations et du dialogue avec la famille et les adultes de leur entourage, leurs copains ? Comment jugent-ils les lieux dans lesquels se déroule leur scolarité ? En particulier, se sentent-ils en sécurité dans leur établissement ? Que souhaitent-ils changer dans les lieux et l'organisation du temps scolaire ? Enfin, comment présentent-ils leurs loisirs ?

Autant de questions auxquelles ces enquêtes apportent des éléments de réponse.

Dans ces autoportraits successifs, obtenus périodiquement, les lycéens s'expriment. Il est donc possible de suivre les évolutions des générations successives (dans leurs attentes, leurs espoirs, leurs craintes et les hiérarchies qu'ils mettent spontanément en avant).

Ces autoportraits sont aussi des indicateurs sur le statut des scolarisés, et sur les processus de développement des adolescents parisiens.

Puisque nous disposons de deux autres enquêtes, chaque fois que se présentera une différence significative mesurée statistiquement avec les enquêtes précédentes, nous signalerons les changements d'attitudes entre les générations d'adolescents. Nous ne reprendrons que les questions qui ont été formulées de façon rigoureusement identique.

I.1 - Leur personnalité

Dans le dernier quart de siècle, les lycéens ont été présentés dans la littérature⁴ comme des jeunes en difficulté. Cet état de difficulté serait lié à la période de l'adolescence et à la crise sociale et

⁴ Cf. les sociologues de la jeunesse comme O. Galland, G. Mauger, etc...

économique que nos pays industrialisés traversent. Cette situation rendrait les lycéens de plus en plus inquiets sur leur réussite et leur avenir professionnels.

Dans nos précédentes enquêtes, nous dénoncions cette littérature qui ne correspondait pas aux données que nous avons recueillies.

De fait, (tableau n°1) en 1998 comme en 1995, à quelques nuances près, l'image que les jeunes ont d'eux-mêmes est une image toujours positive (80% s'acceptent comme ils sont ; en 1991, ils étaient 75,6%).

Concernant leurs relations avec les autres, elles sont plutôt meilleures puisqu'ils sont plus nombreux à se sentir acceptés par les autres (93,7% en 1998 et 91,3% en 1991).

Quelques différences marquent leur optimisme, leur bonne humeur et leur ennui. S'ils sont plus optimistes (80% contre 75%), et davantage d'assez bonne humeur (88,8% contre 87,6%), ils s'ennuient plus souvent (25,9% contre 15,4%).

Tableau n°1 : <i>Les lycéens, tels qu'ils se présentent</i>	1991 Paris	1998 Paris
Dans l'ensemble, vous avez le sentiment ?	Oui ou plutôt oui	Oui ou plutôt oui
- d'être optimiste	75,6%	80,0%
- d'avoir de la volonté	85,9%	87,5%
- d'être influençable	32,0%	25,7%
- d'être d'assez bonne humeur	87,6%	88,8%
- d'être d'humeur changeante	52,4%	53,9%
- d'être accepté par les autres	91,3%	93,7%
- d'être recherché par les autres	60,7%	62,4%
- de vous accepter physiquement	84,0%	81,5%
- d'avoir besoin d'une grande activité	75,0%	68,2%
- de vous ennuyer souvent	15,4%	25,9%
- de pouvoir attendre quand vous avez envie de quelque chose	61,2%	59,5%

Ils sont un peu plus nombreux (tableau n°2) à avoir des conflits avec leurs camarades (7,7% en 1998 et 5,9% en 1991), sans que cette différence soit significative. En 1995, ils étaient 6%, dans l'enquête sur les banlieues (C. de Peretti).

En 1998, ils se trouvent plutôt en meilleure santé.

Les difficultés scolaires restent vécues pour les lycéens parisiens à un taux pratiquement identique : 22,6% en 1998.

Par contre, le nombre des jeunes déclarant vivre des difficultés a légèrement augmenté de 25,1% vers 28% (conflits avec les parents) et de 23,9% vers 28% pour les difficultés d'ordre sentimental.

Tableau n°2 : <i>Les difficultés telles qu'ils les présentent</i>	1991 Paris	1998 Paris
Trouvez-vous que vous avez des difficultés ?	souvent ou très souvent	souvent ou très souvent
- d'ordre sentimental	23,9%	27,5%
- scolaires	22,7%	22,6%
- des conflits avec vos parents	25,1%	28,0%
- des problèmes de santé	12,7%	10,9%
- des conflits avec vos camarades	5,9%	7,7%

I.2 - Le climat et les pratiques familiales (tableau I.3)

Huit lycéens sur dix aiment bien être chez eux. Ils sont légèrement plus nombreux à le dire qu'en 1991.

Peu de changements aussi concernant l'**entente** avec leurs parents, entre 1991 et 1998 ; on peut noter cependant qu'ils sont toujours moins nombreux à s'entendre avec leur père (environ 8 sur 10), qu'avec leur mère (plus de 9 sur 10).

Sur la **compréhension** de leurs besoins, de leurs désirs et de leurs problèmes, ils sont peu nombreux à se plaindre de leurs parents.

Sur la **liberté** que leur laissent leurs parents, ils continuent, dans la grande majorité (plus de 8 sur 10), à déclarer se sentir tout à fait libres ou assez libres.

Quant au contrôle ou à l'attention que les parents portent au travail et aux loisirs, c'est encore très largement un rôle féminin, *puisque'il y a presque 2 fois plus d'enfants suivis par la mère que par le père.*

Tous ces résultats confirment que dans l'ensemble les lycéens parisiens vivent dans un climat familial et une entente positifs⁵.

⁵ Ces résultats ne sont représentatifs que des jeunes lycéens parisiens, ils ne s'appliquent pas à la classe d'âge.

Tableau n°3 : <i>Les jeunes et le climat familial et le contrôle du travail et des loisirs</i> ⁶	1991 Paris	1998 Paris
- Est-ce que vous aimez être chez vous ?		
oui	81,8%	82,9%
non	16,6%	16,2%
- Comment vous entendez-vous avec votre père ?		
Bien ou ça peut aller	82,5%	79,4%
plutôt mal	11,7%	11,9%
- Comment vous entendez-vous avec votre mère ?		
Bien ou ça peut aller	91,8%	90,7%
plutôt mal	7,1%	8,0%
- Selon vous, vos parents essaient plutôt de comprendre vos besoins vos désirs et vos problèmes ?		
très bien ou assez bien	71,3%	69%
pas très bien ou pas du tout	27,8%	30,3%
- Trouvez-vous que vos parents vous laissent ?		
Tout à fait libre	25,1%	28,3%
assez libre	66,7%	52,2%
pas assez libre	7,1%*	18,6%
- En général, qui fait attention ou qui contrôle votre travail ?*		
votre père	13,8%	27,0%
votre mère	36,6%	50,4%
autres	6,8%	8,8%
personne	42,8%	36,4%
vos loisirs ?		
votre père	12,6%	29,5%
votre mère	28,7%	50,5%
autres	7,1%	6,9%
personne	52,2%	37,4%

*En 1998, les jeunes scolarisés pouvaient donner une ou plusieurs réponses par lignes.

⁶ Les totaux sont inférieurs à 100% en raison des non-réponses qui ne sont pas présentées afin de ne pas alourdir les tableaux.

I.3 - La sociabilité et l'isolement

En cas de difficultés, coups durs, ils sont plus nombreux à pouvoir en 1998 **se confier** à leurs parents qu'en 1991 : 31% contre 44%. Mais il faut noter que dans l'enquête de 1998, plusieurs réponses étaient possibles (ce qui peut expliquer cette différence)

La sociabilité va au-delà de la famille : ils sont **beaucoup moins nombreux** en 1998 à être isolés qu'ils ne l'étaient en 1991 ; 6% seulement déclarent n'avoir personne à qui se confier en cas de difficultés quotidiennes ou de coup dur, alors qu'ils étaient en 1991 plus de 13%.

Tableau n°4 : <i>La sociabilité</i>	1991 Paris	1998 Paris
À quelle (s) personne (s) pouvez-vous vous confier ?⁷		
- En cas de difficultés quotidiennes		
parents	31,1%	44,3%
autre adulte	15,1%	16%
amis*	40,8%	76,9%
personne	13,1%	5,9%
- En cas de coup dur		
parents	35,6%	43,8%
autre adulte	19,6%	17,6%
amis *	30,6%	72,7%
personne	14,2%	6,4%

* En 1998, les jeunes scolarisés ayant répondu qu'ils pouvaient se confier exclusivement à leurs amis sont 39,2% en cas de difficultés quotidiennes et 36,2% de cas de coup dur.

Tableau n°5 : <i>L'aide scolaire</i>	1995 Banlieues	1998 Paris
En cas de difficultés scolaires, avez-vous autour de vous quelqu'un qui vous aide ?		
- dans votre famille : oui	51,4%	57,1%
- parmi vos amis : oui	63,2%	62,9%
- vos professeurs : oui	34,0%	31,7%
- autres personnes	21,4%	26,9%

⁷ Plusieurs réponses possibles à ces deux questions, le total des pourcentages est donc supérieur à 100%.

I.4 - La scolarité et le vécu de l'orientation

Dès 1983, nous avons cherché à identifier l'appréciation des études suivies. Il nous semblait important de pouvoir préciser :

- si, dans leur grande majorité, les études correspondaient aux souhaits des jeunes ;
- qui avait décidé leur orientation professionnelle, parents, institution ou jeunes lycéens eux-mêmes ;
- si les lycéens se sentaient plutôt en réussite ou en échec dans leur établissement .

De fait, l'enquête de 1983 avait pu mettre en évidence une liaison forte entre les comportements à risque des jeunes, l'absentéisme et une orientation scolaire vécue comme négative .

Sur une durée de quinze ans, aucune grande différence n'apparaît dans le vécu de l'orientation scolaire par les lycéens. Une amélioration positive est perceptible car ils sont plus nombreux à déclarer avoir choisi leur orientation.⁸

On peut noter aussi une différence (non significative il est vrai) sur le taux d'absentéisme (8,5% en 1983 et 11,8% en 1998). Mais la proportion des lycéens qui n'ont jamais " séché " de cours demeure sans grand changement. En 1998, globalement 4 lycéens parisiens sur 10 s'absentent de temps en temps et souvent des cours.⁹

Tableau n°6 : <i>Les lycéens et leur scolarité</i>	1983 Paris	1991 Paris	1995 Banlieues	1998 Paris
- Les études que vous suivez actuellement sont-elles celles que vous souhaitez ?				
oui	73,0%	84,8%	75,7%	79,4%
non	23,0%	14,6%	23,1%	19,8%
- Selon vous, qui a décidé de l'orientation de vos études ? *				

⁸ A ce propos Robert Ballion (CADIS 1998) écrit : " 54% des lycéens de province déclarent que le type d'études suivies correspond à ce qu'ils voulaient faire. 65% que les études qu'ils font les intéressent. " Dans notre enquête parisienne, 79,4% affirment que les études qu'ils suivent les intéressent et 76% estiment qu'ils ont eux-mêmes (principalement) choisi leur orientation.

⁹ Il apparaît cependant quelques nuances entre l'enquête parisienne et l'enquête conduite en province par R. Ballion concernant l'absentéisme des élèves. Il est vrai que le libellé des questions n'étaient pas rigoureusement identique.

vous-mêmes	75,0%	84,5%	73,5%	78,2%
vos parents	9,0%	6,7%	3,6%	9,4%
l'école	10,0%	6,7%	19,4%	13,5%
autres	0,8%	non posée	non posée	non posée
- Avez-vous l'impression que vous réussissez vos études ?				
bien	17,0%	16,0%	14,9%	19,3%
assez bien	54,0%	57,3%	54,0%	55,8%
pas très bien	27,0%	26,3%	30,6%	24,8%
- Pouvez-vous choisir parmi les phrases suivantes celle qui vous convient le mieux ?				
Je n'ai jamais séché les cours	16,0%	22,5%	17,0%	23,2%
Il m'est arrivé de sécher (1 ou 2 fois)	36,0%	39,3%	40,9%	36,7%
il m'est arrivé de temps en temps de sécher	32,0%	28,1%	30,3%	27,9%
Il m'est souvent arrivé de sécher des cours	8,5%	9,9%	9,7%	11,8%

* plusieurs réponses possibles

I.5 - La perception du cadre de vie scolaire

En 1998, pour mieux saisir le phénomène de l'insatisfaction que nous sentons grandissante dans le cadre scolaire, une question ouverte a été ajoutée pour préciser les souhaits de changement sur ce point.

742 lycéens s'étant exprimés, 1399 propositions ont été ainsi recueillies, certains élèves ayant formulé plusieurs réponses.

• Près d'un tiers des propositions (30,7%) portent sur **l'organisation de la vie scolaire et sur les équipements du cadre scolaire.**

Par ordre de préférence, cela concerne :

- le sport (5,9% des occurrences exprimées)
- d'autres dispositions spatiales comme une salle de détente ou des bancs dans la cour du lycée (4,8% des occurrences)
- un changement dans les emplois du temps (4,8% des occurrences)

- des horaires moins lourds (4,7% des occurrences)
- plus d'activités hors de la classe (4,6% des occurrences).

“ Plus d'activités extra-scolaires (informatique ou sport), plus de rapport profs-élèves, moins de travail à la maison. ” G, 16 ans.

“ Avoir dans la cour un terrain de basket ou de volley ou autres afin de pouvoir se défouler un peu entre les cours, histoire de déstresser. ” G, 18 ans.

“ Mon lycée devrait développer un esprit plus collectif car nous ne nous sentons absolument pas soudés entre nous. Les activités proposées à l'intérieur du lycée sont extrêmement limitées ce qui nous bloque et ne nous donne pas envie d'y aller. Il faudrait que des sorties, des excursions soient organisées, mais aussi un atelier théâtre où pourraient se côtoyer différents types d'élèves et faire des représentations devant l'ensemble du lycée. ” F, 18 ans.¹⁰

- 24,4% des choix portent sur **les relations différentes avec les enseignants.**¹¹

- une meilleure écoute et plus de dialogue avec les professeurs en général (10% des occurrences)
- une meilleure écoute et plus de dialogue avec certains professeurs en particulier (3%)

Les autres (10%) souhaitent des enseignants davantage pédagogues, des enseignants qui fassent plus de soutien scolaire, des enseignants qui soient plus patients, ou enfin des enseignants qui “mettent moins de pression scolaire”.

“ Il faudrait que les professeurs parlent plus souvent avec la classe mais pas seulement 5 minutes en rigolant, mais sérieusement. ” G, 17 ans.

“ J'aimerais déjà une honnêteté des professeurs et du directeur car ils nous donnent souvent de fausses espérances en nous y faisant croire très fort (par exemple voyages, sortie dans un musée...). Et puis peut-être mélanger les élèves d'une classe - environ 15 - avec ceux d'une

¹⁰ Nous rapportons ici l'intégralité des réponses ouvertes de chaque élève, même si comme c'est souvent le cas, elles comportent plusieurs idées...

¹¹ R. Ballion note lui aussi à partir de son enquête que 41% déclarent que dans leur établissement on ne tient pas compte de l'avis des élèves et 15% estiment qu'il leur paraît très difficile de pouvoir parler avec un adulte sur leurs problèmes personnels.

autre pour ne pas rester tous les jours avec toujours notre classe, mais je sais que cela est compliqué. ” F, 16 ans.

“ J’aimerais qu’il y ait plus de choix dans les activités proposées par mon lycée et que l’entente élève- professeur soit meilleur. ” F, 15 ans.

“ Que l’on nous considère plus comme des adultes et non comme des enfants. ” G, 18 ans.

“ Moins de cours inutiles tels la philosophie par exemple, ce qu’on appelle communément le bourrage de crâne à savoir la volonté du programme et de certains professeurs de terminer le programme et de trop vouloir nous le faire apprendre. ” G, 18 ans.

“ Changer de professeur, faciliter les cours de comptabilité, baisser les heures de travail et faciliter les cours en général. ” G, 17 ans.

“ Être plus proches des profs. ” F, 17 ans.

“ Les professeurs ou plutôt leur mentalité. Ce serait bien aussi s’il existait un uniforme car ça élimine les différences. Mais pas dans le genre jupe plissée pour les filles, quelque chose de plus moderne, de plus gai. ” F, 20 ans.

“ j’aimerais qu’il y ait plus de personnes qui nous prennent en charge lorsqu’il y a un problème. Que les professeurs et le Proviseur soient plus à notre écoute et ne nous envoient plus balader lorsqu’on a quelque chose à dire sur le lycée. Surtout quand c’est quelque chose qui ne s’est pas bien passé. On a aussi notre mot à dire et on ne nous laisse pas nous exprimer ”. F, 19 ans

“ Un meilleur contact entre les élèves et les professeurs. Que le personnel de l’établissement voient les élèves comme des élèves, en leur faisant plus confiance, en ne donnant pas de sanctions pour rien. ” F, 20 ans.

“ J’aimerais que les professeurs nous donnent moins de travail et qu’ils ne s’intéressent pas qu’aux bons élèves et se désintéressent des autres en se moquant d’eux. ” F, 17 ans.

“ Des professeurs plus disponibles hors des cours. La présence d’un psychologue ou d’une assistante sociale en plus de l’infirmière. ” F, 16 ans.

“ Que la haute hiérarchie soit un peu plus humaine au lieu d’appliquer des règles inutiles et obsolètes. ” G, 18 ans.

“ Que le principal arrête de nous faire chier avec ses menaces, elle veut faire de l’établissement une prison. ” G, 18 ans.

“ Tout : les matières, les élèves, les mentalités. Peut-être une organisations des cours seulement le matin (comme en Allemagne) afin d’avoir le temps de s’épanouir autrement qu’à travers les études. ” F, 20 ans.

- 19,9% des réponses concernent plus précisément **l’amélioration des locaux** : rénover la peinture (6,2% des choix exprimés) et améliorer la cantine (6,1% des occurrences), quelques lycéens souhaitent aussi des locaux plus grands.

“ Peinture des salles de classes, plus d’intérêt des profs pour les élèves. ” F, 17 ans.

“ L’entretien de quelques étages de l’établissement (par exemple WC). “ J’aimerais qu’on puisse l’agrandir, y mettre une cafétéria, des distributeurs de boissons et de préservatifs pour nous inciter à nous protéger et à protéger nos partenaires. ” F, 17 ans.

“ Avoir la possibilité de rester dans la cour. ” F, 17 ans.

“ J’aimerais qu’il y ait un local pour laisser nos affaires tout au long de l’année. ” G, 16 ans.

“ Une salle qui serait mise à notre disposition tout le temps : un foyer pour pouvoir se retrouver entre lycéens et pour pouvoir discuter librement, écouter de la musique. Un foyer est nécessaire dans un lycée. ” F, 15 ans.

“ La qualité de la cantine. Travaux pour mettre le lycée aux normes anti-incendie. ” G, 18 ans.

“ Plus d’infrastructures pour se détendre. ” F, 16 ans.

- 15% des lycéens souhaitent des **meilleures relations entre élèves** marquées par une meilleure communication et un changement de comportements de certains élèves.

“ Une certaine mentalité, certaines personnes sont souvent dans une “ bulle ” (boîte, argent, habits) et se préoccupent peu des problèmes qui les entourent, une ambiance selon moi

désagréable et peu intéressante. Mais je ne fais pas de généralités, il y a dans ce lycée des gens très bien, c'est simplement une atmosphère. ” F, 17 ans.

“ Au sein du lycée pas grand chose. Je regrette simplement l'ambiance générale du lycée qui est assez particulière en raison du quartier. De nombreuses personnes très aisées financièrement imposent un cadre “ bourgeois ”. Elles sont très regroupées et ne se lient pas ou peu avec d'autres personnes d'un milieu différent. Mais ceci est un aspect particulier du quartier de Paris. ” F, 16 ans.

“ Il serait bien qu'il y ait moins d'indifférence entre élèves. ” F, 17 ans.

“ J'aimerais que les personnes très aisées (nombreuses dans le quartier) apprennent à ne pas étaler toute leur richesse et à ne pas se lier seulement avec les personnes de leur milieu ou de leur religion. ” F, 17 ans.

- 14,6% ne veulent **rien changer** à leur lycée. Ils s'y sentent bien.

“ Mon lycée est très bien organisé. Je ne pense pas qu'il faille fondamentalement y changer quelque chose. Néanmoins, le quartier dans lequel il se trouve ne me semble pas assez ouvert. La différence n'est pas bien perçue. Pour être accepté, il faut se perdre dans la masse et surtout ne pas essayer de changer les habitudes et les opinions (qu'elles soient bonnes ou mauvaises). ” F, 18 ans.

“ Que les personnes qui s'occupent de l'administration et les professeurs soient plus au courant (au sujet de la bourse par ex). Sinon l'encadrement est plus positif, il n'y a pas beaucoup d'élèves par classe (30 en moyenne) donc les professeurs sont plus à l'écoute des élèves. ” G, 20 ans.

“ Je m'y sens bien et justement sur le plan scolaire ce n'est pas le même constat. Même si l'ambiance serait peut-être moins joyeuse et la discipline plus présente, entraînerait des élèves (majorité) à travailler et du coup entraîneraient les autres. ” G, 19 ans.

- 14,2% des lycéens qui se sont exprimés souhaitent un **règlement différent** (6,7 % plus de liberté et 3% plus de sécurité à l'intérieur ou aux alentours du lycée). Ils font même des propositions.

“ que l'on trouve des flics devant le lycée. ” G, 17 ans.

“ mieux sélectionner les élèves arrivants, plus de surveillants qui puissent veiller sur nous. ”
G, 18 ans.

“ que les élèves perturbateurs soient mieux tenus, qu’il y ait plus de surveillance aux toilettes... on n’ose même plus y aller à l’heure de pose. ” F, 18 ans.

“ je voudrais juste un peu plus de surveillance aux abords du lycée. ” G, 16 ans

“ plus de sécurité à la sortie du lycée, autour. ” G, 17 ans

“ la chose primordiale c’est la sécurité et que les professeurs nous écoutent un peu plus. ” G,
19 ans

“ La direction, ils ne font rien. On peut se faire casser la gueule ils s’en foutent. ” G, 18 ans

“ ... il peut arriver quelque chose de grave (c’est déjà arrivé) sans que personne ne fasse quelque chose. ” F, 17 ans

“ La sécurité vis-à-vis des accidents qui peuvent se produire ” F, 17 ans

“ Organiser plus de sorties culturelles en dehors de l’école, plus de surveillance autour du lycée. ” F, 15 ans

“ Interdire de fumer devant l’entrée des portes : il est inadmissible que chaque fois que j’essaie de rentrer je suis obligée de passer par un brouillard de fumée (et ceci sans exagérer) autant fumer, ça ira mieux. ” F, 18 ans

- Enfin, deux autres types de souhaits ont été énoncés mais dans des proportions nettement inférieures. Ce sont les items sur **le C.D.I.** qu’ils voudraient plus grand, plus riche en livres et sur d’autres possibilités...

“ J’aimerais qu’on puisse l’agrandir, y mettre une cafétéria, des distributeurs de boissons et de préservatifs pour nous inciter à nous protéger et à protéger nos partenaires. ” F, 17 ans

“ Avoir la possibilité de se réunir avec des amis (bancs dans la cour) et peut-être des activités (soirées, dîners) pour souder les élèves des classes extérieures... ” F, 17 ans

“ Ces expressions libres ” des 742 lycéens témoignent qu’ils ne sont que 14% (moins de deux lycéens parisiens sur dix) à être tout à fait satisfaits du cadre scolaire. Il est intéressant de noter que dans ce domaine les lycéens font des propositions très concrètes pour améliorer leurs

conditions et leur cadre de vie scolaire, les équilibres des temps sociaux, et leurs relations avec leur entourage. Ainsi un nombre non négligeable attendrait davantage de dialogue et d'écoute avec leurs professeurs. On peut noter que ces souhaits recouvrent en grande partie ce que les lycéens avaient exprimé lors de la consultation des lycéens (enquête Meirieu).

Tableau n°7 : <i>Le climat relationnel au lycée</i>	1995 Banlieues	1998 Paris
- L'ambiance de votre lycée vous convient-elle ? tout à fait ou assez bien	60,9%	69,8%
- Pensez-vous que dans votre lycée les relations sont très bonnes ou plutôt bonnes ?		
avec les autres élèves de la classe	86,8%	88,3%
avec les autres élèves du lycée	81,7%	81,5%
avec les professeurs	74,7%	80,3%
avec les surveillants	82,0%	79,4%

Tableau n°8 : <i>Les souhaits de changement du cadre de vie (question ouverte)</i>	1998 Paris
- Une autre organisation	30,7% des occurrences
- Des relations différentes avec les enseignants	24,4% des occurrences
- Une amélioration des locaux (cantine, peinture...)	19,9% des occurrences
- Des meilleures relations entre les élèves (meilleure communication, changement du comportement de certains élèves)	15,0% des occurrences
- Ne veulent rien changer à leur lycée, s'y sentent bien	14,6% des occurrences
- Un changement du règlement du lycée (davantage de liberté et de sécurité aux alentours du lycée)	14,2% des occurrences

I.6 - Leur vision et leur confiance dans l'avenir

L'inquiétude des jeunes face à leur avenir demeure importante : 34,3% restent toujours inquiets lorsqu'ils pensent à leur avenir. C'est sur la forme selon laquelle ils souhaitent vivre leur avenir que nous trouvons quelques différences dans les générations qui se succèdent.

Enfin, concernant leur avenir et leur vie professionnelle, ils sont plus nombreux à accepter l'institution du mariage qu'ils ne l'étaient en 1983, et donc moins nombreux à envisager de vivre seuls.

Tableau n°9 :	1991 Paris	1998 Paris
Quand vous pensez à votre avenir, vous sentez-vous ?		
- très ou plutôt confiant	46,9%	44,3%
- indifférent	4,9%	4,9%
- plutôt inquiet	42,5%	34,3%
- vous préférez ne pas y penser	NR	13,4%

Tableau n°9 bis: <i>Les jeunes et leur avenir</i>	1983 Paris	1991 Paris	1998 Paris
Envisagez-vous plutôt			
- le mariage	40%	31%	66,5%
- l'union libre	48%	58%	22,3%
- de vivre seul	3%	4%	1,7%
- une autre forme de vie	5%	3%	4,6%

I.7 - Les activités de loisirs : réalités et souhaits

On constate que les activités de loisir des lycéens sont assez variées.

Mais si la presque totalité (95,9%) aiment écouter de la musique, seulement 18,4% jouent d'un instrument. La lecture est un loisir apprécié par 7 lycéens sur 10, les activités artistiques sont pratiquées régulièrement par 4 lycéens sur 10. À cela il faut ajouter que 2 lycéens sur 10 ont régulièrement des activités religieuses et que presque 1 lycéen sur 10 est engagé par des activités de solidarité et d'entraide.

Sans faire une analyse exhaustive des différents items, on peut remarquer que les lycéens sont très nombreux à souhaiter développer davantage d'activités de loisir, de sport et d'activités artistiques et culturelles.

À deux exceptions près seulement (un garçon et une fille de 18 ans qui recherchent la solitude dans les loisirs), l'ensemble des souhaits de loisir vont vers **des sports plutôt collectifs, que les lycéens voudraient moins onéreux ou vers la musique qu'ils voudraient plus accessible.**

“ Il faudrait créer plus de gymnases, de terrains de sport, de piscines. ”

Peu de jeunes pointent les voyages. Une fille de 16 ans, L.G. note le projet d'entrer dans une troupe de théâtre amateur. Plusieurs signalent des activités de solidarité.

“ J'aimerais faire partie d'une association qui rend visite à des handicapés, des personnes âgées et autres personnes en difficultés . ” M, 15 ans, L.P.

Au moins un élève sur cinq évoque le problème financier des loisirs.

À l'exception de quelques élèves, un temps plus long est réclamé pour le sport.

Certains ajoutent qu'ils souhaiteraient une autre organisation des temps de loisirs, plus équilibrée.

“ J'aimerais pouvoir avoir au moins deux jours de week-end car le dimanche n'est pas suffisant pour faire ses devoirs et sortir en famille, ou alors qu'il n'y ait pas tout le temps ces deux semaines de vacances tous les mois et demi mais tous les trois mois. ” F, 18 ans, L.G.

Ainsi ces réponses, riches de sens, témoignent que les équilibres des temps sociaux - travail, loisir - et les contenus de ces activités sont relativement peu satisfaisants, pour les jeunes, à l'aube de l'an 2000, et que ceux-ci désirent réellement un changement dans leur cadre de vie. Sur ces questions, les lycéens avancent des propositions précises.

Tableau n°10 : <i>Les jeunes et leurs activités de loisirs</i>	1991 Paris	1998 Paris
Pratiquez-vous régulièrement un sport ? (oui)*	60,7%	53,8%
Pratiquez-vous régulièrement des activités artistiques ?		
- jouer d'un instrument de musique	non posée	18,4%
- autres (dessin, peinture, théâtre, danse...)	non posée	28,9%
Participez-vous régulièrement à :	non posée	
- des activités religieuses ?		19,2%
- une association d'entraide ?		8,6%
Écoutez-vous souvent de la musique ?	non posée	95,9%
Aimez-vous lire ?	non posée	71%

* Diminution significative mais ma question a été posée de façon différente

Tableau n°11 : <i>Les souhaits concernant les loisirs (question ouverte)*</i>	1998 Paris
- sports (sans précision)	17,0 %
- danse	13,4%
- musique	10,5%
- activités sportives de clubs	7,6%
- chant	7,2%
- théâtre	6,9%
- cinéma plus souvent	5,6%
- sortir davantage le soir	5,2%
- avoir des rencontres plus fréquentes avec des amis	4,9%
- participer à des activités bénévoles et de solidarité	4,7%

* En effet, 700 lycéens se sont exprimés sur leurs souhaits (avec une moyenne de deux souhaits par lycéen).

II - LES DIFFICULTÉS DE VIE

II.1- Envies et tentatives de suicide et accidents

Dans l'enquête 1991, un lycéen sur cinq cumulait plusieurs types de difficultés (scolaires, familiales, sentimentales...). Ces difficultés se trouvaient associées aux envies et aux tentatives de suicide : 72,5% des jeunes qui déclarent avoir des difficultés sentimentales, familiales et scolaires ont déjà eu au moins une fois envie de se suicider et 29% avaient fait une fois une tentative de suicide.

Dans l'enquête 1998, **le taux d'envie et de tentative de suicide reste constant** : 8,7% ont eu envie plusieurs fois de se suicider, 1,9% l'ont tenté deux fois ou plus et 7,8% une seule fois.

- Les envies et les tentatives sont beaucoup plus nombreuses chez les filles que chez les garçons.
 - 20,6% des garçons ont eu au moins une fois envie ou très envie de se suicider, 2,9% plusieurs fois.
 - 34,9% des filles ont au moins une fois envie ou très envie de se suicider, 13,7% plusieurs fois.
- L'évolution des envies et des tentatives de suicide avec l'âge n'est pas significative.

On peut déduire que 10% des lycéens, qui ont déjà tenté de se suicider, se trouvent en difficulté. Rappelons que toutes les enquêtes sur les adolescents concluent à la forte probabilité de suicide réussi après deux tentatives. En outre, l'enquête 1998 indique que plus de 15% des lycéens déclarent avoir été victimes d'un ou de plusieurs accidents ayant nécessité des soins médicaux dans les deux années qui ont précédé l'enquête.

Tableau n°12 : <i>Suicides : envies et tentatives</i>	1991 Paris	1998 Paris
Avez-vous déjà eu (très) envie de vous suicider ?		
- jamais	62%	62%
- une ou deux fois	27,8%	28%
- plusieurs fois	9,5%	8,7%
Avez-vous déjà essayé de vous suicider ?		
- une fois	6,9%	7,8%
- deux fois ou plus	1,8%	1,9%

Tableau n°13 :		
Plusieurs fois envie de se suicider	Garçons	Filles
Oui :	2,9%	13,7%
– Mineurs	3,0%	12,5%%
– Majeurs	2,8%	15,8%
Signification	ns	ns

Tableau n°14 :		
Au moins une tentative de suicide	Garçons	Filles
Oui :	2,9%	15,5%
– Mineurs	3,0%	14,9%
– Majeurs	2,8%	16,5%
Signification	ns	ns

Tableau n°15 : <i>Accidents</i>	1995 Banlieues	1998 Paris
A été victime d'un accident ayant nécessité des soins médicaux ?		
- oui, un seul	17,1%	21,5%
- oui, plusieurs	6,2%	10,9%

- non	76,7%	67,4%
Circonstances de l'accident		
- de la circulation		2,6%
- sport		1,65%
- autres		11,1%

II.2 - Sécurité et violences

En 1995, dans les établissements de la banlieue parisienne, une enquête menée par Christine de Peretti constatait que presque un lycéen sur dix disait avoir été victime dans l'établissement de bagarre, racket ou autre violence physique.

En 1998, 10,8% des lycéens parisiens ne se sentent pas en sécurité à l'intérieur du lycée et 25,8% autour de celui-ci.

Cette proportion augmente donc légèrement (mais non significativement) au sein des lycées parisiens. Même si le sentiment de sécurité à l'intérieur et à l'extérieur de ces lycées est meilleur que par le passé.

Ces chiffres témoignent de l'urgence de développer une prévention en matière de gestion des risques d'accidents¹².

Tableau n°16 : <i>Violences</i>	1998 Paris
Avez-vous déjà été victime de violence à l'intérieur de votre lycée ?	
- oui	10,9%
Estimez-vous qu'il y a beaucoup de violences dans votre lycée ?	
- oui	6,2%
Estimez-vous qu'il y a beaucoup de violences là où vous habitez ?	
- oui	30,6%

¹² A. Tursz " Adolescents, risques et accidents ", CIE, Doin, 1987.

Vous sentez-vous en sécurité à l'intérieur et autour du lycée ?	
- non	10,9%

RÉSUMÉ

Au fil des générations, les jeunes présentent une image d'eux-mêmes qui évolue sensiblement mais le regard qu'ils portent sur eux-mêmes demeure positif.

80% se disent optimistes et leurs relations avec les autres sont toujours bonnes et plutôt meilleures qu'en 1991. Ils sont plus nombreux à se dire volontaires, à se sentir recherchés par les autres et moins nombreux à être influençables. Plus de huit lycéens sur dix aiment bien être chez eux et ils ne sont que trois lycéens sur dix à se plaindre de leurs parents. Le climat et les pratiques familiales leur conviennent donc dans une très large majorité. Leurs relations avec leur famille sont encore meilleures que par le passé : près d'un jeune sur deux se confie à ses parents en cas de difficulté, l'entente demeure meilleure avec leur mère qu'avec leur père. Ces résultats tranchent avec ceux de 1991 : les jeunes avaient alors peu de confiance dans le soutien que pouvaient apporter leurs parents, particulièrement en cas de difficultés quotidiennes et de coup dur.

La relation avec l'entourage et l'aide qu'ils y trouvent sont en progression : l'isolement des lycéens est moins important (ils ne sont que 6% à le ressentir). Ils étaient 13% en 1983 et 14% en 1991 à ne pouvoir compter sur personne.

Ils sont significativement plus nombreux à envisager le mariage en 1998 (66,5% versus 31% en 1991).

Sur une durée de quinze ans, aucune grande différence n'apparaît dans leur vécu de l'orientation scolaire. Une certaine amélioration est perceptible car ils sont plus nombreux que par le passé à déclarer avoir choisi leur orientation (effet de la mise en place de la politique ministérielle de 1989 ?).

Mais en revanche, leurs souhaits pour une autre organisation du temps et de l'espace scolaires sont fréquemment exprimés. 8 lycéens sur 10 ne sont pas tout à fait satisfaits du cadre scolaire et

formulent des propositions pour l'amélioration de son organisation dans les activités, les relations et la structuration des temps sociaux.

Ils sont significativement plus nombreux à s'ennuyer souvent qu'en 1991.

Leurs envies et leurs tentatives de suicide restent préoccupantes puisque le pourcentage des envies et tentatives reste constant et important depuis 1991 (environ 10% des lycéens ont déjà essayé au moins une fois de se suicider et témoigne qu'ils sont en grande difficulté. Rappelons que toutes les enquêtes sur les adolescents concluent en effet à la forte probabilité de suicide réussi après 2 tentatives).

On peut au final affirmer en se fondant sur les envies de suicide que 4 lycéens sur 10 restent très fragiles et mériteraient une attention ou " guidance " de la part de leur entourage.

3 lycéens sur dix ont également été victimes d'au moins un accident ayant nécessité des soins médicaux.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE II

LES LYCÉENS ET LES MÉDICAMENTS

PSYCHOTROPES

I - LA CONSOMMATION DE PSYCHOTROPES EN FRANCE

La consommation de psychotropes des Français est importante. En 1996, le rapport Zarifian¹³ estimait ainsi que les Français consomment trois fois plus de médicaments psychotropes que les Allemands ou les Anglais et largement plus de deux fois ce que consomment les Italiens. Cependant, entre 1990 et 1994, un certain nombre d'évolutions sont survenues : il a été constaté une diminution des ventes de tranquillisants, d'hypnotiques et de neuroleptiques parallèlement à une augmentation des ventes d'antidépresseurs, faisant suite à la mise sur le marché de nouvelles molécules.

La consommation de psychotropes concerne surtout la population des adultes, particulièrement les femmes, et elle augmente avec l'âge. Chez les plus jeunes, cette consommation est sensiblement plus faible.

- La multiplicité des médicaments psychotropes et de leurs classes thérapeutiques rend assez complexe la comparaison des différentes études sur les consommations de psychotropes. Sans évoquer ici les neuroleptiques, les normothymiques ou les psychostimulants, le Dictionnaire Vidal (édition 1997) distingue ainsi :

- les anxiolytiques parmi lesquels des benzodiazépines,
- les hypnotiques, parmi lesquels on retrouve des benzodiazépines et leurs apparentés, des barbituriques et des antihistaminiques,
- les sédatifs divers dont les barbituriques, les sédatifs d'origine végétale ou phytothérapie, les sédatifs homéopathiques, les oligo-éléments et des associations médicamenteuses,
- les antidépresseurs.

Tous ces produits ont des efficacités et des effets secondaires distincts et ne peuvent être indifféremment confondus, les benzodiazépines, par exemple, posant des problèmes spécifiques de dépendances et de troubles de la mémoire.

- Les enquêtes sur la consommation de psychotropes réalisées auprès de lycéens par autoquestionnaires se heurtent à deux difficultés supplémentaires : la mémorisation et la dénomination par les jeunes des produits incriminés (ainsi que l'estimation de leurs fréquences de consommation), d'une part, et les erreurs de classification des produits, d'autre part, diverses

¹³ Zarifian (E.), *Mission générale concernant la prescription et l'utilisation de médicaments psychotropes en France, Rapport au Ministre des Affaires sociales et au Ministre délégué à la Santé*, 1996.

propriétés psychotropes (anxiolytiques, sédatives ou hypnotiques) pouvant être attribuées par les jeunes à toutes sortes de médicaments.

Ainsi, en 1991, un nombre important de lycéens interrogés sur leurs consommations de médicaments “tranquillisants ou somnifères depuis un an” ne se souvenait pas des noms des médicaments évoqués (presque un sur deux) alors que d’autres ont indiqué des médicaments divers, le plus souvent des antalgiques.

En raison des nombreux oublis des noms constatés en 1991, dans cette étude, nous avons limité la période de référence à un mois, espérant ainsi que les médicaments seraient plus souvent nommés.

II - LES LYCÉENS ET LES MÉDICAMENTS “TRANQUILLISANTS, SOMNIFÈRES OU ANTIDÉPRESSEURS”

II. 1 - Consommations au cours du mois

Dans un premier temps, nous avons demandé aux lycéens d’indiquer s’ils avaient consommé “un médicament tranquillisant, somnifère ou un antidépresseur au cours des 30 derniers jours.”

La grande majorité des lycéens, 85,1 %, nous a déclaré ne pas avoir pris de tels médicaments au cours du mois écoulé et 14,4 % ont répondu affirmativement. (Les autres, soit 0,5% de l’échantillon, n’ont pas répondu à cette question.)

Dans la plupart des cas, la fréquence d’utilisation apparaît faible puisque plus de la moitié de ces consommateurs (soit 8,2 % de l’ensemble des lycéens) ont indiqué une fréquence d’utilisation limitée à une ou deux prises dans le mois ; un sur quatre (soit 3,7 % des lycéens) en a pris de trois à 29 fois et moins de un sur cinq (soit 2,5 % des lycéens) a consommé tous les jours un médicament estimé “tranquillisant, somnifère ou antidépresseur”.

Tableau II.1 : Consommations de psychotropes au cours du mois

Médicament “tranquillisant, somnifère ou antidépresseur” dans le mois	
. Non	85,1%
. Oui	14,4%
1 fois ou 2	8,2%
3 à 7 fois	2,9%
8 à 29 fois	0,8%
Tous les jours	2,5%
. Non réponses	0,5%

II. 2 - Nature des médicaments consommés

• Dans une seconde question, nous avons demandé aux jeunes qui avaient répondu positivement d'inscrire les noms de ces produits afin de préciser la nature de ces consommations de psychotropes.

Près de quatre jeunes consommateurs sur dix n'ont pas indiqué de nom de médicament et quelques uns, peu nombreux (4), ont indiqué des noms inconnus du Vidal.

Ici encore nous avons constaté quelques erreurs de catégorisation, des antalgiques particulièrement ont été cités comme médicaments “ tranquillisants, somnifères ou antidépresseurs ”, comme cela avait déjà été noté dans nos précédentes études. Près de 15% des lycéens qui ont renseigné cette question ont nommé des médicaments qui ne correspondent pas à des psychotropes, des antalgiques pour la majorité (on note aussi que 2 jeunes ont cité le cannabis comme médicament).

Ainsi, seulement la moitié des jeunes consommateurs de médicaments, soit 7,2% de l'ensemble des lycéens, a effectivement indiqué le nom d'un (ou de plusieurs) médicament psychotrope.

- Les médicaments consommés par les lycéens¹⁴ peuvent être catégorisés de la façon suivante :
 - des anxiolytiques : 3,2% de l'ensemble des lycéens (essentiellement des benzodiazépines),
 - des hypnotiques : 1,1% (des anti-histaminiques dans la majorité des cas),
 - des sédatifs divers : 3,2% (essentiellement des sédatifs d'origine végétale),
 - des antidépresseurs : 0,6% (On note de plus que quatre lycéens ont indiqué avoir pris un antidépresseur, mais sans en indiquer le nom.),
 - (quelques lycéens, peu nombreux, ont indiqué des médicaments qui sans être à proprement parler des psychotropes peuvent en être rapprochés, compte tenu de leurs indications : calcium, magnésium et bêtabloquants...)

- Les deux familles thérapeutiques les plus souvent citées par les lycéens sont les benzodiazépines, citées par 3,2%¹⁵ de l'ensemble des lycéens (le plus souvent du lexomil) et les sédatifs d'origine végétale (3%, euphytose pour l'essentiel).

¹⁴ Dans un peu plus d'un tiers des cas, les lycéens ont indiqué plusieurs médicaments.

¹⁵ Si l'on considère l'ensemble formé par les benzodiazépines et apparentés -zolpidem, ici-, ce sont 3,4% des lycéens qui en ont consommé.

(On note également l'absence de consommation de barbituriques purs et la déclaration exceptionnelle - 2 lycéens - d'associations comportant des barbituriques.)

Au total, 4,3% des lycéens ont explicitement indiqué avoir consommé dans le mois un (ou des) médicament identifié comme *anxiolytique* ou *hypnotique*.

Ces prévalences constituent donc des minima, puisque de nombreux lycéens, près de quatre consommateurs de médicament sur dix, n'ont pas précisé les noms des produits. Compte tenu de ce taux de non-réponses, la fourchette de consommation de benzodiazépines dans le mois peut être estimée à [3,2% - 9%]. La limite supérieure de cet intervalle (9%) correspond à l'hypothèse extrême où *tous* les lycéens qui n'ont pas nommé les médicaments auraient pris des benzodiazépines.

• **Pour les lycéens qui ont pris des médicaments tous les jours**, les produits sont nommés à peine plus de six fois sur dix et les médicaments auraient été prescrits dans les trois quarts des cas. Les benzodiazépines ont été citées sur la moitié des questionnaires renseignés, les antidépresseurs, une fois sur sept, et les sédatifs d'origine végétale, seuls ou en association, dans un peu plus de la moitié des cas. (Quelques lycéens évoquent des médicaments homéopathiques non nommés.)

II. 3 - Prescription médicale des médicaments

L'automédication (ou la médication familiale ?) concerne un lycéen consommateur sur deux. Globalement, les médicaments ont été prescrits par un médecin pour la moitié des lycéens qui indiquent avoir consommé un " médicament tranquillisant, somnifère ou antidépresseur dans le mois " (49,2 %). Cette proportion est identique pour les benzodiazépines et les antidépresseurs nommés.

Le taux de prescription augmente cependant avec la fréquence de consommation ; il est égal à quatre fois sur dix (38,9 %) lorsque les jeunes indiquent une consommation épisodique, une fois ou deux dans le mois, mais il est deux fois plus élevé (77,3%) dans le groupe des consommateurs quotidiens.

III - CONSOMMATIONS DE PSYCHOTROPES : VARIATIONS

III. 1 - Variations selon l'âge et le genre

La consommation des médicaments évoqués varie fortement selon le genre, puisqu'elle est presque trois fois plus fréquente dans le groupe des lycéennes, concernant 20 % d'entre elles, contre 7,6 % pour les garçons. Parallèlement, la prévalence des consommations quotidiennes est

trois fois plus élevée pour les filles (3,7 % versus 1,2%, $p<0,05$) et la consommation de benzodiazépines est deux fois plus fréquente chez les filles.

Si chez les garçons, ces consommations varient peu avec l'âge, ce n'est pas le cas pour les lycéennes, pour lesquelles on relève une augmentation sensible et significative avec l'âge (au moins une fois dans le mois : mineures, 16,9% et majeures, 25,6%, $p<0,05$; tous les jours : mineures, 2,4% et majeures, 6,1%, $p<0,05$).

Tableau II.2 : Consommation de médicaments, âge et genre

Consommation dans le mois de tranquillisant, somnifère ou antidépresseur	Garçons	Filles
Oui :	7,6%	20,0%
– Mineurs	7,4%	16,9%
– Majeurs	8,0%	25,6%
Signification	ns	$p<0,05$

III. 2 - Variations selon le type d'établissement et le milieu familial

- La consommation de médicaments est plus élevée pour les lycéens scolarisés dans les établissements privés et ce, pour les deux sexes. En revanche, nous n'avons pas mis en évidence de liaison significative entre la consommation de médicament et le type d'établissement fréquenté (LEGT, LP).
- Nous n'avons pas non plus trouvé de liaison significative entre le milieu familial et la profession exercée par les parents. On note cependant, bien que cette liaison ne soit pas significative, que la prévalence maximale de consommation se situe dans le groupe de lycéens dont le père exerce une profession intermédiaire.

Tableau II.3 : Consommation de médicaments et secteur d'enseignement

Consommation dans le mois de tranquillisant, somnifère ou antidépresseur	Public	Privé
($p<10^{-2}$)		
– Oui	12,0%	19,7%
– Non	87,7%	79,6%

IV - COMPARAISONS AVEC D'AUTRES ÉTUDES

IV. 1 - Évolutions à Paris

- En 1983, la question posée concernait la prévalence dans la vie (“ Avez-vous déjà utilisé de tranquillisants ou de somnifères ? ”) sans spécification des noms des produits. Un lycéen sur cinq (21,2%) avait alors répondu affirmativement à cette question et un sur quarante (2,5 %) avait indiqué un usage fréquent (“ souvent ”).

En 1991, nous avons interrogé la consommation de médicaments “ tranquillisant ou somnifère ” dans l’année. La prévalence dans l’année obtenue à Paris en 1991, 19,5 %, était voisine de la prévalence dans la vie observée en 1983. Parmi les lycéens interrogés en 1991, 2,4 % avait répondu prendre de tels médicaments “ souvent ”.

La différence des périodes de références gêne l’analyse précise des évolutions de consommations médicamenteuses, mais les résultats observés dans ces deux premières études semblent assez proches.

- En 1998, nous avons limité la période de référence au mois pour les raisons que nous avons exposées plus haut. Cette prévalence de consommation récente est plus faible que celle pour l’année, constatée en 1991. Nous avons également modifié la formulation des fréquences de consommations pour préciser leur périodicité. La différence de formulation de ces questions gêne l’analyse précise des évolutions des consommations médicamenteuses des lycéens parisiens. En 1991, 2,4 % des lycéens parisiens avait répondu avoir pris “ souvent ” des médicaments “ tranquillisants ou somnifères ” depuis un an, alors qu’en 1998, 2,5% déclarent avoir pris tous les jours des médicaments “ tranquillisant, somnifère ou antidépresseur ”.

Si on examine les consommations pour lesquelles les médicaments incriminés ont été précisés par les lycéens, il apparaît alors que la consommation “ identifiée ” de benzodiazépines ne paraît pas avoir beaucoup augmenté entre 1991 et 1998. En 1991 à Paris, 4,5 % des lycéens avaient consommé des benzodiazépines dans l’année (1% “ souvent ”), alors qu’en 1998, 3,2 % en ont pris dans le mois et 0,8 % “ tous les jours ”.

Par contre, ce qui a très nettement augmenté pendant cette période, c’est la consommation de sédatifs à base de plantes : 0,6 % des lycéens interrogés en 1991 en avait pris dans l’année contre 3,2 % dans le mois en 1998.

IV. 2 - Études récentes

L’hétérogénéité importante des énoncés des questions relatives aux médicaments rend bien difficile les comparaisons.

En 1993, dans l'étude de l'INSERM¹⁶, 20,4 % des lycéens avaient indiqué avoir pris dans l'année des "médicaments contre la nervosité, l'anxiété ou pour mieux dormir", ce qui était comparable aux données parisiennes de 1991.

L'étude de Robert Ballion¹⁷, réalisée en 1997 sur un échantillon homologue, donne des résultats nettement plus élevés que ceux de L'INSERM puisque 30 % des lycéens ont répondu avoir pris dans l'année des médicaments "contre la nervosité, l'anxiété ou pour mieux dormir". Presque les deux tiers d'entre eux ont indiqué un usage "tout-à-fait exceptionnel" et les autres, soit 10,4 % des lycéens, un usage "plus ou moins régulier". Ces derniers résultats sont également plus élevés que les nôtres puisque dans notre étude, 6,2 % des lycéens parisiens ont indiqué avoir pris plus de deux fois dans le mois un médicament tranquillisant, somnifère ou antidépresseur¹⁸.

Le Comité français d'éducation pour la santé a interrogé en 1997 un échantillon représentatif national des jeunes âgés de 12 à 19 ans¹⁹. Parmi ceux-ci, 7,1% ont pris un médicament contre la nervosité *au cours de 30 derniers jours* (16-17 ans : 11,9% des filles et 5,2% des garçons ; 18-19 ans : 13,4% des filles et 4,5% des garçons) et 3,5%, un produit pour dormir (16-17 ans : 5,5% des filles et 3,6% des garçons ; 18-19 ans : respectivement 5,7% et 1,7%). Les pourcentages cumulés correspondant aux consommations de l'un *ou* l'autre type de médicament ne sont pas indiqués, ce qui empêche toute comparaison précise avec notre étude. Pour les plus âgés, les 18 et 19 ans, ces résultats, apparaissent cependant inférieurs à ceux que nous avons observés à Paris alors qu'ils semblent assez voisins pour les 16-17 ans²⁰.

Tableau II.4 : Comparaison entre l'étude parisienne et l'étude du CFES

	Paris 1998	CFES 1997
	Médicament tranquillisant, sommifère ou antidépresseur	Médicament contre la nervosité (pour dormir)
- Garçons		
16-17 ans	7 %	5,2% (3,6%)
18-19 ans	8,9%	4,5% (1,7%)
- Filles		
16-17 ans	17,5%	11,9% (5,5%)
18-19 ans	25,8%	13,4%(5,7%)

¹⁶ Choquet (M.) & alii, *Adolescents - enquête nationale*, Les éditions INSERM, 1994.

¹⁷ Ballion (R.), *Les conduites déviantes des lycéens*, CADIS-OFDT, Rapport d'étude, 1999.

¹⁸ Cf. les réserves sur ces prévalences faites plus haut.

¹⁹ Arwidson (P.), Gautier (A.) & Guilbert (P.), Douleurs, consommations de soins et médicaments in Arènes (J.), Janvrin (M.P.) & Baudier (F.) (dir.), *Baromètre santé jeunes 97/98*, Editions CFES, 1998, pp. 267-280.

²⁰ La consommation d'antidépresseur est faible.

RÉSUMÉ

Un lycéen parisien sur sept déclare avoir consommé dans le mois un médicament “tranquillisant, somnifère ou antidépresseur”. La majorité d’entre eux n’en a pris qu’une fois ou deux mais 2,5% de l’ensemble de la population lycéenne interrogée en a absorbé tous les jours.

La consommation de ces médicaments psychoactifs concerne plus souvent les lycéennes (20 %) que leurs homologues masculins (7,6%). Elle n’augmente avec l’âge que pour les lycéennes, comme cela avait déjà été constaté dans l’étude réalisée par l’INSERM en 1993. En outre, cette consommation est plus fréquente pour les élèves de l’enseignement privé sous-contrat que pour ceux de l’enseignement public.

Seulement la moitié des usagers ont su nommer les médicaments et parmi eux, 15 % ont indiqué des médicaments qui ne sont ni des sédatifs, ni des anxiolytiques, ni des hypnotiques ni des antidépresseurs. Les deux familles thérapeutiques les plus souvent citées par les lycéens sont les benzodiazépines d’une part et les sédatifs d’origine végétale d’autre part. On note que des médicaments de chacune de ces deux familles ont été consommés par moins de la moitié des lycéens qui ont su nommer les produits : ainsi, 14,4 % des lycéens parisiens déclarent avoir pris au moins une fois au cours du mois écoulé un médicament qualifié de “tranquillisant, somnifère ou antidépresseur”, 7,2 % l’ont nommé et 3,2% ont indiqué une benzodiazépine.

Les variations dans les énoncés des questions ne permettent pas l’étude précise des évolutions survenues à Paris entre 1991 et 1998. Les résultats obtenus, sans présager de tendances plus discrètes, permettent cependant d’éliminer une augmentation importante de ces consommations. Les difficultés de comparaison que nous avons soulignées plaident pour une meilleure harmonisation des indicateurs de consommation de médicaments dans les différentes enquêtes.

CHAPITRE III
LES LYCÉENS PARISIENS ET LE TABAC

L'étude réalisée en 1991 était intervenue juste après le vote de la loi Évin. Cette nouvelle étude permet d'observer les effets de cette loi sur le tabagisme des lycéens, ou du moins des lycéens parisiens scolarisés en 1998.

I- LES CONNAISSANCES ET LES OPINIONS DES LYCÉENS SUR LES RISQUES DU TABAGISME

I. 1 - Principaux risques attribués

Les lycéens sont presque unanimes à considérer les risques du tabagisme sur la santé : 95,8% d'entre eux reconnaissent que le tabac est “ mauvais pour la santé ” et cette affirmation est indépendante de la consommation de tabac.

Les principaux risques qu'ils attribuent au tabagisme sont les cancers du poumon, surtout (96,8%), la dépendance (87,8%) et les maladies cardiaques (80,1%).

Les risques de cancer du poumon étaient déjà bien connus des lycéens parisiens en 1991 (96,6%). En 1998, on note cependant une augmentation significative de la connaissance des risques de dépendance (1991 : 75,2%, $p < 10^{-3}$) et de maladies cardiaques (1991 : 63,8%, $p < 10^{-3}$).

Le risque de dépendance est attribué au tabac par près de neuf lycéens sur dix. Par ailleurs, un “ petit ” fumeur régulier²¹ sur trois (34,8%) note qu'“ il ne peut pas s'en passer ” contre six sur dix (60,6%) dans le groupe des “ grands ” fumeurs (au moins 10 cigarettes par jour).

I. 2 - Opinions sur les effets du tabac

Comme en 1991, l'effet le plus souvent prêté au tabac est d'ordre sédatif : 64,5% des lycéens parisiens ont approuvé la proposition suivante “ Le tabac, ça calme ”. Ce pourcentage se porte à 86,6% pour les fumeurs réguliers (69,9% en 1991).

La dimension conviviale vient en seconde position. 54,1 % d'entre eux ont retenu la proposition suivante : “ C'est agréable d'en prendre avec les copains ” (71,1% des fumeurs réguliers contre 58,1% des fumeurs réguliers en 1991).

Pour ces lycéens, comme dans nos précédentes études, la consommation de tabac est peu liée à la recherche d'assurance (“ ça rend plus sûr de soi ” : 19,7 % des lycéens). On note aussi que pour plus d'un lycéen sur quatre, il n'est pas toujours facile de résister à l'offre : 28,6 % ont approuvé la proposition “ C'est difficile de refuser ”.

²¹ Fumant tous les jours de 1 à 9 cigarettes.

Pour les lycéens parisiens interrogés en 1998, le tabac est plutôt moins banalisé qu'en 1991, puisque 46,3 % d'entre eux ont indiqué “ C'est une habitude comme une autre ” contre 58,1 % en 1991 ($p < 10^{-3}$). Parallèlement, ils lui reconnaissent plus souvent que précédemment des effets psychoactifs, sédatifs notamment, et aussi des risques pour la santé²².

II - LES CONSOMMATIONS DE TABAC

II. 1 - Consommations

- La catégorie des non-fumeurs représente la moitié des jeunes scolarisés dans les lycées parisiens. Elle recouvre les lycéens qui ne fument “ jamais ” et aussi ceux qui déclarent avoir arrêté de fumer. (Ces derniers représentent 6,1 % de l'ensemble de la population interrogée.)

Un lycéen sur sept (14,2%) se dit fumeur occasionnel et un sur trois (34,1%) fume régulièrement au moins une cigarette tous les jours. Près de 16 % des lycéens parisiens, que nous qualifierons de “ gros fumeurs ”, fument au moins dix cigarettes tous les jours. On note aussi que près de la moitié d'entre eux, soit 7,7% de l'ensemble des lycéens, fume au moins 15 cigarettes par jour.

Tableau III.1 : Consommations de tabac

Lycéens parisiens	1983 : Paris public N=968	1991 : Paris public et privé N=1063	1998 : Paris. public et privé N=875	Signification (Chi-deux, 2 ddl)
– Non-fumeurs	46,1 %	52,8 %	50,9%	$p < 10^{-2}$
– Fumeurs occasionnels	19,9%	16,7 %	14,2%	$p < 10^{-2}$
– Fumeurs réguliers	34,0%	30,4 %	34,1%	NS
· dont ≥ 10 cig. / jour	19,1%	14,9 %	15,8%	$p < 0,05$
– Non-réponses	0	0,1 %	0,9%	

II. 2 - Évolutions

L'impact de la loi Évin sur la consommation de tabac des lycéens parisiens apparaît faible puisque l'essentiel des évolutions constatées concerne la période qui a précédé sa promulgation.

Pendant cette première période (1983-1991), les prévalences des fumeurs occasionnels, des fumeurs réguliers et aussi des “ gros ” fumeurs (au moins dix cigarettes par jour) avaient sensiblement diminué.

²² En 1983, nous n'avions pas demandé aux lycéens leurs opinions sur le tabac et ses risques.

Entre 1991 et 1998, l'infléchissement du tabagisme des lycéens parisiens ne s'est poursuivi que pour les consommations occasionnelles ; les gros fumeurs sont restés aussi nombreux qu'en 1991 (légèrement plus nombreux en fait, mais la différence n'est pas significative). La prévalence des fumeurs réguliers atteint de nouveau en 1998 le niveau observé en 1983.

Si l'on considère la prévalence globale des fumeurs dans la population lycéenne parisienne, en regroupant les fumeurs réguliers et les fumeurs occasionnels, on constate que cette prévalence, qui avait diminué entre 1983 et 1991, est restée stable pendant le dernier intervalle (1983 : 53,9% ; 1991 : 47,1% ; 1998 : 48,3 %).

En 1991, nous avons observé une diminution des fumeurs occasionnels ; cette tendance s'est poursuivie en 1998 (1983 : 19,9 % ; 1991 : 16,7 % ; 1998 : 14,2 %). Cette diminution est maximale chez les lycéennes.

En revanche, la prévalence des fumeurs réguliers (tous les jours) qui avait légèrement diminué pendant la première période (mais non significativement), s'est depuis rétabli à son niveau initial (1983 : 34 % ; 1991 : 30,4 % ; 1998 : 34,1 %).

La prévalence des lycéens fumant au moins dix cigarettes par jour s'est sensiblement maintenue au niveau de 1991 (l'augmentation observée en 1998 est légère et non significative). On observe cependant un accroissement de la prévalence des consommations régulières modérées (1 à 9 cigarettes par jour) due à l'augmentation de ces niveaux de consommation chez les garçons durant la dernière période (1983 : 13,7 % ; 1991 : 10,9 % ; 1998 : 18,1 % ; $p < 10^{-2}$).

- Parmi les jeunes qui fument tous les jours, près de quatre sur dix (39,6%) souhaiteraient arrêter de fumer. Moins de un sur cinq ne veut pas arrêter de fumer (18,5%), mais on note que les indécis sont nombreux, puisqu'ils représentent près de quatre fumeurs réguliers sur dix (40,6%).

III - CONSOMMATIONS DE TABAC : VARIATIONS

III. 1 - Variations selon le genre et l'âge

- Globalement, le tabagisme est relativement homogène pour les deux sexes (chi-deux 3 ddl NS) et cette homogénéité prédomine chez les mineurs.

Tableau III.2 : consommations de tabac et genre

	Garçons	Filles
– Non-fumeurs	52,2%	49,9%
– Fumeurs occasionnels	14,0%	14,6%
– Fumeurs réguliers	32,4%	35,3%
· dont ≥ 10 cig. par jour	14,2%	16,3%

• Le tabagisme augmente sensiblement avec l'âge et les " gros " fumeurs sont presque deux fois plus nombreux chez les lycéens majeurs. On note aussi que chez les majeurs, le tabagisme est maximal pour les lycéennes.

L'âge moyen du début du tabagisme régulier est égal à 15,3 ans. (Il s'élevait à 15,5 ans en 1991 ; cette différence n'est pas significative.)

Tableau III.3 : Consommations de tabac et âge

	Global	Garçons	Filles
– Mineurs			
· Fumeurs réguliers	30 %	28,1%	31,5%
· dont ≥ 10 cig. par jour	12,0%	12,1%	11,9%
– Majeurs			
· Fumeurs réguliers	39,9%	37,5%	42,1%
· dont ≥ 10 cig. par jour	20,8%	17,0%	24,4%
Signification (≥ 10 cig./j)	$p < 10^{-3}$	$p < 0,05$	$p < 10^{-2}$

III. 2 - Variations selon le type d'établissement

• Les fumeurs réguliers et aussi les " gros " fumeurs sont plus nombreux dans l'enseignement privé que dans l'enseignement public, alors que la moyenne d'âge est plus basse dans le privé.

En 1991, ils étaient tout aussi nombreux dans ces deux types d'établissements mais la prévalence des fumeurs réguliers a augmenté depuis 1991 dans l'enseignement privé (1991 : 32,1 %, 1998 : 41,6%, évolution significative, $p < 0,05$) alors qu'elle est restée stable dans l'enseignement public (1991 : 29,6%, 1998 : 30,6%, NS)

Tableau III.4: Consommations de tabac et type d'établissement

	Public	Privé
– Non-fumeurs	53,7%	44,5%
– Fumeurs occasionnels	14,6%	13,1%
– Fumeurs réguliers	30,6% (91:29,6%)	41,6% (91: 32,1%)
· dont ≥ 10 cig. par jour	13,8% (91: 15,1%)	19,7% (91:14,4%)

($p < 0,05$)

- En revanche, le tabagisme est aussi répandu dans les différents types de lycées (lycées d'enseignement général ou technologique, lycées professionnels, lycées mixtes).

Tableau III.5: Consommations de tabac et type d'établissement

	Lycées polyvalents	Lycées mixtes LEGT + LP	Lycées professionnels	Signification
- Fumeurs réguliers	34,3%	34,3%	33,1%	NS
dont ≥ 10 cig. par jour	14,7%	18,2%	16,6%	NS

III. 3 - Consommations de tabac et milieu familial

- Les consommations des lycéens sont statistiquement liées aux habitudes tabagiques de chacun des parents. Plus ces derniers fument, plus la prévalence du tabagisme des lycéens est élevée. Ainsi, lorsque aucun des deux parents ne fume, moins d'un lycéen sur quatre fume tous les jours (23,2%), contre un sur deux (50,5%) lorsque l'un des parents fume régulièrement au moins dix cigarettes par jour et six sur dix (61,2 %) lorsqu'ils fument tous les deux de telles quantités. (Parallèlement, la prévalence des jeunes fumant au moins dix cigarettes par jour varie de 9,9% quand aucun des parents ne fume à 29,8 % lorsque l'un d'entre eux est un gros fumeur et atteint 36,7% lorsque les jeunes estiment que tous les deux fument plus de dix cigarettes par jour ; le risque est alors multiplié par 3,7.)

Tableau III.6 : liaisons entre les consommations des lycéens et celles de leurs parents

	Lycéens	Non-fumeurs	Fumeurs réguliers	≥ 10 cig. / jour	signification
Parents					
Pères					p<10 ⁻³
Ne fument pas		56,4%	27,3%	12,2%	
Fument rég. 1 à 9 cig./jour		51,6%	36,6%	10,8%	
≥ 10 cig. par jour		37,3%	50%	31,9%	
Mères					p<10 ⁻³
Ne fument pas		55,7%	28,4%	12,7%	
Fument rég. 1 à 9 cig./jour		47,9%	40,6%	20,8%	
≥ 10 cig. par jour		34,3%	55,5%	28,7%	

(Le tableau se lit de la façon suivante : lorsque le père ne fume pas, 56,4% de leurs enfants ne fument pas, 27,3% fument tous les jours, 12,2%, au moins dix cigarettes par jour.)

- Les liaisons statistiques entre la consommation de tabac des lycéens et la profession des parents sont à la fois moins importantes (à la limite de la signification) et plus complexes.

Elles sont moins nettes dans la mesure où l'on observe que le tabagisme régulier et aussi le tabagisme régulier important sont maximum lorsque le père ou la mère appartient à la catégorie professionnelle des professions libérales, scientifiques et des cadres supérieurs, mais ces différences, lorsqu'elles sont significatives, le sont faiblement. De plus, elles varient selon que

l'on considère le tabagisme régulier des lycéens (non significatif) ou le tabagisme régulier important d'au moins dix cigarettes par jour (liaison alors significative).

Elles sont aussi plus complexes dans la mesure où il existe des liaisons entre les professions des parents et leurs consommations de tabac : les hommes non-fumeurs sont plus nombreux parmi les cadres supérieurs alors que c'est le contraire pour les femmes, les mères cadres supérieurs fument plus souvent que les autres (du moins, selon les dires de leurs enfants).

Tableau III.7 : liaisons entre le tabagisme des lycéens et la profession des parents

Lycéens	Non-fumeurs	Fumeurs réguliers	≥ 10 cig. / jour	Signification
Pères				NS
- Artisans, commerçants, chefs d'entreprise (N=144)	47,9%	36,8%	17,4%	
- Professions libérales, cadres, professeurs (N=296)	46,3%	37,2%	19,3%	
- Professions intermédiaires (N=72)	54,2%	30,6%	15,3%	
- Employés (N=121)	53,7%	31,4%	14,0%	
- Ouvriers (N=102)	59,8%	29,4%	10,8%	
- Autres ou non connues (N= 140)	52,9%	32,1%	11,4%	

(Le tableau se lit de la façon suivante : lorsque le père est artisan ou commerçant, 47,9% des lycéens ne fument pas, 36,8% fument tous les jours et 17,4%, au moins dix cigarettes par jour.)

IV - COMPARAISONS AVEC D'AUTRES ÉTUDES

IV. 1 - Études françaises récentes

- Les résultats relatifs au tabagisme des lycéens parisiens sont assez proches de ceux qui ont été observés par Robert Ballion auprès d'un échantillon national des lycéens de l'enseignement public, interrogé en 1997²³.

Celui-ci a observé les prévalences suivantes : non-fumeurs 49,5% (Paris 1998 : 50,9%), fumeurs occasionnels 16,5% (Paris 1998 : 14,2%), fumeurs réguliers 33,3% (Paris 1998 : 34,1%) et fumeurs d'au moins dix cigarettes par jour, 12,6% (Paris 1998 : 15,8%). Seule, cette dernière prévalence apparaît un peu plus élevée dans l'étude parisienne.

Comparativement à l'étude réalisée dans des conditions similaires par Marie Choquet en 1993²⁴, celle de Robert Ballion montre, comme la nôtre, une augmentation globale du tabagisme régulier (Choquet 1993 : 26,6% ; Ballion 1997 : 33,3 %).

- Le Baromètre santé (Comité français d'éducation pour la santé)²⁵

²³ Ballion (R.), *Les conduites déviantes des lycéens*, CADIS-OFDT, Rapport d'étude, 1999.

²⁴ Choquet (M.) & alii, *Adolescents - enquête nationale*, Les éditions INSERM, 1994.

Dans cette étude récente réalisée en population générale auprès des jeunes âgés de 12 à 19 ans, les données publiées ne permettent pas de connaître la prévalence du tabagisme important, seules sont disponibles les prévalences de tabagisme régulier et de tabagisme occasionnel.

Les comparaisons possibles, par âge et par sexe compte tenu des résultats présentés dans cet ouvrage, montrent que les prévalences du tabagisme occasionnel observées dans cette étude sont faibles (entre 15 et 19 ans, il varie selon l'âge entre 4,3 % et 8,8%) et très nettement inférieures à celles relevées tant à Paris que dans l'étude de Robert Ballion.

Cependant, les prévalences de tabagisme régulier sont assez proches de celles que nous avons observées, particulièrement, pour les tranches d'âge des 17 à 19 ans.

Par ailleurs, le CFES suit chaque année l'évolution du tabagisme des 12-18 ans en se basant sur le tabagisme global, sans qu'il soit possible de distinguer les évolutions relatives du tabagisme occasionnel et du tabagisme régulier. Les prévalences du tabagisme global *dans cette tranche d'âge* ont diminué sensiblement entre 1977 et 1991 (46 % en 1977, 36 % en 1983, 30 % en 1991) et sont restées relativement stables entre 1991 et 1996 (oscillant autour de 32 % : 34 % en 92, 30,5% en 94, 35 % en 95 et 34% en 96) avant de chuter de façon importante en 1997 (25,3%). Les prochaines études permettront de préciser les tendances.

IV. 2 - Études européennes

Dans une perspective comparative internationale, nous avons comparé nos résultats à ceux de l'étude européenne réalisée dans 26 pays européens, en 1995²⁶, auprès des jeunes nés en 1979 (âgés de 15 ou 16 ans au moment de l'étude). Dans l'étude européenne, la prévalence du tabagisme régulier chez les jeunes nés en 1979 varie de 12% au Portugal à 29 % en Hongrie et en Irlande (et même 32% aux îles Faeroe). La prévalence du tabagisme régulier obtenue dans le groupe des lycéens parisiens âgés de 15 ou 16 ans est égale à 25,7%, ce qui situe la France (ou du moins Paris) dans le groupe des prévalences élevées de tabagisme régulier, aux âges considérés. Ce résultat est proche de celui du Royaume-Uni (26%).

RÉSUMÉ

En 1998, les lycéens parisiens ont une connaissance plus précise des risques imputables au tabagisme, et particulièrement celui des cancers du poumon.

Un tiers des lycéens parisiens déclare fumer tous les jours et près de 16 % fument au moins dix cigarettes chaque jour.

Par rapport à 1991, cette prévalence est relativement stable et la tendance à la baisse du tabagisme observée entre 1983 et 1991 ne s'est pas poursuivie depuis. On observe même une augmentation - non significative- du tabagisme régulier en 1998.

²⁵ Arènes (J.), Janvrin (M. P.) & Baudier (F.) (dir.), *Baromètre santé jeunes 97/98*, Editions CFES, 1998.

²⁶ Hibell (B.), Anderson (B.) & alii, *The 1995 Espad report - the european school survey project on alcohol and other drugs - Alcohol and other drug use among students in 26 european countries*, The swedish council for information on alcohol and other drugs - CAN- Council of Europe Pompidou group, 1997.

Les variables socio-démographiques liées au tabagisme des lycéens sont l'âge surtout, la scolarisation dans l'enseignement privé, la profession du père, et les habitudes tabagiques de leurs parents.

CHAPITRE IV

LES LYCÉENS PARISIENS ET L'ALCOOL

I- LES CONNAISSANCES ET LES OPINIONS DES LYCÉENS SUR LES RISQUES LIÉS À L'ABUS D'ALCOOL	66
I. 1 - Principaux risques attribués	66
I. 2 - Attitudes à l'égard de l'alcool	67
II - CONSOMMATIONS D'ALCOOL	67
II. 1 - Consommations	68
II. 2 - Les ivresses	70
III - CONSOMMATIONS D'ALCOOL : VARIATIONS	71
III. 1 - Variations selon le genre et l'âge.....	71
III. 2 - Variations selon le type d'établissement	74
III. 3 - Consommations d'alcool et milieu familial	75
IV - COMPARAISONS AVEC D'AUTRES ÉTUDES	78
IV. 1 - Évolutions.....	78
IV. 2 - Études françaises récentes	80
IV. 3 - Études européennes	83
RÉSUMÉ.....	84

I - LES CONNAISSANCES ET LES OPINIONS DES LYCÉENS SUR LES RISQUES LIÉS À L'ABUS D'ALCOOL

I. 1 - Principaux risques attribués à l'abus d'alcool

Si un peu plus de neuf lycéens sur dix s'accordent pour affirmer que l'abus d'alcool est mauvais pour la santé, la liaison entre celui-ci et le risque d'accident fait quasiment l'unanimité parmi les lycéens, pour lesquels il constitue le principal risque, comme en 1991.

Trois autres risques liés à l'abus d'alcool sont retenus par les lycéens dans des proportions voisines de 85 %, la cirrhose du foie, la dépendance et l'impact sur la scolarité. Comme pour le tabac, on constate depuis 1991 une augmentation importante des affirmations relatives au risque de dépendance, en relation, nous semble-t-il, avec la diffusion de cette problématisation dans le discours social.

Enfin, on note également que les risques en terme de cancers apparaissent plus méconnus des lycéens, puisque moins de la moitié d'entre eux ont retenu la proposition correspondante.

Tableau IV.1 : Risques liés à l'abus d'alcool

Connaissances	Paris 1991	Paris 1998	Signification
“ L'abus d'alcool ” ...			
. est responsable d'un grand nombre d'accidents	96,2%	96,8%	NS
. c'est mauvais pour la santé	²⁷	93,1%	
. peut provoquer des cirrhoses du foie	88,9%	85,6%	p<0,05
. peut provoquer une dépendance	71,9%	84,9%	p<10 ⁻³
. peut perturber les résultats scolaires	/	84,0%	
. peut provoquer des cancers	/	42,9%	

I. 2 - Attitudes à l'égard de l'alcool

Dans l'ensemble, elles ont peu évolué depuis 1991. C'est la recherche de convivialité qui apparaît ici encore l'attitude la plus souvent reliée à l'alcool (alors que le tabac est plutôt associé à ses effets sédatifs). Cette attribution de convivialité a même un peu augmenté par rapport à 1991.

Comme en 1991 également, quatre jeunes sur dix apprécient la consommation d'alcool et un sur quatre a tendance à la banaliser en tant qu'habitude.

Un lycéen sur cinq évoque la pression sociale, ou du moins la difficulté de refuser l'alcool proposé, et un sur quatre estime qu'il permet de se sentir plus sûr de soi.

Tableau IV.2 : Attitudes à l'égard de l'alcool

Opinions	Paris 1991	Paris 1998	Signification

²⁷ En 1991, la question était posée différemment ; les résultats ne peuvent donc être superposés.

“ Les boissons alcoolisées ”...			
. c'est agréable d'en prendre avec les copains	63,6%	68,9%	p<0,05
. ça vous plaît	43%	42,6%	NS
. c'est une habitude comme une autre	24,6%	28,0%	NS
. ça rend plus sûr de soi	/	25,6%	
. c'est difficile de refuser	16,0%	19,2%	NS
. ça calme	/	16,7%	
. vous ne pouvez pas vous en passer	/	4,6%	

II - CONSOMMATIONS D'ALCOOL

On considère généralement que les mesures des consommations de boissons alcoolisées basées sur les déclarations rétrospectives sous-estiment souvent les consommations réelles. Pour cette raison, plutôt que de nous limiter à un ou deux indicateurs, nous avons préféré en utiliser plusieurs, afin de les confronter :

- les consommations habituelles de boissons alcoolisées,
- les consommations récentes effectives, chaque jour de la semaine ayant précédé l'enquête,
- les ivresses déclarées dans la vie, le mois et l'année qui, surtout lorsqu'elles sont répétées, témoignent d'une certaine intentionnalité dans la recherche de cet état.

II. 1 - Consommations

• Déclarations sur les consommations habituelles

Plus du quart des lycéens (28,3%) ont déclaré ne “ jamais ” boire de boissons alcoolisées. Sept lycéens sur dix (71,2%) indiquent des consommations au moins occasionnelles, un sur onze (9,1%) plusieurs fois dans la semaine. Près de 2 % des lycéens disent boire tous les jours du vin, contre 1% pour la bière et 0,2% pour les alcools forts (apéritifs ou digestifs). En revanche, si l'on considère les boissons absorbées au moins occasionnellement, le vin est sensiblement moins répandu chez les jeunes que la bière et les alcools forts : 53,8% des lycéens indiquent boire au moins occasionnellement de la bière, 53,5% des alcools forts et 42,1% du vin.

• Consommations au cours de la semaine écoulée

Nous avons demandé aux lycéens d'indiquer le nombre de verres de boissons alcoolisées bus chaque jour pendant la semaine ayant précédé l'enquête.

Du lundi au jeudi, les proportions de lycéens déclarant avoir consommé au moins une boisson alcoolisée oscillent selon les jours entre 12,8% à 16,9%. La consommation augmente en fin de semaine, du vendredi au dimanche, mais elle est maximale le samedi, où près de quatre lycéens sur dix ont pris au moins une boisson alcoolisée (39,2% ; 11,9% *plus de* trois verres et 7,2% *plus de* cinq).

(Concernant les “premix”, on note que 8 % des lycéens ont noté qu’ils en avaient pris au cours du dernier week-end²⁸.)

Près de la moitié des lycéens (43,7%) ont déclaré ne pas avoir bu d’alcool dans la semaine, 18,3% une seule journée, 24,6% deux ou trois jours et 13,5%, au moins quatre. La proportion des jeunes déclarant ayant consommé de l’alcool tous les jours de cette semaine s’établit à 2,4% (6 ou 7 jours : 4%).

- Si l’on confronte les déclarations de lycéens concernant la semaine écoulée aux consommations habituelles rapportées dans la première question, on observe que parmi les jeunes qui avaient répondu ne jamais boire de boissons alcoolisées, environ neuf sur dix n’annoncent effectivement aucune consommation au cours de la semaine écoulée. Les autres semblent avoir une conception plus souple du terme “jamais” (assimilé plutôt à “pas trop souvent” ?), puisqu’ils annoncent au moins une consommation dans la semaine (un seul jour dans la majorité des cas).

À l’autre extrême, parmi ceux qui annonçaient boire habituellement de l’alcool plusieurs fois dans la semaine, 95 % en ont effectivement pris de l’alcool plusieurs jours pendant la semaine.

En revanche, la sous-estimation paraît plus importante dans les groupes intermédiaires, puisque pour le groupe de lycéens qui avaient déclaré boire peu souvent des boissons alcoolisées, moins d’une fois par semaine, on observe que presque les deux tiers en ont pris au cours de la semaine ayant précédé l’étude, plusieurs jours même pour environ la moitié d’entre eux.

De même, pour les jeunes déclarant boire habituellement “une fois par semaine environ”, si effectivement la quasi totalité d’entre eux (92,4%) a bu de l’alcool pendant la semaine, on note que les consommations concernent plusieurs jours -et non pas un seul- pour les trois-quarts d’entre eux.

²⁸ Ces données demandent probablement à être confirmées par d’autres études, dans la mesure où ce terme n’est pas connu de tous les lycéens et a fait l’objet de questions assez fréquentes lors de la passation.

Tableau IV.3 : Consommations d'alcool

	Global	Garçons	Filles	Signification
– Consomment des boissons alcoolisées :				
· jamais	28,3%	24,3%	32,5%	$p < 10^{-2}$
· au moins occasionnellement	71,2%	75,2%	67,5%	$p < 0,05$
– Dans la semaine, a bu de l'alcool :				
· au moins une fois	56,3%	61,8%	52,1%	$p < 10^{-2}$
· samedi : <i>plus de trois verres</i>	11,9%	16,7%	7,8%	$p < 10^{-3}$

II. 2 - Les ivresses

Près de la moitié des lycéens déclarent avoir déjà été ivres au cours de leur vie et un peu plus de un sur dix l'ont été au moins dix fois.

Un peu plus du tiers des lycéens parisiens affirment avoir été ivres au moins une fois dans l'année, dont près de la moitié (45,1% soit 16,3% de l'ensemble des lycéens) au moins trois fois et près de 9% au moins dix fois (soit globalement 3,2%).

Les ivresses récentes, dans le mois, concernent près de 15% des jeunes (au moins trois dans le mois : 3,5%). En croisant cette question avec celle relative aux consommations de la semaine, on remarque que lorsque les lycéens ne déclarent aucune ivresse dans le mois, seule une minorité (6,4% d'entre eux) a bu quatre verres ou plus le dernier samedi, contre 43,7% dans l'éventualité contraire.

Tableau IV.4 : Ivresses déclarées

– Ivresses déclarées :	Global	Garçons	Filles	Signification
· au moins une fois dans la vie	45,5%	52,7%	39,4%	$p < 10^{-3}$
· au moins dix fois dans la vie	11,3%	16,2%	6,8%	$p < 10^{-3}$
· au moins une fois dans l'année	36,2%	43,6%	29,8%	$p < 10^{-3}$
· au moins dix fois dans l'année	3,2%	5,4%	1,1%	$p < 10^{-3}$
· au moins une fois dans le mois	15,4 %	20,3%	11,1%	$p < 10^{-3}$
· au moins dix fois dans le mois	0,5%	0,7%	0,2%	NS

III - CONSOMMATIONS D'ALCOOL : VARIATIONS

III. 1 - Variations selon le genre et l'âge

• Variations selon le genre

Le genre influe fortement sur les consommations d'alcool des lycéens, ainsi que sur la recherche d'ivresse, bien plus que l'âge, contrairement au tabac.

Le tableau IV.3 montre que c'est surtout le nombre de verres absorbés qui différencie garçons et filles, plus que la fréquence de consommation. La probabilité d'avoir bu plus de trois verres de boissons alcoolisées, le dernier samedi, est deux fois plus élevée (RR=2,1) pour les garçons que pour les filles, alors que le risque relatif de consommation dans la semaine est égal à 1,2.

De même, les risques relatifs des prévalences d'ivresses répétées sont sensiblement plus élevés que ceux des prévalences simples (au moins une fois dans la vie, l'année, le mois, cf. tableau IV.4). Ce risque relatif est maximal pour les ivresses répétées au moins dix fois dans l'année : la proportion des garçons indiquant de telles répétitions d'ivresses est presque 5 fois plus importante (RR = 4,9) que pour les lycéennes.

• Variations avec l'âge

Globalement, les consommations d'alcool et les ivresses dans la population lycéenne parisienne considérée évoluent peu avec l'âge et sont sensiblement identiques pour tous les lycéens, qu'ils soient mineurs ou majeurs.

Tableau IV.5 : Consommations d'alcool, variations avec l'âge

	Global	Mineurs	Majeurs	Signification
– Consomment des boissons alcoolisées :				
· au moins occasionnellement	71,2%	70,3%	72,4%	NS
· au moins une fois par semaine	27,3%	27,0%	27,6%	NS
· samedi : <i>plus de trois verres</i>	11,9%	10,3%	14,4%	NS
– Ivresses déclarées :				
· au moins une fois dans la vie	45,5%	44,7%	47,5%	NS
· au moins dix fois dans la vie	11,3%	10,1%	13,2%	NS
· au moins une fois dans l'année	36,2%	37,3%	35,2%	NS
· au moins dix fois dans l'année	3,2%	2,7%	3,8%	NS
· au moins une fois dans le mois	15,4 %	15,8%	15,0%	NS
· au moins dix fois dans le mois	0,5%	0,2%	0,9%	NS

On observe cependant des tendances différentes pour les filles et les garçons. Pour ces derniers, on note plutôt une augmentation des consommations d'alcool avec l'âge, alors que pour les

lycéennes, c'est le contraire, la recherche d'ivresse diminue chez les majeures. En conséquence, les différences entre garçons et filles sont plus marquées dans le groupe des lycéens majeurs.

Tableau IV.5 (suite)

Garçons	Mineurs	Majeurs	Signification
– Consomment des boissons alcoolisées :			
· au moins occasionnellement	71%	80,7%	p<0,05
· au moins une fois par semaine	32,5%	38,6%	NS
· samedi : <i>plus de trois verres</i>	12,6%	21,6%	p<0,05
– Ivresses déclarées :			
· au moins une fois dans la vie	50,2%	56,3%	NS
· au moins dix fois dans la vie	14,7%	18,2%	NS
· au moins une fois dans l'année	42,4%	45,5%	NS
· au moins dix fois dans l'année	3,9%	7,4%	NS
· au moins une fois dans le mois	18,6%	22,7%	NS

Filles	Mineures	Majeures	Signification
– Consomment des boissons alcoolisées :			
· au moins occasionnellement	69,8%	63,4%	NS
· au moins une fois par semaine	22,7%	15,9%	NS
· samedi : <i>plus de trois verres</i>	8,5%	6,7%	NS
– Ivresses déclarées :			
· au moins une fois dans la vie	40,3%	37,8%	NS
· au moins dix fois dans la vie	6,4%	7,3%	NS
· au moins une fois dans l'année	33,2%	23,8%	p<0,05
· au moins dix fois dans l'année	1,7%	0	NS
· au moins une fois dans le mois	13,6%	6,7%	p<0,05

III. 2 - Variations selon le type d'établissement

- Globalement, les consommateurs d'alcool sont plus nombreux dans l'enseignement privé que dans le public, où la proportion d'abstinents est plus élevée. L'*expérimentation* des ivresses est également plus prégnante pour les lycéens du privé.

Cependant, les ivresses répétées à de nombreuses reprises (10 fois dans la vie ou dans l'année) ainsi que les consommations importantes du samedi sont distribuées de façon similaire dans ces deux filières d'enseignement.

Tableau IV.6 : Consommations d'alcool et ivresses déclarées dans l'enseignement public et privé

	Public	Privé	Signification
– Consomment des boissons alcoolisées :			
· au moins occasionnellement	66,4%	81,8%	p<10 ⁻³
· au moins une fois par semaine	25,5%	31,4%	NS
· samedi : <i>plus de trois verres</i>	11,5%	12,8%	NS
– Ivresses déclarées :			
· au moins une fois dans la vie	41,9%	53,3%	p<10 ⁻²
· au moins dix fois dans la vie	11,5%	10,9%	NS
· au moins une fois dans l'année	33,6%	42,0%	p<0,05
· au moins dix fois dans l'année	3,3%	2,9%	NS
· au moins une fois dans le mois	14,1%	18,2%	NS

• Il existe un effet “ type d'établissement ” marqué dans cette étude parisienne. Les abstinents pour l'alcool sont nettement plus nombreux en lycées professionnels, où leur prévalence atteint près de 50 %. Parallèlement, les consommations d'alcool de fin de semaine et les prévalences d'ivresses sont moins importantes dans cette population. Cet effet est présent pour les filles comme pour les garçons et il s'explique très probablement par les habitudes sociales et culturelles des familles.

Tableau IV.7 : Consommations d'alcool et type d'établissement

	LEGT	LP	Mixtes	Signification (chi-deux 2 ddl)
– Consomment des boissons alcoolisées :				
· au moins occasionnellement	78,2%	51,4%	70,8%	p<10 ⁻³
· au moins une fois par semaine	30,3%	18,8%	26,3%	p<10 ⁻²
· samedi : <i>plus de trois verres</i>	12,9%	7,2%	13,9%	NS
– Ivresses déclarées :				
· au moins une fois dans la vie	49,9%	32,6%	44,5%	p<10 ⁻³
· au moins dix fois dans la vie	12,4%	6,1%	13,9%	p<0,05
· au moins une fois dans l'année	40,6%	22,7%	36,5%	p<10 ⁻³
· au moins dix fois dans l'année	3,6%	0,6%	5,1%	NS
· au moins une fois dans le mois	17,2%	7,7%	18,2%	p<10 ⁻²

III. 3 - Consommations d'alcool et milieu familial

Les consommations d'alcool et la recherche d'ivresses des lycéens parisiens sont statistiquement liées à plusieurs variables familiales.

- Profession des parents

Comme en 1983 et en 1991, les consommations ordinaires d'alcool surtout, mais aussi les ivresses des lycéens parisiens sont plus fréquentes dans les milieux socioprofessionnels favorisés, lorsque le père ou la mère appartiennent à la catégorie des professions libérales, des professeurs, des ingénieurs ou des cadres, alors que le minimum de ces prévalences est observé dans les familles ouvrières.

- Situation familiale

Le fait que les parents soient divorcés ou séparés, est plus inconstamment lié aux consommations d'alcool de leurs enfants.

- Attitudes parentales

En 1983, 10% des lycéens parisiens rapportaient que leurs parents leur interdisaient de prendre de l'alcool contre 13,5% en 1991. Cette proportion a augmenté en 1998, où elle s'élève à 20,6%. Ainsi, les jeunes qui estiment que leurs parents " considèrent qu'à leur âge on peut prendre de l'alcool dans certaines occasions " sont moins nombreux en 1998 qu'en 1991 (1991 : 74,9 % - 1998 : 67,7% ; $p < 10^{-3}$), alors que la proportion de ceux qui pensent que leurs parents les laissent tout à fait libres de leurs consommations d'alcool, est restée stable dans ces deux dernières études (1991 : 10,1% - 1998 : 9,9%).

Si ces attitudes permissives (du moins selon les affirmations des jeunes) apparaissent indépendantes de la profession exercée par chacun des parents, par contre l'interdiction varie sensiblement avec le milieu social : sa fréquence est maximale en milieu ouvrier et minimale chez les cadres.

Les attitudes des parents sont statistiquement liés aux comportements d'alcoolisation des lycéens. Les jeunes qui considèrent que leurs parents ne veulent pas qu'ils boivent de l'alcool, sont effectivement moins nombreux à annoncer une consommation d'alcool occasionnelle. Ils semblent également plus protégés des consommations importantes de fin de semaine (samedi quatre verres ou plus) et aussi des ivresses. Les prévalences des consommations d'alcool et des ivresses sont maximales pour les lycéens qui font ce qu'ils veulent et intermédiaires pour ceux qui peuvent boire en certaines occasions. Les prévalences respectives d'alcoolisation importante de fin de semaine (samedi : au moins quatre verres) sont respectivement graduées de la façon suivante, 5,6%, 13,3% et 17,6%.

- Comportements des parents

Près de un lycéen parisien sur cinq (18,4%) estiment que leur père est un grand buveur de boissons alcoolisées et un sur quatorze (6,9%) affirment la même chose pour leur mère. Les comportements d'alcoolisation des jeunes sont également liés à ces références parentales. Curieusement, les liaisons statistiques constatées sont à la fois plus fortes et plus constantes pour les comportements maternels, comme si l'alcoolisation estimée importante des mères était plus modélisante ou encore moins bien supportée par les jeunes.

On note en particulier que la prévalence des ivresses répétées au moins dix fois dans la vie est presque trois fois plus fréquente pour les jeunes dont les mères sont catégorisées " grandes buveuses ".

(La situation symétrique pour les pères " grands buveurs " donne un risque relatif égal à 1,5).

Tableau 8 : Consommations d'alcool et milieu familial

Lycéens	Alcool : au moins occasionnellement	Samedi : au moins 4 verres	Ivresses : au moins 10 dans la vie	Ivresses au moins une dans le mois
Parents				
- Père cadre supérieur... (autres professions)	81,4% (66,0%, p<10 ⁻³)	15,2% (10,2%, p<0,05)	14,9% (9,5%, p<0,05)	18,9% (13,6%, p<0,05)
- Mère cadre supérieur... (autres professions)	80,7% (67,7%, p<10 ⁻³)	16,4% (10,2%, p<0,05)	15,5% (9,7%, p<0,05)	20,6% (13,5%, p<0,05)
- Parents séparés ou divorcés (vivent ensemble)	NS	NS	NS	21,7% (14,7% p<0,05)
- Les parents considèrent : qu'on ne doit pas boire d'alcool (autres réponses)	40% (80,1%, p<10 ⁻³)	5,6% (13,9%, p<10 ⁻²)	3,9% (13,6%, p<10 ⁻³)	7,2% (18,0%, p<10 ⁻³)
Père grand buveur d'alcool (autres réponses)	NS	NS	16,1% (10,7%, p=0,05)	21,7% (14,7%, p<0,05)
Mère grande buveuse d'alcool (autres réponses)	81,7% (72,1%, p<10 ⁻³)	NS	30,0% (10,5%, p<10 ⁻³)	26,7% (15,3%, p<10 ⁻²)

IV - COMPARAISONS AVEC D'AUTRES ÉTUDES

IV. 1 - Évolutions

- Entre 1983 et 1991, nous avons observé une augmentation de la prévalence des ivresses déclarées par les lycéens parisiens.
- Les modifications survenues durant la seconde période (1991-1998) sont plus difficiles à préciser dans la mesure où nous avons modifié un certain nombre d'indicateurs en 1998, afin de nous conformer aux indicateurs les plus couramment utilisés, tant en France qu'à l'étranger. Les modifications portent principalement sur les indicateurs d'ivresses (rapportés au semestre en 1983 et en 1991, à la vie, l'année et le mois en 1998). En conséquence, nous examinerons ici essentiellement les indicateurs communs à ces deux dernières études.

Nous avons observé conjointement une augmentation de la proportion des abstinentes contrastant avec une stabilité de la prévalence des consommations importantes de fin de semaine. Les prévalences de ces consommations du samedi sont restées remarquablement similaires entre 1991 et 1998. En 1991, 11,5 % des lycéens déclaraient l'absorption d'au moins quatre verres de boissons alcoolisées le samedi, 6,7 % au moins six et 2,4 % au moins dix contre, respectivement 11,9 %, 7,2 % et 2,2 % en 1998.

Tableau IV.9 : Consommations d'alcool des lycéens parisiens

	Paris 1983 N=968	Paris 1991 N=1063	Paris 1998 N=875	Signification 91/98
Ne boivent jamais d'alcool	21,7%	21,6 %	28,3%	p<10 ⁻³
N'ont jamais été ivres	57,2%	51,0 %	54,2%	NS

	Paris 1983	Paris 1991	Paris 1998
- Consomment des boissons alcoolisées :			
samedi : <i>plus de trois verres</i>	nd	11,5%	11,9%
samedi : <i>plus de cinq verres</i>	nd	6,7%	7,2%
samedi : <i>au moins dix verres</i>	nd	2,4%	2,2%

- Concernant les ivresses (et compte tenu des comparaisons possibles), il apparaît que les prévalences d'ivresses, se sont au moins stabilisée entre 1991 et 1998. 47,8% des lycéens parisiens contre 43,7% en 1998 ont fait cette expérience au moins une fois dans leur vie (diminution non significative).

On observe également que le tiers des lycéens parisiens avait déclaré en 1991 au moins une ivresse durant le semestre ; cette prévalence est voisine en 1998, alors qu'elle concerne non pas le semestre, mais l'année. De même, les prévalences des ivresses répétées au moins six fois durant le semestre en 1991 et pour l'année en 1998 sont rigoureusement identiques.

Tableau IV.10 : les lycéens parisiens et les ivresses

	Paris 1983	Paris 1991	Paris 1998
- Ivresses déclarées :			
au moins une fois dans la vie	41,2%	47,8%	43,7%
au moins une fois dans l'année	nd	nd	34,2%
au moins une fois au cours des 6 derniers mois	22,2%	33,8 %	nd
au moins trois fois au cours des 6 derniers mois	7,6%	13,6 %	(3 fs /année) 16,1%
au moins 6 fois au cours des 6 derniers mois	2,8 %	6,7%	(6 fs/année) 6,7%

IV. 2 - Études françaises récentes

Les études françaises récentes donnent des résultats assez hétérogènes qui témoignent de différences régionales patentes à l'égard de l'alcoolisation et des ivresses.

- Les proportions de lycéens ne consommant jamais d'alcool qui ont été relevées par Robert Ballion²⁹ sont très similaires aux nôtres (Ballion : 26, % ; Paris : 28,3%). En outre, dans l'étude de Ballion, 9,5% des lycéens affirment boire "régulièrement" de l'alcool et dans la nôtre, 9,1% consomment de l'alcool "plusieurs fois par semaine", mais il n'est pas possible d'approfondir davantage cette comparaison sur les consommations "régulières" d'alcool.

Concernant les ivresses, les résultats sont plus discordants. Ballion a interrogé les ivresses dans l'année en utilisant l'expression "se sentir ivre" alors que dans notre étude, comme dans celle de l'INSERM, il était demandé aux jeunes s'ils avaient été ivres.

Les résultats qu'il obtient sont supérieurs aux nôtres, puisque 47,9% des lycéens qu'il a interrogés, ont affirmé au moins une ivresse dans l'année contre 36,2% à Paris (plus de cinq : 17% versus 6,7%). Ils sont également supérieurs à ceux obtenus par Marie Choquet en 1993 (39,4%).

Il a relevé de très fortes différences entre académies, la prévalence des ivresses des lycéens dans l'année variant de 32% (Créteil³⁰) à 61% (Rennes). Il nous paraît que ces fortes variations régionales peuvent expliquer au moins une partie des différences constatées. En particulier, Ballion observe une plus grande prévalence des ivresses dans l'année pour les jeunes scolarisés en lycée professionnel alors qu'à Paris, nous avons noté le phénomène inverse.

Il n'en reste pas moins que nous constatons plutôt une stabilisation des ivresses dans la population lycéenne parisienne, alors que Ballion témoignerait plutôt d'une augmentation globale, par rapport à l'étude réalisée en 1993 par l'INSERM, si du moins ces différences ne sont pas dues aux modifications des énoncés. L'analyse de cette augmentation demanderait à être

²⁹ Ballion (R.), *Les conduites déviantes des lycéens*, CADIS-EHESS-CNRS, Rapport d'étude, 1999.

³⁰ Dans cette académie, comme à Paris, il existe une proportion relativement élevée de lycéens étrangers.

affinée par académie, d'autant plus que les populations d'études ne sont pas totalement équivalentes (huit académies en 1993, 6 en 1997).

- L'IREB³¹ a réalisé, fin 1996, une étude auprès d'un échantillon représentatif national de 997 jeunes.

Cette étude montre des prévalences d'ivresses dans l'année très comparables à celles obtenues par Ballion en 1997 et donc sensiblement plus élevées que celles obtenues à Paris en 1998.

Concernant les évolutions survenues depuis 1985, où une étude similaire avait été faite, les auteurs notent que pour les 13-18 ans, la consommation d'alcool mensuelle moyenne est restée relativement stable pendant cette période (19,9 verres par mois en 1985 versus 20,9 verres en 1996). Cette stabilité recouvre cependant des tendances différentes selon les âges : les 13-14 ans boivent moins en 1996, les 17-18 ans, autant, mais les 15-16 ans ont pratiquement doublé leur niveau de consommation.

- Le " Baromètre santé jeunes " a été réalisé fin 1997 par le Comité français d'éducation pour la santé³² au moyen d'entretiens téléphoniques. Comme pour le tabac, nous effectuerons les comparaisons possibles avec les données publiées, notamment pour la sous-population des 18-19 ans.

Concernant les consommations " habituelles " d'alcool, la proportion des 18-19 ans déclarant " avoir bu de l'alcool au moins une fois par semaine au cours des douze derniers mois " s'élève à 43,2% dans cette étude ; elle est plus importante que dans la population lycéenne parisienne (28,7% pour la même tranche d'âge).

La comparaison des prévalences d'expérimentation de l'ivresse (au moins une fois dans la vie)³³ montre que dans cette même tranche d'âge, ces prévalences sont un peu plus élevées dans l'étude du CFES. Par contre, les Parisiens semblent plus " précoces ", chez les 15-17 ans l'expérimentation de l'ivresse est plus fréquente à Paris. L'âge moyen de la première ivresse est égal à 15 ans et demi pour les jeunes français interrogés par le CFES et à 15 ans à Paris.

Ces différents résultats témoignent de différences régionales et culturelles notables en matière d'ivresses qui apparaissent encore amplifiées dans l'étude européenne.

IV. 3 - Études européennes

³¹ IREB, *Les adolescents français face à l'alcool*, 1998.

³² Baudier (F.) & Guibert (P.), Alcool, in Arènes (J.), Janvrin (M. P.) & Baudier (F.) (dir.), *Baromètre santé jeunes 97/98*, Éditions CFES, 1998, pp. 141-154.

³³ (Les résultats relatifs aux ivresses dans l'année ne peuvent être comparés car ils sont présentés sous forme de moyennes du nombre d'ivresse dans l'année et non pas de prévalences.)

Nous avons comparé nos résultats³⁴ à ceux de l'étude européenne réalisée dans 26 pays européens en 1995³⁵ auprès des jeunes nés en 1979 (âgés de 15 ou 16 ans au moment de la passation du questionnaire).

Dans l'étude européenne, la prévalence de la consommation d'alcool durant les 30 derniers jours des jeunes nés en 1979 variait de 28% (en Turquie) à 81% au Danemark. Dans certains pays comme la Suède, la Finlande, la Norvège moins de 2% des jeunes indiquaient avoir bu de l'alcool au moins dix fois pendant cette période, le maximum se situant autour de 15% (Malte 16%, Danemark 15%, Italie et Royaume-Uni 13%)³⁶.

Les énoncés des questions portant sur les ivresses utilisés dans l'étude européenne sont identiques (à la langue près) à ceux de notre questionnaire. La prévalence d'expérimentation de l'ivresse varie de 29% (Turquie) à 84% (Danemark). À Paris, la prévalence équivalente pour le groupe des lycéens âgés de 15 et 16 ans est intermédiaire, égale à 42,9%. De même, les prévalences des ivresses nombreuses, répétées au moins dix fois dans l'année s'échelonnent de 1% à 32%, selon les pays, alors qu'elle est relativement faible à Paris, égale à 1,5% (15-16 ans). La prévalence des ivresses récentes, dans le mois, témoigne d'une tendance identique, puisque qu'elle est égale à 14,2% à Paris contre 48% au Royaume-Uni, 51% en Finlande et 58% au Danemark.

Ces résultats surprenants placent les lycéens parisiens, du moins les 15-16ans- dans une position très modérée au regard des ivresses des jeunes Européens, ce qui ne doit pas faire oublier le poids social, sanitaire et économique patent de l'alcoolisme en France.

RÉSUMÉ

L'étude réalisée en 1998 auprès des lycéens parisiens montre, par rapport à 1991, une augmentation de la proportion des abstinents et une relative stabilisation des ivresses dans cette population.

Les consommations importantes d'alcool et les ivresses répétées sont plus nombreuses dans la population masculine, phénomène observé dans l'ensemble des études relatives à cette question.

À Paris où les milieux agricoles sont peu représentés, les consommations d'alcool et les ivresses sont plus répandues dans les milieux sociaux privilégiés et moins fréquentes pour les jeunes scolarisés en lycée professionnel.

³⁴ Afin d'effectuer une comparaison dans des classes d'âges équivalentes, nous avons utilisé les résultats obtenus dans le groupe des lycéens âgés de 15 et 16 ans.

³⁵ Hibell (B.), Anderson (B.) & alii, *The 1995 Espad report - the european school survey project on alcohol and other drugs - Alcohol and other drug use among students in 26 european countries*, The swedish council for information on alcohol and other drugs - CAN- Council of Europe Pompidou group, 1997.

³⁶ Bien que les questions ne soient totalement superposables, nous sommes tentés de rapprocher ces pourcentages de ceux de lycéens annonçant boire habituellement de l'alcool plusieurs fois par semaine. Pour le groupe des lycéens parisiens âgés de 15 et 16 ans, celle-ci est égale à 7,1%.

CHAPITRE V

LES LYCÉENS PARISIENS ET LES DROGUES ILLICITES

I - LES OPINIONS DES LYCÉENS PARISIENS SUR LES DROGUES ILLICITES	87
I. 1 - Les opinions des lycéens à l'égard des usagers de drogues	88
I. 2 - Risques attribués au cannabis et à l'héroïne.....	89
I. 3 - Les effets attribués au cannabis.....	91
II - LA PROXIMITÉ DES DROGUES ILLICITES.....	92
II. 1 - Les usagers dans l'entourage des jeunes.....	92
II. 2 - Les substances illicites proposées aux lycéens	92
III - LES CONSOMMATIONS DE DROGUES ILLICITES DES LYCÉENS PARISIENS	94
III. 1 - L'expérimentation de drogues illicites et ses évolutions.....	94
III. 2 - Prévalences de consommations	95
III. 3 - Circonstances de consommation	97
III. 4 - Discussion des résultats	98
IV - CONSOMMATIONS DE CANNABIS : VARIATIONS.....	100
IV. 1 - Variations selon le genre et l'âge	100
IV. 2 - Variations selon le type d'établissement.....	102
IV. 3 - Consommations de cannabis : variations avec le milieu familial	104

V - CONSOMMATIONS DE CANNABIS :	
RAISONS INVOQUÉES PAR LES LYCÉENS	107
V. 1 - Les expérimentateurs	108
V. 2 - Les gros consommateurs.....	109
VI - COMPARAISONS AVEC D'AUTRES ÉTUDES	115
VI. 2 - Études françaises récentes	115
VI. 2 - Études européennes et américaines	117
RÉSUMÉ.....	119

I - LES OPINIONS DES LYCÉENS PARISIENS SUR LES DROGUES ILLICITES

Depuis 1991, la réflexion portant sur divers aspects des politiques publiques à l'égard des drogues illicites a largement évolué. Elle a été marquée par un nombre important de rapports publics consacrés aux politiques de répression, de prévention et de réduction des risques évitables ou à la dangerosité des drogues illicites, comparée à celles des diverses substances psychoactives licites³⁷. Dans l'ensemble, la plupart de ces rapports interrogent fortement la distinction entre drogues légales et illégales et notamment la *légitimité* de l'interdit légal (et surtout du caractère délictueux, passible à ce titre de peines correctionnelles d'emprisonnement) de la consommation des dérivés du cannabis.

La publication de chacun de ces rapports a fait l'objet de larges débats médiatiques, dont on peut se demander s'ils ne contribuent pas à banaliser non seulement l'usage simple, plus ou moins récréatif, mais aussi l'abus (ou l'usage nocif) du cannabis, y compris auprès des adolescents les plus fragilisés.

I. 1 - Les opinions des lycéens à l'égard des usagers de drogues

Le tableau V.1 montre que dans l'ensemble les lycéens distinguent l'usage exceptionnel de l'usage régulier : pour chacune des substances citées, la proportion de jeunes considérant que les usagers réguliers " se détruisent " est nettement plus élevée que pour les consommations exceptionnelles. Pour ces dernières, on remarque qu'un nombre important de jeunes (de 43,2 % à 52,6%, selon les produits) ne veut pas porter de jugement sur les consommateurs, estimant plutôt que " cela les regarde ".

Pour le cannabis, l'approbation est plus fréquente que pour les autres produits ; plus d'un lycéen sur cinq approuve sans réserve les consommateurs exceptionnels de cannabis et un sur dix, les consommateurs réguliers. À l'opposé, rares sont les lycéens qui donnent raison aux consommateurs, même exceptionnels, d'héroïne. Entre les deux, une petite minorité de jeunes ont exprimé une certaine approbation pour l'usage exceptionnel d'ecstasy ou de cocaïne.

Les attitudes des lycéens à l'égard des usagers de cannabis sont fortement liées à leurs propres consommations ; ainsi, seulement 1,2% des lycéens qui n'ont jamais pris de cannabis estiment que les consommateurs réguliers de cette substance ont raison, contre 32,4 % de ceux qui

³⁷ Comité Consultatif National d'Éthique, Rapports sur les toxicomanies, *Les cahiers du Comité Consultatif National d'Éthique pour les sciences de la vie et de la santé*, n°2, janvier 1995, pp. 5-53.

Henrion (R. prés.), *Rapport de la Commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie*, La Documentation française, 1995.

Parquet (P. J.), *Pour une politique de prévention en matière de comportements de consommation de substances psychoactives*, éditions du CFES, 1997.

Roques (B.), *Problèmes posés par la dangerosité des " drogues " - Rapport du professeur Bernard Roques au Secrétaire d'état à la santé*, MILDT, Mai 1998.

On trouvera une analyse des deux premiers rapports dans un travail précédent :

Peretti (C. de), *Consommations de substances psychoactives, des concepts et du regard social aux déclarations des lycéens des banlieues difficiles*, Thèse de doctorat de l'université Pierre et Marie Curie, 1996, sous la direction de Bernard Pissarro.

déclarent en avoir ingéré au moins 10 fois dans leur vie et 65,8% des lycéens indiquant un usage très fréquent, au moins dix fois dans le mois.

En 1983 et en 1991, la question correspondante était formulée différemment. Elle ne distinguait pas les usages exceptionnels et réguliers. On note cependant une augmentation manifeste de la tolérance vis-à-vis des usagers de cannabis : en 1991, seulement un lycéen sur 20 (soit 5,7%) pensait que les “ personnes qui font usage de cannabis ont raison ” alors qu’en 1998, un sur dix (10,1%) approuve sans réserve l’usage régulier et près de un sur quatre (23,2%), l’usage exceptionnel.

Pour les opiacés, la méfiance est demeurée importante. (Moins de un lycéen sur 100 estime que les usagers d’héroïne ont raison.)

Tableau V.1 : les opinions des lycéens à l’égard des usagers de drogues

“ Que pensez-vous personnellement de ceux qui font usage de : ”			
	qu’ils se détruisent	que ça les regarde	qu’ils ont raison
Cannabis			
usage exceptionnel	21,7%	52,6%	23,2%
usage régulier	47,2%	39,7%	10,1%
LSD - ecstasy			
usage exceptionnel	44,1%	50,1%	2,9%
usage régulier	80,3%	15,7%	0,8%
Cocaïne			
usage exceptionnel	52,0%	43,2%	1,7%
usage régulier	87,0%	10,4%	0,1%
Héroïne			
usage exceptionnel	50,2%	45,9%	0,6%
usage régulier	87,4%	9,6%	0,3%

I. 2 - Risques attribués au cannabis et à l’héroïne

Comme précédemment, dans l’étude effectuée en 1995 dans les lycées sensibles de banlieue, le risque le plus fréquemment attribué au cannabis par les lycéens est celui du retentissement potentiel sur la scolarité. Presque les trois quarts des lycéens estiment que le cannabis est mauvais pour la santé et un peu moins des deux tiers pensent qu’il peut induire une dépendance.

Tableau V.2 : risques attribués au cannabis et à l’héroïne

	Cannabis	Héroïne
– C'est mauvais pour la santé	73,1%	92,9%
– Peut perturber la scolarité	77,1%	89,5%
– Peut provoquer une dépendance	65,5%	91,0%
– Est responsable d'un grand nombre d'accidents	56,6%	85,0%

Les lycéens de 1998 sont plus nombreux qu'en 1991 à penser que le cannabis peut entraîner une dépendance (55,3% en 1991 versus 65,5% en 1998, la différence est significative : $p < 10^{-2}$) mais paradoxalement, le risque d'accident est moins souvent évoqué dans cette dernière étude (1991 : 62,8%, $p < 10^{-2}$). (La question sur la scolarité n'avait pas été posée en 1991.)

Ici aussi, il existe une liaison statistique forte entre les risques attribués au cannabis et les comportements de consommation de cette substance. Ces différents risques sont moins souvent affirmés par les consommateurs de cannabis et ce, surtout pour les plus gros consommateurs.

Tableau V.3 : liaisons entre les consommations et les risques attribués au cannabis

Attitudes à l'égard du cannabis	signification	cannabis : jamais	cannabis : ≥ 10 fois / vie
“ Selon vous, le haschich ou la marijuana ”			
. peut provoquer une dépendance	$p < 10^{-3}$	75,9%	44,0%
. peut provoquer des troubles cardiaques	$p < 10^{-3}$	53,3%	31,9%
. peut perturber les résultats scolaires	$p < 0,05$	81,6%	68,5%
. c'est dangereux pour la santé	$p < 10^{-3}$	86,9%	44,9%

I. 3 - Les effets attribués au cannabis

Pour le tabac, les effets les plus souvent retenus par les lycéens sont d'ordre sédatif alors que pour l'alcool ils évoquent surtout la convivialité, le plaisir d'en consommer en groupe. Il semble que pour les lycéens, le cannabis associe ces deux types d'effet, à la fois de sédation individuelle et de convivialité collective.

Comme pour l'alcool, et dans des proportions relativement voisines, plus du quart des lycéens pense que la consommation de cannabis représente une habitude relativement banale.

Parmi les consommateurs importants de cannabis (au moins dix fois dans le mois), près des deux tiers (63,3%) déclarent que cela leur est difficile de refuser une proposition et près d'un tiers (32,9%) indiquent qu'ils ne peuvent pas s'en passer.

Tableau V.4 : les effets attribués au cannabis

Attitudes à l'égard du cannabis	Global	cannabis : jamais	cannabis : ≥ 10 fois / vie
“ Selon vous, le haschich ou la marijuana ” :			
. c'est une habitude comme une autre	27,2%	20,9%	47,7%
. ça calme	56,7%	40,5%	87,5%
. c'est agréable d'en prendre avec les copains	54,7%	30,8%	94,9%
. c'est difficile de refuser	20,3%	10,3%	43,1%
. ça vous plaît	29,5%	3,2%	83,8%

II - LA PROXIMITÉ DES DROGUES ILLICITES

Nous avons constaté un accroissement notable de la proximité des substances illicites, particulièrement du cannabis, dans l'environnement des lycéens.

II. 1 - Les usagers dans l'entourage des jeunes

En 1998, quatre lycéens sur cinq (79,9%) affirment connaître un consommateur de drogues illicites contre six sur dix en 1991 (62,3%, $p < 10^{-3}$) et 58% en 1983. Dans cette éventualité, les lycéens connaissent le plus souvent plusieurs usagers et plus de cinq, dans les deux tiers des cas (soit 54,1% de l'ensemble des lycéens contre 31,7% en 1991).

Dans la majorité des cas, les usagers connus sont des jeunes du même âge (61,1%), éventuellement associés à des plus âgés voire à des plus jeunes (20,7%), une fois sur six seulement des plus âgés (15,2%) et exceptionnellement seulement des plus jeunes (2,4%)³⁸.

II. 2 - Les substances illicites proposées aux lycéens

En 1998, nous avons observé une augmentation importante et très significative de la proposition des substances illicites, qui concerne maintenant deux lycéens parisiens sur trois :

- 1991 : 45,7 %
- 1998 : 63,5 % ($p < 10^{-3}$)

(La question n'avait pas été posée en 1983.)

Les dérivés du cannabis sont les drogues illicites les plus souvent présentées aux jeunes. Lorsqu'une substance illicite a déjà été proposée aux lycéens, dans 95% des cas, il s'agit au moins de cannabis et sept fois sur dix (71,2%), ce sont les seules substances présentées. Plusieurs types de drogues ont été proposés à 17,3% des lycéens.

Les autres produits proposés sont, par ordre de fréquence décroissante, l'ecstasy, le LSD, la cocaïne ou ses dérivés et les opiacés. Le tableau ci-dessous montre que la prévalence de proposition de ces substances, leur proximité, est plus élevée pour les lycéens qui consomment souvent du cannabis.

³⁸ Le différentiel à 1 est dû aux non-réponses à cette question qui représentent 0,6% des lycéens ayant déclaré connaître des usagers de drogues.

Tableau V.5 : propositions de diverses drogues illicites et variations selon la consommation de cannabis

	1998 Tous les lycéens	1998 Groupe déclarant au moins dix prises de cannabis dans la vie	1998 Groupe déclarant au moins dix prises dans le mois
cannabis	60,8%	/	/
Ecstasy	15,1%	38,9%	55,7%
LSD	7,4%	20,4%	36,7%
Cocaïne ou crack	6,9%	15,7%	27,8%
Héroïne	3,4%	6,5%	12,7%

- En 1991, la question renseignant les drogues illicites proposées aux jeunes était une question ouverte ; en conséquence, le taux de non-réponses a été plus important, ce qui gêne l'étude précise de la nature des évolutions survenues depuis cette date. Au vu des résultats, il nous semble cependant qu'il y a eu une augmentation de la proximité des divers produits illicites durant cette période.

L'offre d'ecstasy, de LSD et de cocaïne est plus fréquente à Paris en 1998 qu'en 1995, pour les lycéens de banlieues sensibles que nous avons alors interrogés. Les proportions de lycéens à qui l'on a proposé de l'héroïne sont faibles dans ces deux études.

III - LES CONSOMMATIONS DE DROGUES ILLICITES DES LYCÉENS PARISIENS

Avant d'examiner les prévalences d'usages répétés de drogues illicites et surtout d'usages réitérés à de nombreuses reprises, nous considérerons les prévalences d'expérimentation des différentes substances.

III. 1 - L'expérimentation de drogues illicites et ses évolutions

- **En 1998, nous avons observé une augmentation importante de la consommation de cannabis, une banalisation de l'usage qui se traduit par une augmentation des prévalences d'expérimentation mais aussi d'usages réitérés.**

L'augmentation des prévalences d'expérimentation du cannabis est significative et importante et ce, pour les garçons comme pour les filles.

Tableau V.6 : les lycéens parisiens et l'expérimentation des drogues illicites

	1983 : Paris public	1991 : Paris public et privé	1998 : Paris public et privé
– Ont expérimenté 1 (ou plusieurs) drogue(s) illicite(s)	23,2%	24,2 %	44,5%
· garçons	26,1%	26,6 %	50,7%
· filles	20,6%	22,0 %	39,0%
– Ont expérimenté le cannabis	18,7%	23,4 %	42,7%
· garçons	nd	25,8 %	49,5%
· filles	nd	21,3 %	37,3%

(nd : prévalences non disponibles)

• Les prévalences d'expérimentation des autres drogues illicites sont très inférieures à celle observée pour le cannabis. On constate cependant l'apparition de l'ecstasy, qui était absente dans l'étude de 1991 (3 % des lycéens de 1998 l'ont expérimenté) ainsi qu'une hausse de l'expérimentation du LSD ($p < 10^{-2}$) et de la cocaïne ($p < 10^{-2}$). Par contre, l'héroïne est restée marginale dans ce milieu scolarisé.

Tableau V.6 bis : les lycéens parisiens et l'expérimentation des drogues illicites

	1983 : Paris* éch. représentatif	1991 : Paris* éch. représentatif	1998 : Paris éch. représentatif
– Solvants	0,9%	0,3%	4,0%
– Ecstasy	(amphé. : 0,4%)	0,1%	3,0%
– LSD	0,5%	0,4%	1,7%
– Cocaïne (ou crack)	0,2%	0,2%	1,5%
– Héroïne	1%	0,4%	0,2%

(* Questions ouvertes)

III. 2 - Prévalences de consommations

• Les prévalences des consommations réitérées de cannabis ont elles aussi largement augmenté pendant ces dernières années, alors qu'elles étaient restées stables entre 1983 et 1991 (plusieurs fois : 11,3% en 1983 et 11,7 % en 1991). On peut même noter que la prévalence des usages fréquents (au moins dix fois dans le mois) est très nettement supérieure à celle qui avait été relevée en 1995 auprès des lycéens des banlieues difficiles. En 1995, 3,5 % de ces lycéens annonçaient une telle fréquence de consommation contre **9 %** à Paris en 1998.

Tableau V.7 : prévalences des consommations de cannabis

Cannabis	Prévalence vie	Prévalence année	Prévalence mois
– Au moins une fois ...	42,7%	34,4%	23,4%
– Au moins dix fois ...	24,7%	16,6%	9,0%

• En fonction des fréquences de consommation, nous pouvons ainsi proposer une **typologie des consommateurs de cannabis** en distinguant les expérimentaux, les occasionnels simples et les avérés, parmi lesquels les gros consommateurs pour lesquels il nous semble que les motifs et les conséquences, en terme de développement psychosocial ou de retentissement scolaire, doivent être particulièrement interrogés.

- Les consommateurs expérimentaux ont essayé le cannabis une ou deux fois dans leur vie, en général par curiosité. Ils représentent 8,2 % de l'ensemble des lycéens parisiens et près de 20% (19,3%) de la population des “ consommateurs ”.

- Les consommateurs très occasionnels ont pris du cannabis de trois à neuf fois dans leur vie. Ils constituent 9,8 % de l'échantillon et 23 % des consommateurs.

- Les consommateurs avérés déclarent au moins dix prises dans leur vie et sont plus nombreux. Ils représentent 24,7% des lycéens parisiens et près de six consommateurs sur dix (57,8%). Parmi eux, seule une faible proportion n'a pas consommé de cannabis dans l'année (7,4%).

- Enfin, le dernier groupe, inclus dans le précédent, comprend les 9% des lycéens qui prennent très souvent du cannabis, au moins dix fois au cours du mois ayant précédé l'enquête. Nous les qualifierons de “ consommateurs préoccupants ” pour souligner que ces pratiques doivent être interrogées.

• Les consommations récentes, dans le mois, des autres substances sont toutes inférieures à 1 %.

Tableau V.7 bis : prévalences de consommations des autres drogues illicites

	Prévalence vie	Prévalence année	Prévalence mois
– Colle, solvants	4,0%	1,0%	0,6%
– Ecstasy	3,0%	1,5%	0,9%
– LSD	1,7%	0,9%	0,7%
– Cocaïne ou crack	1,5%	0,8%	0,7%
– Héroïne	0,2%	0,2%	0,2%

III. 3 - Circonstances de consommation

Parmi les lycéens parisiens qui ont déjà pris du cannabis, six sur dix (61,5%) consomment exclusivement en groupe et presque un tiers (32,1%), au moins parfois seuls. (Les autres n'ont

pas répondu à la question ou, exceptionnellement -0,5%-, ont répondu consommer toujours seuls.)

Plus la consommation de cannabis est fréquente, plus les jeunes déclarent en prendre alternativement seuls ou en groupe. Ainsi, lorsque les lycéens ont pris du cannabis moins de dix fois dans leur vie, seulement 5,1% d'entre eux consomment au moins parfois seuls, contre 52,8% pour les usagers avérés, 63,5% pour une périodicité d'au moins dix fois dans l'année et 81% quand celle-ci atteint dix fois dans le mois.

Ce mode de consommation solitaire a sensiblement augmenté depuis 1991. À cette date, la proportion des lycéens parisiens "consommateurs" annonçant une prise de "drogue" exclusivement en groupe était égale à 74,7% contre 61,5% en 1998. Parallèlement, dans le groupe des plus gros consommateurs, tel que nous l'avions alors défini, c'est-à-dire annonçant au moins dix prises dans le semestre, 64,1% des jeunes indiquaient ne consommer qu'en groupe contre 45,8% en 1998 pour les lycéens qui ont pris du cannabis au moins dix fois dans leur vie.

III. 4 - Discussion des résultats

La proportion des lycéens convoqués qui ont effectivement participé à cette étude est égale à 75,3%. Ce taux de participation est un peu plus faible que celui que nous avons observé dans les enquêtes précédentes. Il en résulte un léger déséquilibre de la répartition LEGT/LP dans le secteur public, avec un déficit de lycéens scolarisés en LEGT (44,6% dans l'échantillon versus 49,6% dans la population) et en conséquence une surreprésentation du secteur professionnel public (24,1% versus 19,5%).

La question se pose de savoir qui sont les jeunes qui n'ont pas participé à l'étude. Quels sont leurs motifs et leurs caractéristiques (en l'occurrence leurs consommations) ? Ce groupe est-il homogène ou au contraire comprend-il à la fois des élèves plutôt "sérieux" qui ne souhaitent pas manquer leur cours³⁹ et aussi des élèves soucieux d'éviter tout risque d'ingérence dans leur domaine privé. Dans l'ensemble, les personnels des lycées ont plutôt eu l'air de penser que les profils de ces lycéens étaient variés.

Dans l'étude que nous avons menée en 1995, dans plusieurs établissements nous avons convoqué une deuxième fois les lycéens qui n'étaient pas venus à la passation. Nous avons alors comparé les réponses de ce groupe à celles du groupe "première passation"⁴⁰. Cette comparaison n'avait pas montré de différence notable entre les deux groupes. Par ailleurs, la comparaison des prévalences obtenues dans les lycées où la participation était faible, inférieure à 80%, montrait que celles-ci étaient remarquablement comparables à celles des établissements où la participation était élevée.

La comparaison des prévalences observées dans les établissements où la participation (TP) a été inférieure à 80% (N= 386) avec celles des lycées où la participation a été élevée (TP ≥ 80%, N= 489) ne montre pas de différence significative, à l'exception du tabagisme régulier qui se situe à la limite de la signification et est plus fréquent dans les lycées à fort taux de participation.

³⁹ Nous avons tiré au sort des élèves de toutes les classes et non pas des classes entières pour éviter un effet de "grappe".

⁴⁰ Peretti (C. de), *Consommations de substances psychoactives, des concepts et du regard social aux déclarations des lycéens des banlieues difficiles*, Thèse de santé publique, université Paris VI, sous la direction de B. Pissarro, 1996.

Par ailleurs, le sens des différences observées varie selon les substances considérées, ce qui permet d'exclure l'hypothèse que les sujets manquants seraient tous des grands consommateurs de substances psychoactives.

Tableau V.8 : Comparaison des prévalences selon le taux de participation

	Global N=875	TP <80% N=386	TP ≥80% N=489	Signification
Fumer				
- Tous les jours	34,1%	30,6%	36,8%	p=0,05
- ≥ 10 cig. / jour	15,8%	14,1%	17,1%	ns
Ivresses				
- au moins dix ivresses dans la vie	11,3%	11,1%	11,5%	ns
- au moins une ivresse dans le mois	15,4%	15,8%	15,1%	ns
Cannabis				
- Au moins une fois dans la vie	42,7%	45,3%	40,7%	ns
- Au moins dix fois dans la vie	24,7%	25,6%	23,9%	ns
- Au moins dix fois dans l'année	16,6%	18,1%	15,3	ns
- Au moins dix fois dans le mois	9,0%	10,4%	8,0%	ns

IV - CONSOMMATIONS DE CANNABIS : VARIATIONS

IV. 1 - Variations selon le genre et l'âge

- Les prévalences d'expérimentation et de consommations répétées de cannabis sont plus importantes pour les garçons.

On note également que ce différentiel s'accroît lorsque l'on examine les consommations fréquentes : le risque relatif d'expérimentation du cannabis est égal à 1,33 pour les garçons alors qu'il s'élève à 2,86 pour les consommations répétées au moins dix fois dans le mois.

Tableau V.9 : consommations de cannabis et genre

Cannabis	Au moins une fois dans la vie	Au moins dix fois dans la vie	Au moins dix fois dans le mois
- Garçons	49,5%	31,9%	13,7%
- Filles	37,3%	18,5%	4,8%
	p<10 ⁻³	p<10 ⁻³	p<10 ⁻³

- Les prévalences d'expérimentation des autres substances illicites sont très sensiblement identiques pour les filles et les garçons.

Tableau V.9 bis: consommations des autres drogues illicites et genre

Au moins une fois dans la vie	Ecstasy	LSD	Solvants	Cocaïne	Héroïne
Garçons	2,9%	1,7%	4,2%	1,5%	0,2%
Filles	3,1%	1,7%	3,9%	1,5%	0,2%
	NS	NS	NS	NS	NS

- La consommation de cannabis des lycéens parisiens augmente avec l'âge, pour les filles et pour les garçons.

Dès 15 ans, plus d'un lycéen parisien sur quatre (28,9 %) a expérimenté le cannabis et à 16 ans, plus de un sur trois (36,5 %). Ces données témoignent d'un rajeunissement de l'âge d' "initiation " à cette substance, puisqu'en 1983, 5,6 % des lycéens parisiens de 15 ans avaient expérimenté des drogues illicites et 9 % en 1991 (à 16 ans : 17,1 % en 1983 et 21,1% en 1991).

La prévalence des consommations fréquentes de cannabis, répétées au moins dix fois dans le mois, s'élève à **17 %** dans la population des lycéens parisiens majeurs de sexe masculin. La banalisation de l'usage du cannabis affecte ainsi non seulement l'expérimentation, mais aussi très largement les fréquences de consommations.

Tableau V.10 : consommations de cannabis - évolutions avec l'âge

Cannabis	Au moins une fois dans la vie	Au moins dix fois dans la vie	Au moins dix fois dans le mois
– Mineurs	39,0%	21,5%	6,8%
– Majeurs	49,3%	29,9%	12,3%
	p<10 ⁻²	p<10 ⁻²	p<10 ⁻²
Cannabis	Au moins une fois dans la vie	Au moins dix fois dans la vie	Au moins dix fois dans le mois
– Garçons			
· mineurs	45,0%	29,9%	10,8%
· majeurs	55,1%	34,1%	17,0%
– Filles			
· mineures	34,2%	14,9%	3,7%
· majeures	42,7%	25,0%	6,7%

- Autres drogues illicites

Étant donné les faibles prévalences d'expérimentation des autres produits, l'étude du contraste mineurs-majeurs ne montre pas de différence significative.

Tableau V.10 bis : autres drogues illicites - évolutions des consommations avec l'âge

Au moins une fois dans la vie	Ecstasy	LSD	Solvants	Cocaïne	Héroïne
Mineurs	2,5%	1,5%	3,6%	1,0%	0,2%
Majeurs	3,8%	2,1%	4,4%	2,3%	0,3%
	NS	NS	NS	NS	NS

IV. 2 - Variations selon le type d'établissement

- Enseignement public et enseignement privé sous-contrat

La prévalence de l'*expérimentation* du cannabis est significativement plus élevée dans l'enseignement privé sous contrat que dans le secteur public ($p < 0,05$). Cette hausse affecte surtout les jeunes majeurs de l'échantillon : dans l'enseignement privé sous-contrat, 60,9 % des lycéens majeurs ont expérimenté le cannabis contre 45,0 % dans le secteur public ($p < 10^{-3}$).

Cependant, si l'on considère les usages plus fréquents, cette différence disparaît : les prévalences des consommations répétées au moins dix fois dans la vie et au moins dix fois dans le mois sont sensiblement identiques dans ces deux secteurs d'enseignement.

(En 1991, les prévalences d'expérimentation et d'usages fréquents étaient sensiblement égales dans le public et le privé.)

Tableau V.11 : Consommations de cannabis et type d'enseignement

Cannabis	Au moins une fois dans la vie	Au moins dix fois dans la vie	Au moins dix fois dans le mois
Public	40,3%	24,1%	9,3%
Privé	48,2%	25,9%	8,4%
	$p < 0,5$	NS	NS

- Établissements fréquentés

Dans la population parisienne, contrairement à ce que nous avons observé dans les établissements sensibles de banlieue, les prévalences d'expérimentation et d'usage répété sont plus faibles en lycée professionnel⁴¹. Cette diminution concerne toutes les fréquences de

⁴¹ Dans l'étude de L'INSERM, comme dans celle de Ballion, les prévalences de consommation de cannabis sont homogènes dans les différents types d'établissement

consommation, comme le montre le tableau ci-dessous, mais les différences sont inconstamment significatives, compte tenu des effectifs.

Tableau V.12: consommations de cannabis et type d'établissement

	LEGT	Lycées mixtes LEGT + LP	Lycées professionnels	Signification
Cannabis				
- Au moins une fois dans la vie	45,6%	45,3%	32,0%	p<10 ⁻²
- Au moins dix fois dans la vie	25,3%	28,5%	19,9%	ns
Au moins dix fois dans l'année	17,6%	20,4%	10,5%	p<0,05
Au moins dix fois dans le mois	9,0%	13,1%	6,1%	ns

Ce contraste entre les lycées d'enseignement général et technologique et les établissements professionnels constitue une particularité parisienne, alors pourtant que les jeunes majeurs sont plus nombreux dans les lycées professionnels.

IV. 3 - Consommations de cannabis : variations avec le milieu familial

• Structure de la famille

La liaison statistique entre les consommations de cannabis et la structure de la famille est inconstamment significative. Dans l'ensemble cependant, les prévalences des consommations réitérées sont plus élevées pour les jeunes issus de foyers séparés ou divorcés et pour ceux dont les parents n'ont jamais vécu ensemble⁴².

Tableau V.13 : consommations de cannabis et structure de la famille

Les parents :	vivent ensemble	sont séparés ou divorcés	n'ont jamais vécu ensemble	Signification
Cannabis				
- Au moins une fois dans la vie	39,4%	55,7%	38,5%	p<10 ⁻²
- Au moins dix fois dans la vie	21,8%	36,8%	26,9%	p<10 ⁻³
Au moins dix fois dans l'année	14,8%	22,2%	26,9%	p<0,05
Au moins dix fois dans le mois	7,8%	12,4%	11,5%	ns

⁴² Pour les jeunes dont les parents ne vivent pas ensemble pour " d'autres raisons " - groupe qui inclut les jeunes dont un des parents est décédé-, les prévalences de consommations sont très voisines de celles observées pour les lycéens dont les parents vivent ensemble.

• Professions des parents

Nous avons considéré séparément la profession du père et la profession de la mère. Notre premier constat, c'est que la profession de la mère influe davantage sur les prévalences d'expérimentation et de consommation de cannabis que celle du père. Les jeunes, dont la mère est cadre ou exerce une profession intellectuelle, sont davantage enclins à l'expérimentation ou aux consommations répétées au moins dix fois dans la vie, voire dans l'année. (Les lycéens les plus protégés étant ceux dont la mère ne travaille pas.)

Cependant, et c'est notre second constat, dès lors que l'on examine les consommations récentes, et surtout les consommations récentes nombreuses, au moins dix fois dans le mois, le milieu socio-professionnel des parents, et donc des mères, n'intervient plus et apparaît alors indépendant de ces consommations les plus préoccupantes. Ces observations peuvent être rapprochées de celles que nous avons faites à propos de la scolarisation dans l'enseignement public.

Tableau V.14 : consommations de cannabis et profession des parents

Père :	Cadre supérieur...	Autres professions	Signification	Minimum
Cannabis				
- Au moins une fois dans la vie	47,3%	40,4%	p=0,05	ouvrier : 34,3%
- Au moins dix fois dans la vie	28%	23%	ns	employé:19,8%
Au moins dix fois dans l'année	18,2%	15,7%	ns	employé:11,6%
Au moins dix fois dans le mois	9,1%	9,0%	ns	employé : 8,3%
Mère :	Cadre supérieur...	Autres professions	Signification	Minimum
Cannabis				ne travaille pas
- Au moins une fois dans la vie	50,8%	39,7%	p<10 ⁻²	30,9%
- Au moins dix fois dans la vie	30,7%	22,4%	p<0,05	13,4%
Au moins dix fois dans l'année	20,6%	15,1%	p=0,05	11,3%
Au moins dix fois dans le mois	9,7%	8,8%	ns	7,2%

- Attitudes des parents à l'égard de la consommation de cannabis

Nous avons demandé aux lycéens d'indiquer s'ils estiment que leurs parents tolèrent ou au contraire interdisent qu'ils consomment du cannabis.

Huit lycéens sur dix (82,2%) ont répondu que leurs parents ne les autorisent pas à en prendre, un sur dix (10,2%) pensent qu'ils sont autorisés à en prendre dans certaines circonstances et un peu plus d'un sur vingt (6,2%), qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent (les autres n'ont pas répondu à cette question).

Les réponses à cette question sont très fortement liées aux consommations de cannabis. Ces dernières sont maximales pour les lycéens qui pensent que leurs parents ont une certaine tolérance pour le cannabis, curieusement plus élevées dans ce groupe que pour les jeunes qui se pensent tout à fait autorisés à en prendre.

Si l'on considère les consommations les plus préoccupantes, au moins dix fois dans le mois, le tableau ci-dessous montre que les lycéens qui se sentent plus ou moins autorisés à consommer du cannabis sont cinq fois plus nombreux à déclarer une telle fréquence de consommation (risque relatif égal à 5,3).

Tableau V.15 : consommations de cannabis et attitudes des parents

Selon vous, vos parents considèrent que :	on ne doit jamais prendre de cannabis	on peut en prendre en certaines occasions	on fait ce que l'on veut	Signification
Cannabis				
- Au moins une fois dans la vie	37,7%	78,7%	57,4%	p<10 ⁻³
- Au moins dix fois dans la vie	20,0%	58,4%	33,3%	p<10 ⁻³
Au moins dix fois dans l'année	12,5%	41,6%	27,8%	p<10 ⁻³
Au moins dix fois dans le mois	5,3%	28,1%	27,8%	p<10 ⁻³

V - CONSOMMATIONS DE CANNABIS : RAISONS INVOQUÉES PAR LES LYCÉENS

Dans une question ouverte, nous avons demandé aux lycéens d'expliquer, le cas échéant, les raisons de leurs consommations de drogue. Un peu plus de huit jeunes consommateurs sur dix (82%) ont répondu à cette question.

Sur l'ensemble de cette population, dans laquelle les fréquences de consommations sont très variables, les motifs de consommation les plus souvent exposés sont les suivants, par ordre de fréquence décroissante⁴³ :

- la curiosité, 49,5% des consommateurs,
- l'ambiance, le délire, pour faire la fête dans les soirées, 16,7%,

⁴³ _ Plusieurs motifs ont pu être exposés.

- l'appétence (" parce que c'est bon, agréable.... "), 16,5% des consommateurs,
- l'instrumentalisation, pour se détendre, se sentir bien, 11,3%,
- l'imitation, pour faire comme ses amis, 10,3%,
- le recours face aux difficultés, 8,2%,
- l'envie, 4,1%
- la déconnexion de la vie quotidienne, 3,3%,
- la recherche de sensations diverses, autres, 2,8%

V. 1 - Les expérimentateurs

Dans le groupe des " expérimentateurs " simples de cannabis (lycéens n'en ayant consommé qu'une fois ou deux), la majorité des jeunes expliquent que c'est surtout la curiosité qui les a poussés à essayer le cannabis, le besoin de se faire leur propre opinion. Quelques uns, peu nombreux, évoquent aussi l'envie de se conformer au groupe, lors de fêtes ou de concerts par exemple. Quelques jeunes indiquent aussi qu'ils n'ont pas aimé cette expérience et qu'ils ne l'ont pas renouvelée.

" J'ai voulu essayer pour voir le résultat, le goût et les effets. "

" Pour essayer et pour pouvoir juger. "

" Pour l'avoir fait une fois dans ma vie probablement, je ne sais pas exactement. "

" Pour essayer et j'étais dans une période difficile je voulais oublier mes problèmes. "

" En soirée, pour voir comment ça fait et pour m'éclater. "

" J'étais à une fête, saoule, et il n'y avait plus d'alcool, mais un joint, alors j'ai fumé pour voir ce que c'était. "

" C'était à un concert. Tous mes amis fumaient du haschich et j'ai voulu essayer. " C'était par pure curiosité. Je n'ai pas trouvé ça génial, mais cela ne m'a pas paru dangereux, c'est agréable. "

" Pour essayer au moins une fois, mais c'est nul. "

" Parce qu'on m'a proposé, j'ai voulu essayer, mais cela ne m'a pas intéressé. "

V. 2 - Les gros consommateurs de cannabis

Dans le groupe de jeunes qui annoncent des consommations fréquentes de cannabis (au moins dix fois dans le mois), neuf sur dix ont indiqué un ou souvent plusieurs motifs pour expliquer leurs consommations de cannabis. Ils ont parfois été assez prolixes dans leurs explications.

Dans ce groupe de consommateurs, la raison la plus souvent donnée est l'appétence pour cette substance (32,9%).

Le second motif, en terme de fréquence, est l'instrumentalisation, la recherche d'effets psychotropes (30,4%), et, en premier lieu, une certaine détente mais aussi l'évasion de la réalité ou des difficultés.

Les jeunes ont ensuite cité une dimension conviviale, le plaisir de consommer du cannabis en groupe, avec leurs camarades. Ils ont également invoqué à une même fréquence le caractère peu dangereux du cannabis.

Enfin, un de ces jeunes consommateurs sur cinq a cité la curiosité comme motif de consommation, alors qu'il s'agit plutôt d'un motif d'expérimentation.

- L'appétence

- Fille, 17 ans, fumeuse

“ Parce que je voulais essayer, parce que j'ai aimé, parce qu'on n'a pas l'impression de faire quelque chose d'horrible quand on voit que tout le monde fume. C'est comme sortir, c'est quelque chose de normal, ça fait partie de chaque soirée, ça fait partie du “ kiff ” des jeunes, pour nous, c'est bénin⁴⁴. ”

-Garçon, 18 ans fumeur

“ Au début par curiosité, mais après on apprécie l'effet et même le goût de la marijuana, puis ensuite ça devient une habitude. ”

- Garçon, 17 ans, fumeur

“ Pour essayer et cela m'a plu. ”

- Garçon, 18 ans, 7 verres d'alcool samedi, fumeur

“ J'aime la sensation et un bon joint, ça fait du bien. ”

- Garçon 17 ans, fumeur

“ Je voyais les autres faire, j'ai eu envie d'essayer mais j'ai mis du temps, mais ça m'a plus. Le cannabis pour moi est moins dangereux qu'une cigarette et on en tombe pas dépendant. Les effets sont spéciaux et je les aime. ”

- Garçon, 19 ans, fumeur occasionnel

“ J'aime le goût, l'odeur et la sensation dus à la drogue ; je consomme de l'herbe. ”

- Fille, 16 ans, fumeuse

“ J'étais avec un copain qui fumait énormément, j'ai voulu essayer, mais par moi-même, ça m'a plu. J'y retrouve un certain plaisir, c'est-à-dire de réfléchir, de me poser beaucoup de questions sur ma vie. Mais je peux très bien associer les deux, travail et cannabis et j'arrive très bien à assimiler. Mais je peux rester deux mois, quatre mois, si je veux, sans fumer, je me porterai très bien ; je suis quand je veux une grande consommatrice. ”

- Garçon, 20 ans, dix verres d'alcool le samedi, fumeur

“ Je ne peux pas expliquer pourquoi, c'est venu au cours de soirées entre copains, J'ai essayé et ce fut très agréable. De plus, je pense qu'il vaut mieux du cannabis plutôt que de boire de l'alcool.

_ Nous avons pris le parti de retracer l'intégralité des réponses des lycéens, sans les tronquer, même lorsqu'ils donnent plusieurs motifs pour expliquer leurs consommations.

- Les effets psychoactifs évoqués par les jeunes sont le plus souvent la détente, le sentiment de paix intérieure ressenti, puis le besoin d'évasion face aux difficultés, la déconnexion, l'évasion de l'univers quotidien ou aussi la recherche de perceptions intellectuelles diverses ou de désinhibition, voire parfois même pour passer le temps pendant les cours.

Quelques lycéens indiquent que pour eux, le cannabis aide à résoudre les difficultés ou constitue un recours pour s'évader de la vie quotidienne. Une lycéenne écrit que c'est le seul moyen qu'elle ait trouvé pour apprécier la vie. On note cependant que très peu de lycéens décrivent la nature des difficultés qu'ils évoquent, comme si l'évocation seule du cannabis éloignait la réalité. En 1991, pourtant les plus grands consommateurs de cannabis avaient souvent parlé dans cette question des difficultés avec leurs parents.

- Garçon, 18 ans, 8 verres d'alcool samedi, fumeur

“ Je fume régulièrement du haschich. La première fois, une envie de découvrir quelque chose. Les sensations m'ont plu (déconnectage de la vie quotidienne, bien-être quiétude), si j'ai continué, c'est pour mon plaisir. De plus, je ne considère pas le haschich comme une drogue, sinon, il faudrait aussi interdire l'alcool qui est beaucoup plus dangereux et dont la dépendance est plus forte. ”

- Fille, 19 ans, fumeuse

“ Pour être paisible, pour rigoler et ne plus penser à rien. ”

- Fille, 20 ans, fumeuse

Le haschich est une drogue douce, peu nocive, mais qui fait que l'on se sent bien et ce que d'habitude on n'ose pas dire, sous l'effet du haschich, on le dit : on parle plus facilement.

- Garçon 17 ans, 3 verres d'alcool samedi, fumeur

“ Le haschich, ça calme, ça permet de positiver afin de mieux comprendre et donc résoudre ses problèmes. C'est aussi une meilleure façon d'entretenir des liens avec les gens, ce qui expulse généralement les sentiments de violence pure. ”

- Fille, 18 ans, fumeuse

“ Tentation de l'inconnu, plaisir d'évasion, possibilité de réfléchir différemment, de voir les choses sous un autre angle, détente, plaisir. ”

- Fille, 18 ans, fumeuse

“ Une soirée entre amis en sortant d'une répétition, un petit ami chez qui on vit et qui en fume. Plusieurs agressions qui font qu'on a peur de rentrer chez soi. C'est un bon moyen de s'évader. ”

- Garçon, 17 ans, 15 verres d'alcool samedi

“ Quand j'ai déménagé, je suis allé habiter dans un quartier de grands consommateurs. Alors j'ai commencé, à l'époque j'étais assez influençable. Depuis, j'arrive à me fixer des limites. Mais c'est vrai que quand je suis nerveux, en particulier avec mes parents, j'aime bien me fumer un joint tranquillement, ainsi que le soir ou le week-end pour décompenser de la semaine. Et puis pour faire la fête, on s'amuse tellement mieux, on fait ce que l'on veut sans se poser de questions (avec les filles.) ”

- Fille, 19 ans, fumeuse

Cannabis plus de dix fois dans le mois, lsd 1ou 2 fois au cours du mois, cocaïne plusieurs fois dans le mois

“ Le stress, le lycée, les parents, la société sont parfois trop présents. La drogue, généralement c’est les personnes qui ne connaissent pas qui se permettent de faire des ?. Il faut parfois savoir relativiser les choses. De plus dans notre société, tout est mauvais et trop de mensonges, on ne peut plus croire en personne. ”

- Fille de 18 ans fumeuse

“ Parce que quand on ne va pas très bien, qu’on veut se tirer une balle, il est préférable d’oublier en consommant. ”

- garçon, 19 ans, fumeur

“ Pour essayer d’oublier des problèmes. ”

- Garçon, 17 ans, fumeur

Je n’ai jamais pris de drogues dures et je ne le ferai jamais. Je fume du shit parce que j’aime ça et ça me fait oublier tous mes problèmes. ”

- Fille, 20 ans, fumeuse (a pris récemment de la cocaïne)

“ Car c’est le seul moyen que j’ai trouvé pour à peu près apprécier les choses. Mais c’est aussi parce que j’aime. Et au moins, si je me drogue de mon côté (chez moi) je ne vais faire chier personne. Je suis tranquille. ”

- fille, 18 ans fumeuse

“ Pour décompresser, s’amuser, se détendre, oublier ses problèmes, pour triper, pour passer le temps en cours. ”

- Garçon, 17 ans, 11 verres de vin samedi, fumeur

“ Pour me permettre d’oublier ou de ne plus penser à certaines choses. ”

-Garçon, 19 ans, 8 verres d’alcool samedi, fumeur occasionnel

“ Car cela permet de s’éloigner de ce monde pourri où le profit est roi et l’argent est maître. ”

• Un de ces consommateurs plurihebdomadaires sur cinq (21,5%) éprouve le besoin de se justifier en citant l’absence de dangerosité du cannabis, estimé moins nocif que le tabac ou l’alcool car ne comportant aucun risque de dépendance et ne devant pas être considérée comme une drogue dangereuse.

On peut se demander pourtant si dans certains cas ces arguments ne relèvent pas d’une minimisation, d’une sorte de déni des consommations de cannabis (comme cela est assez classique pour les grands buveurs de boissons alcoolisées) et qui est d’ailleurs dans ce cas souvent envisagé sous sa forme la plus “ légère ”, la marijuana.

- Garçon 18 ans fumeur

“ La marijuana, c’est pas de la cocaïne. ”

- Garçon 17 ans, fumeur (1 verre d’alcool samedi)

“ Je considère la marijuana comme une drogue autant que l’alcool et les cigarettes. ”

- Garçon, 20 ans, 4 verres d’alcool samedi, fumeur

“ Je n’ai jamais pris de drogue mais je fume régulièrement de l’herbe et du shit ; je considère ça autrement que de la drogue. ”

- Fille, 15 ans, fumeuse

“ Le cannabis, même petite, ne m’est jamais apparu comme une drogue dure. Pour moi, il ne s’agit pas d’un manque à combler mais d’une sorte d’euphorie. Contrairement à d’autres, je ne divinise pas le chanvre indien. La première fois, c’était vraiment pour essayer. Je n’ai jamais eu de problèmes avec Marie-Jeanne. De plus, si j’en prends, c’est parce que je sais que cela n’est pas plus nocif que les cigarettes et que physiquement, je ne peux pas en être dépendante. ”

-Garçon, 17 ans, fumeur

“ Parce que le cannabis c’est tout un état d’esprit rasta génération tranquille et qui ne fait pas plus de mal que l’alcool. ”

• Une proportion équivalente de ces jeunes consommateurs a préféré évoquer essentiellement les situations de consommation de groupe. Ils ont cité le désir de fumer entre copains tantôt pour mettre de l’ambiance, s’amuser ensemble, faire la fête, “ rigoler ”, “ délirer ” ou bien pour se sentir en meilleure harmonie avec leurs camarades. Parfois, ils ont simplement expliqué que cela fait partie intégrante des habitudes sociales entre pairs.

- Garçon, 16 ans, fumeur

“ Pour se régaler entre potes et se taper de vrais délires. ”

- Garçon, 17 ans, fumeur

“ C’est top délire. À quand la dépénalisation de la marijuana ? Tu fumes ? ”

- Garçon, 16 ans, fumeur

“ Car il y a un phénomène de rigolade. ”

- Garçon, 19 ans, 3 verres d’alcool samedi, fumeur occasionnel

“ Lors d’une soirée, d’un anniversaire dans une boîte de nuit, on se sent mieux, on fait plus la fête. ”

- Garçon, 19 ans, 4 verres de vin, fumeur régulier

Il ne s’exprime que sur les débuts de la consommation : “ Au début, ça m’a amusé. J’aimais l’effet de la drogue sur mon attitude et puis en groupe c’était d’autant plus drôle et agréable, ça mettait dans le groupe une sorte de lien entre les personnes qui en consommaient. ”

- Garçon, 19 ans, fumeur occasionnel

“ Parce que c’est bien, surtout avec les copains le soir en discutant autour d’un bon joint, on est plus tranquille. Le joint ça détend, ce n’est pas dangereux et on espère que cela va être légalisé. ”

- Garçon, 19 ans, non fumeur

“ Cela me permet une détente et on partage avec les amis une sorte de calme et de paix. ”

- Garçon, 19 ans, 4 verres le samedi, fumeur

“ Quand vous vous retrouvez avec plusieurs amis et que vous fumez de la drogue cela fait partie des mœurs. Au lycée, on fume, même certains profs font des clins d’œil. ”

• Enfin, un jeune consommateur sur cinq a cité la curiosité, qui est plutôt un facteur de l’initiation que de la répétition de l’usage.

- Fille, 19 ans, fumeuse

“ La curiosité, pour essayer et voir l’effet que ça faisait. ”

- Garçon, 17 ans, fumeur

“ J’avais envie d’essayer, je l’ai fait et voilà où j’en suis. ”

• Quelques uns évoquent l’habitude de consommer du cannabis

- Garçon 21 ans, 10 verres d’alcool samedi

“ Influence des amis et ensuite, habitude. ”

- Garçon, 18 ans, non fumeur

“ Avant, mes amis fumaient de la marijuana, mais moi je n’en prenais pas. Puis, à force de me dire qu’il fallait essayer et que ce n’était pas une drogue dure, j’ai fini par le faire. Maintenant je fume tous les jours et ça nous paraît normal. ”

Cette dernière citation montre l’influence de la pression du groupe dans l’initiation et le raccourci entre celle-ci- et la consommation devenue quotidienne et banalisée.

VI - COMPARAISONS AVEC D'AUTRES ÉTUDES

VI. 1 - Études françaises récentes

- L'étude du le CFES⁴⁵ a été réalisée fin 1997 auprès d'un échantillon représentatif des jeunes français scolarisés ou non, âgés de 15 à 19 ans et interrogés par téléphone à leur domicile. Elle examine les prévalences des consommations de drogues illicites, dans la vie et dans l'année.

Les auteurs constatent une augmentation progressive des prévalences de consommation de cannabis chez les jeunes, par rapport aux études précédentes (1992, 95/96).

Pour toutes les substances illicites, les prévalences observées dans la dernière étude du CFES sont cependant très inférieures à celles que nous avons relevées à Paris. En particulier les prévalences-vie et année du cannabis sont respectivement égales à 28,2% et 22,7% contre 42,7% et 34,4% pour les lycéens scolarisés à Paris. (Pour les autres substances, les prévalences sont également inférieures à celles que nous avons relevées.)

L'étude du CFES a relevé de fortes variations géographiques et socio-démographiques, l'expérimentation du cannabis étant minimale dans les communes rurales (23,3%) et maximale dans les grandes agglomérations, particulièrement dans l'agglomération parisienne (37,2%). Les auteurs notent également une liaison importante entre la profession du chef de famille et l'expérimentation du cannabis, plus fréquente dans les familles de " cadres et professions intellectuelles supérieures " qui sont nombreuses dans notre propre échantillon.

- L'étude de Robert Ballion⁴⁶ a été réalisée en 1997 dans les lycées publics de six académies, dont, pour la région parisienne, l'académie de Créteil. Cet auteur a examiné les prévalences de consommation des différentes substances illicites dans l'année (au moins une fois et au moins dix fois).

Par rapport à l'étude assez comparable menée en 1993 par Marie Choquet⁴⁷, cet auteur a observé une augmentation importante de la consommation de cannabis. (En outre, les prévalences-année des consommations d'héroïne et de cocaïne apparaissent légèrement augmentées.)

Dans l'étude de Ballion, les prévalences année des consommations de cannabis des lycéens sont un peu inférieures à celles que nous avons relevées à Paris (au moins une fois dans l'année : Ballion, 29,8%, Paris, 34,4% ; l'écart diminue lorsque l'on considère les consommations répétées au moins dix fois dans l'année, Ballion, 14% et Paris, 16,6%).

Comme le CFES, Ballion constate de très fortes disparités géographiques, tant pour les prévalences de consommations du cannabis que pour celles des autres produits. Selon les académies, la prévalence de consommation dans l'année du cannabis varie de 24 à 39%. Il a

_ Velter (A.) & Arènes (J.), Drogues illicites, in Arènes (J.), Janvrin (M. P.) & Baudier (F.) (dir.), Baromètre santé jeunes 97/98, Editions CFES, 1998, pp. 185-203.

_ Ballion (R.), Les conduites déviantes des lycéens, CADIS-OFDT, Rapport d'étude, 1999.

_ Choquet (M.) & alii, Adolescents - enquête nationale, Les éditions INSERM, 1994.

également relevé l'impact des variables socio-professionnelles sur les consommations de cannabis.

Les facteurs géographiques et socio-professionnels⁴⁸ expliquent au moins une partie des différences observées pour les prévalences de consommation de cannabis au moins une fois et au moins dix fois dans l'année. En particulier, les jeunes scolarisés à Paris apparaissent plus "précoces" sur ce plan.

Cependant, pour les autres substances que le cannabis, solvants, LSD, ecstasy, héroïne et cocaïne, Ballion observe des prévalences dans l'année plus élevées qu'à Paris. Il nous semble qu'une partie au moins de ces différences sont imputables aux comportements des jeunes scolarisés en lycée professionnel : dans l'étude de Ballion, ces derniers consomment plus de ces substances que les lycéens scolarisés en LEGT (et autant de cannabis) alors que dans les lycées professionnels parisiens, c'est le contraire, les prévalences année relatives aux jeunes de lycées professionnels sont plus faibles qu'en LEGT.

VI. 2 - Études européennes et américaines

L'étude européenne "ESPAD"⁴⁹ réalisée dans 26 pays d'Europe en 1995 auprès des jeunes scolarisés nés en 1979 montrait elle aussi une très forte diversité des consommations de substances illicites selon les pays.

- Ainsi, pour le cannabis, les prévalences d'expérimentation (lifetime prevalence) variaient de 1 à 41%, les prévalences de consommation dans l'année, de 1 à 35% et pour le mois elles s'étendaient de 0,5% à 24%. Ces prévalences étaient maximales au Royaume-Uni, en Irlande et, à moindre degré, en Italie.

Dans cette étude, les données européennes avaient été comparées aux données françaises datant de 1993. Cette comparaison plaçait la France en position médiane, pour l'expérimentation du cannabis dans la classe d'âge considérée.

Si l'on tente une comparaison entre les prévalences de consommation du cannabis observées *en 1995* dans l'étude ESPAD et celles que nous avons relevées à Paris *en 1998* pour les lycéens âgés de 15-16 ans, on remarque que les prévalences dans la vie, l'année et le mois (respectivement égales à 34, 28,7 et 19%) rapprocheraient⁵⁰ les jeunes lycéens scolarisés à Paris des jeunes Anglais et Irlandais.

Par ailleurs, les études effectuées aux USA⁵¹ et en Suède⁵² ces dernières années auprès des jeunes scolarisés montrent une augmentation progressive continue de ces prévalences depuis quelques

_ Par ailleurs, nous avons vu plus haut, que la liaison avec ces variables sociales disparaît quand on considère les consommations nombreuses récentes.

_ Hibell (B.), Anderson (B.) & alii, The 1995 Espad report - the european school survey project on alcohol and other drugs - Alcohol and other drug use among students in 26 european countries, The swedish council for information on alcohol and other drugs - CAN- Council of Europe Pompidou group, 1997.

Choquet (M.) & alii, Adolescents - enquête nationale, Les éditions INSERM, 1994.

_ Nous ne connaissons les évolutions récentes survenues pour la classe d'âge considérée dans les différents pays de l'étude ESPAD.

_ NIDA, high schools and youth trends, Monitoring the future study, 1998.

années (depuis 1992 en Suède, où la consommation de substances illicites qui avait atteint un pic en 80 avait ensuite fortement diminué entre 82 et 88 pour se stabiliser ensuite à un bas niveau de prévalences et depuis 1993 aux USA qui avaient également connu un pic au début des années 80 ; les consommations sembleraient s'y être stabilisées en 1997).

- Pour les autres substances illicites, L'étude ESPAD relève également des disparités importantes entre les pays avec notamment des prévalences d'expérimentation d'amphétamines (13%), d'ecstasy (9%) de LSD -ou d'autres hallucinogènes- (14%) et de solvants (20 %) particulièrement élevées au Royaume-Uni, où elles atteignent des niveaux très supérieurs à ce qui a été relevé à Paris en 98.

RÉSUMÉ

Les lycéens scolarisés à Paris en 1998 connaissent davantage de consommateurs de substances illicites que les générations interrogées en 1983 et en 1991. Parallèlement ils sont également plus nombreux à s'être vus proposer des drogues.

Ils banalisent plus souvent qu'auparavant la consommation de cannabis alors que pour les opiacés, mais aussi pour la cocaïne, le LSD ou l'ecstasy, la méfiance reste importante dans ce milieu scolarisé. Si leur perception de l'héroïne est liée à des risques importants, on note que pour le cannabis, le risque le plus souvent évoqué par ces jeunes est le retentissement possible sur la scolarité, comme nous l'avons déjà observé en 1995, dans les lycées sensibles de banlieue.

La banalisation de l'usage du cannabis affecte notablement non seulement l'expérimentation mais aussi les usages fréquents de cette substance, qui ont beaucoup augmenté entre 1991 et 1998, alors qu'ils étaient restés remarquablement stables entre 1983 et 1991. Ainsi 9% des lycéens scolarisés à Paris en 1998 indiquent un usage récent relativement important, répété au moins dix fois dans le mois.

Pour les autres substances que le cannabis, on relève une augmentation des prévalences d'expérimentation de l'ecstasy, du LSD et de la cocaïne. Cependant, les prévalences de consommations répétées ou récentes de ces différentes drogues illicites (solvants, ecstasy, LSD, cocaïne, héroïne...) demeurent marginales dans cette population scolarisée.

Les consommations de cannabis sont plus importantes pour le sexe masculin et pour les lycéens majeurs. Si l'expérimentation est plus importante dans les établissements privés, ce facteur n'affecte pas les usages importants, également répartis dans le public et le privé. Les jeunes des lycées professionnels parisiens consomment moins de cannabis que ceux des lycées d'enseignement général et technique. Nous avons également observé une liaison statistique en le milieu familial et les consommations de cannabis : l'expérimentation et les consommations plus ou moins occasionnelles sont plus fréquentes pour les jeunes de milieux favorisés, mais cette liaison disparaît lorsque l'on considère les usages récents importants. Par contre, l'interdit parental, du moins lorsqu'il est ressenti comme absolu par les jeunes, est protecteur des différents niveaux de consommations étudiés, ce qui n'est pas le cas des autorisations nuancées, pour les jeunes qui pensent que leurs parents les autorisent à en prendre " en certaines occasions ".

_ Hibell (B.), Alkohol-och narkotikautvecklingen i sverige Rapport 1998, Folkhälsoinstitutet Centralförbundet för alkohol- och narkotikaupplysning, 1998.

Enfin, les résultats observés à Paris montrent que les niveaux de consommation du cannabis y sont plus élevés qu'en province, alors que c'est l'inverse pour les solvants, le LSD, l'ecstasy, l'héroïne et la cocaïne.

CHAPITRE VI CARACTÉRISTIQUES DES CONSOMMATEURS DE CANNABIS ESSAI DE COMPRÉHENSION

I - DÉMARCHE	122
II - ÉTUDE DES DIFFÉRENTS DOMAINES DE VARIABLE.....	124
II.1 - Consommations de cannabis et facteurs familiaux	124
II.2 - Variables scolaires	129
II.3 - Le sentiment de sécurité.....	133
II.4 - Autoportrait des lycéens	134
II.5 - Problèmes de santé et antécédents de tendances suicidaires.....	136
II.6 - Les loisirs et les pairs	138
II.7 - Attitudes face à l'avenir	140
II.8 - Attitudes à l'égard du cannabis.....	142
II.9 - Laissons entre les consommations des diverses substances psychoactives.....	144
III - LES CONSOMMATIONS PRÉOCCUPANTES DE CANNABIS : MODÈLES MULTIVARIÉS GLOBAUX	147
III. 1 - Facteurs familiaux, scolaires et difficultés de vie.....	148
III. 2 - Attitudes et mode de vie : facteurs comportementaux.....	151
RÉSUMÉ	153

Dans ce chapitre nous étudions les liaisons statistiques entre les différentes variables environnementales et les consommations de cannabis, en nous attachant plus particulièrement aux consommations estimées “ préoccupantes ”, telles que nous les avons définies dans le chapitre V (au moins dix fois dans le mois).

Compte tenu de la prévalence élevée de ces niveaux de consommation, il nous a semblé opportun de cerner les différentes caractéristiques de ce groupe de lycéens qui ont ainsi banalisé la consommation de cannabis. Dans les études précédentes, les lycéens qui avouaient de telles fréquences de consommations étaient plus rares, ce qui ne permettait pas de les caractériser. En 1983, nous nous étions plutôt attachés à étudier le groupe des polyconsommateurs.

I - DÉMARCHE

Nous avons procédé en trois phases :

- Dans une première approche, nous avons effectué une analyse monovariée des liaisons statistiques entre les consommations de cannabis et les différentes variables psychosociales, envisagées chacune isolément. Dans cette première phase, nous avons ainsi recensé l’ensemble des variables pour lesquelles il existe une association statistique avec les consommations de cannabis.

- Dans une deuxième phase, comme en 1991, nous avons mené une analyse multivariée pour chaque type de variables (variables familiales, scolaires...). Cette procédure examine les effets statistiques ajustés des variables proposées.

Nous avons ainsi étudié les différents domaines de variables prédictives afin d’éliminer les variables de confusion et d’examiner les interactions potentielles. Cette étape préliminaire à l’analyse multivariée globale a été réalisée au moyen de la procédure de régression logistique. Dans une démarche analytique, cette procédure statistique vise à identifier les variables qui décrivent le mieux les différences entre les groupes étudiés (consommateurs préoccupants versus non-consommateurs).

La régression logistique permet également de quantifier ces effets par le calcul d’odds-ratios⁵³ ajustés sur les autres variables retenues dans le modèle.

⁵³ L’odds-ratio est un indicateur quantifiant la liaison statistique entre l’évènement considéré et l’exposition à un facteur qualitatif, ici, les liaisons entre les prévalences de consommations de cannabis et les variables psychosociales étudiées. L’odds-ratio apprécie l’importance relative des risques correspondant à deux niveaux du facteur considéré.

$$OR = (p_1 / 1-p_1) / (p_0 / 1-p_0)$$

(p₁ : prévalence au niveau 1 de la variable, p₀ : prévalence au niveau de référence)

Si p₁ > p₀, l’odds-ratio est supérieur au rapport des prévalences p₁ / p₀ que nous appellerons ici par analogie risque relatif ; il en est une estimation lorsque les prévalences sont faibles et que 1- p₀ / 1- p₁ est proche de la valeur 1.

- Enfin, dans une troisième phase, nous avons procédé à une régression logistique portant sur tous les domaines de variable afin d'obtenir un modèle général des principaux facteurs caractérisant les gros consommateurs. Nous les avons successivement comparés aux lycéens n'ayant jamais consommé de cannabis puis à ceux qui en ont pris au moins dix fois dans la vie, mais moins de dix fois dans le mois.

Nous présentons les valeurs des odds-ratios obtenus par régression logistique sur les différents groupes de variables explicatives. Nous avons tenu compte des effets propres du sexe et de l'âge qui ont été systématiquement introduits dans l'analyse. Ces tableaux permettent de visualiser le poids relatif des différentes variables.

II - ÉTUDE DES DIFFÉRENTS DOMAINES DE VARIABLE

I. Consommations de cannabis et facteurs familiaux

• Croisements simples

L'étude des croisements entre les variables familiales et la consommation de cannabis fait apparaître de nombreuses liaisons significatives, comme dans nos études précédentes.

Ces variables concernent le milieu familial, la structure de la famille et la profession de la mère, et le climat relationnel, l'entente des jeunes avec leurs parents et la qualité des dialogues établis avec ces derniers.

Les attitudes éducatives des parents, du moins telles qu'elles sont ressenties par les jeunes, sont fortement liées aux consommations des lycéens, que l'on considère la liberté accordée aux jeunes de façon générale ou plus spécifiquement, l'autorisation de consommer du cannabis ou de l'alcool.

Enfin, les comportements des adultes, leurs propres consommations d'alcool et de tabac, représentent un dernier groupe des variables liées aux consommations de cannabis des lycéens.

- Le milieu familial

L'étude du tableau VI.1 montre que les milieux favorisés, dont la mère est cadre ou exerce une profession intellectuelle, sont plus représentés dans le groupe des consommateurs moyens, plus de dix fois dans la vie mais moins de dix fois dans le mois, de même que les jeunes issus de foyers séparés ou divorcés.

- Les relations familiales

Les jeunes signalant des relations familiales relativement sereines sont plus nombreux dans le groupe des non-consommateurs. La proportion de jeunes rapportant des conflits fréquents avec leurs parents augmente avec la périodicité des consommations de cannabis, pour atteindre quatre sur dix dans le groupe des plus gros consommateurs de cannabis. Le même phénomène est observé pour les questions relatives à l'entente des jeunes avec leurs pères et avec leurs mères.

Les autres variables pour lesquelles il existe une liaison significative sont le fait d'aimer être chez soi et l'attitude compréhensive des parents, lorsque les jeunes estiment que leurs parents essaient plutôt de comprendre leurs besoins, leurs désirs et leurs problèmes.

- Les attitudes éducatives des parents, telles qu'elles sont perçues par les lycéens

La quasi-totalité des non-consommateurs de cannabis (91,3%) évoquent l'interdit parental à l'égard de ces substances alors que ce n'est le cas que d'un gros consommateur sur deux. Dans ce dernier groupe, deux jeunes sur dix estiment que leurs parents les laissent tout-à-fait libres de consommer du cannabis et trois sur dix évoquent une autorisation plus nuancée : " On peut en prendre en certaines occasions ". **Parmi les jeunes qui considèrent que selon leurs parents, on ne doit jamais prendre de cannabis, 5,3% en ont pris au moins dix fois dans le mois contre respectivement 28,1% pour ceux qui affirment que leurs parents autorisent qu'ils en prennent " en certaines occasions " et 27,8% quand la tolérance parentale est jugée totale (" on fait ce que l'on veut ")**. Le risque relatif entre le premier groupe et les deux derniers s'élève à 5,3. L'interdit parental joue un rôle protecteur.

Les attitudes parentales à l'égard de l'alcool sont également liées aux consommations de cannabis, mais la liaison est différente. Pour cette question, contrairement à la précédente, l'attitude intermédiaire nuancée (" On peut en prendre en certaines occasions ") s'avère relativement protectrice des usages importants de cannabis, puisque la proportion des gros consommateurs varie de 5,6%, 9,0% et 17,6% selon que les jeunes estiment que leurs parents leur interdisent de prendre de l'alcool, les autorisent en certaines occasions ou qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Ce constat suggère que les discours nuancés sur les différents usages de l'alcool (sur les notions d'abus et de dépendance) sont mieux acceptés que pour le cannabis.

- Consommations de tabac et d'alcool des parents

Plus la consommation de cannabis est fréquente, plus la probabilité de tabagisme parental ou de consommation importante d'alcool par un adulte de la famille est élevée.

Tableau croisé IV.1 : consommations de cannabis et variables familiales⁵⁴
(Liaisons significatives)

Famille	Cannabis			
	jamais N=435	1 à 9 fois/vie N=158	≥10 fois/ vie* N=138	≥10 fois/mois N=79
- Mère cadre supérieur...	24,6%	30,4%	36,2%	29,1%
- Parents séparés ou divorcés	17,0%	22,2%	32,6%	29,1%
- Aimez-vous être chez vous ? . oui	87,6%	77,8%	79%	72,2%
- Vos parents essaient de comprendre : . pas du tout	6,4%	6,3%	6,5%	11,4%
- Entente avec votre père : . plutôt mal	9,0%	10,1%	16,7%	24,1%
- Entente avec votre mère : . plutôt mal	6,2%	8,2%	10,1%	12,7%
- des conflits avec vos parents . souvent ou très souvent	21,8%	31,6%	34,8%	41,8%
- Vos parents considèrent que : . on ne doit pas prendre de cannabis	91,3%	80,4%	76,8%	48,1%
- Vos parents considèrent que : . on ne doit pas prendre de l'alcool . on fait ce qu'on veut	8,0%	10,1%	10,9%	19,0%
- Vos parents vous laissent : . tout-à-fait libre	23,9%	25,9%	37,7%	39,2%
- Grand buveur d'alcool dans l'entourage	35,4%	41,1%	52,2%	60,8%
- Père fume plus de 10 cig./jour	14,5%	16,5%	29,7%	31,6%
- Mère fume plus de 10 cig./jour	8,7%	16,5%	18,8%	17,7%

* Mais moins de dix fois dans le mois

⁵⁴ Ce tableau et les suivants se lisent de la façon suivante : parmi les jeunes qui n'ont jamais pris de cannabis, 24,6% déclarent que leur mère est cadre supérieur contre 30,4% pour ceux qui en ont consommé de 1 à 9 fois dans leur vie et 29,1% lorsque les lycéens en ont pris au moins dix fois au cours du dernier mois.

- Régression logistique

Une première régression comprenant les lycéens des deux sexes a été effectuée entre les groupes des non-consommateurs et celui des gros consommateurs de cannabis (au moins dix fois dans le mois).

Elle confirme l'impact majeur des autorisations parentales de consommation de cannabis. L'entente avec les parents, particulièrement avec le père, et les conflits familiaux demeurent significatifs, après ajustement sur les autres variables, de même que le degré de liberté ressenti par les jeunes et la consommation de tabac des pères.

Une analyse séparée par sexe montre que pour les garçons, la séparation ou le divorce de leurs parents, la qualité de la relation avec leur mère ainsi que le tabagisme des pères sont liées aux consommations importantes. Pour les lycéennes (peu nombreuses dans le groupe des grandes consommatrices de cannabis), c'est la qualité de la relation avec leurs pères qui apparaît discriminante.

Enfin, la comparaison des deux sous-groupes des consommateurs avérés (au moins dix fois dans la vie mais moins de dix fois dans le mois versus au moins dix fois dans le mois) montre également l'importance des variables relationnelles et des limites imposées aux jeunes (l'âge et le sexe étant pris en compte). Les deux groupes se distinguent par le sentiment de liberté générale et d'autorisation de consommation de cannabis et, pour les variables relationnelles, par l'entente avec les pères et le sentiment que les parents essaient de comprendre les besoins et les difficultés. La variable profession de la mère apparaît alors : comme on l'a vu en analyse monovariée, les enfants de milieux privilégiés sont plus nombreux dans le premier de ces deux groupes.

Tableau croisé VI.2 : consommations de cannabis et variables familiales
Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
- Aimez-vous être chez vous ? .non/oui	2,41
- Entente avec votre père : . plutôt mal/autres	3,01
- Conflits avec vos parents . souvent ou très souvent/autres	2,85
- Vos parents considèrent que le cannabis, . on peut en prendre au moins en certaines occasions/ on ne doit pas	13,83
- Vos parents vous laissent : . tout-à-fait libre/autres	3,01
- Père fume plus de 10 cig. jour/ autres	2,56

II.2 - Variables scolaires

• Croisements simples

En 1983 et en 1991, nous avons déjà noté les fortes liaisons statistiques entre l'absentéisme scolaire fréquent et les différentes consommations de substances psychoactives. Deux autres facteurs scolaires leur étaient également liés, d'une part, les variables de satisfaction vis-à-vis de l'orientation et, d'autre part, le sentiment de réussite scolaire ; les réponses positives étaient associées à des consommations moindres ou nulles.

En 1998, ces variables restent liées à la consommation de cannabis. La fréquence de l'absentéisme scolaire important augmente progressivement avec le niveau des consommations. Parallèlement, la fréquence du sentiment de réussite scolaire diminue au fur et à mesure que les consommations augmentent. Pour l'orientation, nous avons constaté un effet seuil, le mécontentement à son égard n'est augmenté que dans le groupe des plus gros consommateurs.

Par ailleurs, nous avons indiqué dans le chapitre précédent les liaisons entre le type d'établissement et les consommations de cannabis.

En 1998, nous avons rajouté plusieurs variables pour préciser les facteurs scolaires protecteurs et notamment pour vérifier les observations de Brook⁵⁵ sur les liaisons entre le climat scolaire et les consommations de substances illicites. Le tableau ci-dessous montre que de bonnes relations avec les enseignants sont plus fréquentes chez les non-consommateurs de cannabis et aussi dans les groupes de consommations limitées à moins de dix fois dans le mois. Pour cette variable également, il existe un effet seuil, quand les consommations sont importantes, ces relations sont moins souvent jugées satisfaisantes par les jeunes.

Enfin, l'aide scolaire constitue aussi une variable pour laquelle la liaison est significative, les jeunes qui déclarent être aidés en cas de difficultés scolaires sont plus nombreux chez les non-consommateurs.

⁵⁵ Brook (J.) & alii, A network of influences on adolescent drug involvement : neighborhood, school, peer and family, *Genetic, Social and General Psychology Monographs*, 115 (1), 123-145.

Tableau croisé VI.3 : consommation de cannabis et scolarité⁵⁶
(Liaisons significatives)

Scolarité	Cannabis			
	jamais N=435	1 à 9 fois/vie N=158	≥10 fois/ vie* N=138	≥10 fois/mois N=79
- Type d'établissement				
. lycée polyvalent	62,5%	71,5%	66,7%	63,3%
. lycée mixte	15,9%	14,6%	15,2%	22,8%
. lycée professionnel	21,6%	13,9%	18,1%	13,9%
- Enseignement public	70,1%	61,4%	65,2%	70,9%
. Enseignement privé sous-contrat	29,9%	38,6%	34,8%	29,1%
- Études suivies souhaitées				
. oui	82,5%	82,9%	84,1%	54,4%
- Orientation décidée par :				
. vous-même	79,5%	81,0%	77,5%	51,9%
. les parents	6,7%	7,0%	8,7%	15,2%
. l'école	11,3%	9,5%	10,9%	24,1%
- vous réussissez dans vos études				
. pas très bien	19,1%	27,2%	31,2%	36,7%
- En cas de difficultés scolaires				
. aide dans votre famille	60,9%	52,5%	56,5%	45,6%
. aide parmi vos amis	59,1%	73,4%	71%	50,6%
. aide parmi vos professeurs	35,6%	29,1%	29,0%	15,2%
. aucune aide	10,8%	10,1%	9,4%	22,8%
- " sécher " :				
. jamais	33,8%	15,8%	7,2%	3,8%
. souvent	4,4%	7,0%	24,6%	43%
- Relations avec les professeurs				
. plutôt ou très bonnes	85,5%	79,1%	79,7%	55,7%
. plutôt ou très mauvaises	13,3%	20,9%	19,6%	41,8%

* Mais moins de dix fois dans le mois

⁵⁶ Lecture du tableau : parmi les plus gros consommateurs de cannabis, 13,9% sont en lycée professionnel contre 21,6% pour les non-consommateurs...

- Régression logistique

Après ajustement sur le sexe et l'âge, on retrouve, comme dans les précédentes études, une liaison statistique importante entre l'absentéisme scolaire et les consommations préoccupantes de cannabis. Outre le type d'établissement fréquenté, les autres variables scolaires discriminantes retenues sont le degré de satisfaction devant l'orientation, d'une part, lorsque les études poursuivies correspondent au choix du lycéen, la probabilité de consommations préoccupantes est diminuée et, d'autre part, la qualité perçue des relations avec les enseignants.

Les analyses séparées par sexe identifient les mêmes variables prédictives. On note cependant la prédictivité beaucoup plus importante de l'absentéisme scolaire fréquent pour les lycéennes.

La comparaison des deux groupes de plus fortes consommations (au moins dix fois dans la vie mais moins de dix fois dans le mois versus au moins dix fois dans le mois) retient les mêmes variables discriminantes, la plus significative étant alors la variable mesurant la satisfaction devant l'orientation.

Tableau VI.4 : consommation de cannabis et scolarité - Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
- Type d'établissement	
. lycée polyvalent / LP	9,02
. lycée mixte/ LP	4,45
- Études suivies souhaitées	
. non / oui	4,18
- En cas de difficultés scolaires	
. aide(s) (variable ordinale)	0,68
- " sécher " :	
. souvent / autres réponses	16,99
- Relations avec les professeurs	
.plutôt ou très mauvaises/plutôt, très bonnes	2,98

II.3 - Le sentiment de sécurité

- Croisements simples

Que l'on considère le sentiment de sécurité dans le lycée ou sur les lieux d'habitation, celui-ci est significativement moins fréquent pour les gros consommateurs de cannabis. On remarque également que le nombre de jeunes qui s'estiment victimes de violence dans leur établissement croît avec le niveau des consommations de cannabis.

Tableau croisé VI.5 : consommations de cannabis et sentiment de sécurité⁵⁷ (Liaisons significatives)

Climat et violences	Cannabis			
	jamais N=435	1 à 9 fois/vie N=158	≥10 fois/ vie* N=138	≥10 fois/mois N=79
- Victime de violence dans le lycée :				
. oui	7,6%	11,4%	13,0%	20,3%
- Beaucoup de violences dans le lycée :				
. oui	5,7%	4,4%	5,8%	12,7%
- Beaucoup de violences là où vous habitez:				
. oui	26,7%	31,6%	34,8%	43,0%
- Se sent en sécurité dans le lycée				
. oui	90,1%	88,6%	89,9%	74,7%

* Mais moins de dix fois dans le mois

- Régression logistique

La comparaison des gros consommateurs de cannabis aux non-consommateurs identifie les variables d'agression et le sentiment de sécurité.

Lorsque l'on compare les 2 groupes de consommateurs avérés, une seule variable reste alors discriminante, le sentiment de sécurité dans le lycée.

Tableau VI.6 Sentiment de sécurité - Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
- Victime de violence dans le lycée . oui/non	2,51
- Beaucoup de violences là où vous habitez . oui/non	1,86

⁵⁷ Lecture du tableau : parmi les plus gros consommateurs de cannabis, 20,3% déclarent avoir été victimes de violence dans le lycée contre 7,6% pour les non-consommateurs...

- Se sent en sécurité dans le lycée . non/oui	2,66
--	------

II.4 - Autoportrait des lycéens

• En croisements simples, quatre variables sont liées aux consommations de cannabis. Ce sont le sentiment de la volonté personnelle, l'ennui, la capacité à différer et l'optimisme. Les gros consommateurs sont moins nombreux à considérer qu'ils sont optimistes, qu'ils ont de la volonté ou qu'ils peuvent attendre quand ils ont envie de quelque chose. Parallèlement, ils sont plus nombreux à déclarer s'ennuyer souvent.

Tableau croisé VI.7 : consommations de cannabis et autoportrait⁵⁸
(Liaisons significatives)

Autoportrait	Cannabis			
	jamais N=435	1 à 9 fois/vie N=158	≥10 fois/ vie* N=138	≥10 fois/mois N=79
Dans l'ensemble vous avez le le sentiment :				
- d'avoir de la volonté . oui ou plutôt oui	89,2%	91,8%	85,5%	75,9%
- de pouvoir attendre... . oui ou plutôt oui	64,4%	62,0%	53,6%	41,8%
- de vous ennuyer souvent . oui ou plutôt oui	27,1%	24,1%	18,1%	38,0%
- d'être optimiste . oui ou plutôt oui	82,3%	81%	77,5%	69,6%

* Mais moins de dix fois dans le mois

• En régression logistique, trois variables de cet autoportrait distinguent les non-consommateurs de cannabis des plus gros consommateurs, après ajustement sur le sexe et l'âge. Ce sont l'optimisme, la volonté et la capacité à attendre.

Dans la population lycéenne masculine interrogée, seules les deux dernières s'avèrent discriminantes alors que pour les filles, c'est l'ennui. C'est également l'ennui qui discrimine les deux groupes de consommateurs avérés.

⁵⁸ Parmi les lycéens qui déclarent n'avoir jamais consommé de cannabis, 89,2% estiment avoir de la volonté versus 91,8% pour les consommateurs occasionnels et 75,9% pour les plus gros consommateurs...

Tableau VI.8 : consommations de cannabis et autoportrait - régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
Dans l'ensemble, vous avez le sentiment :	
- d'avoir de la volonté . non ou plutôt non /oui ou plutôt oui	2,45
- de pouvoir attendre... . non ou plutôt non /oui ou plutôt oui	2,16
- d'être optimiste . non ou plutôt non /oui ou plutôt oui	1,92

II. 5 - Problèmes de santé et antécédents de tendances suicidaires

- Les croisements simples montrent que les variables statistiquement liées aux consommations de cannabis sont les problèmes de santé, dont la fréquence estimée augmente avec le niveau des consommations, et les antécédents d'idées suicidaires, moins fréquents chez les non-consommateurs.

Pour les lycéennes, il s'y ajoute la survenue d'accidents durant les deux dernières années ainsi que les tentatives de suicide.

Tableau croisé VI.9 : consommations de cannabis, problèmes de santé et tentatives de suicides (Liaisons significatives)

Problèmes de santé ⁵⁹	Cannabis			
	jamais	1 à 9 fois/vie	≥10 fois/ vie*	≥10 fois/mois
- Problèmes de santé . souvent ou très souvent	8,3%	12,0%	15,9%	19,0%
- Accidents au cours des deux dernières années				
. Garçons : oui (ns)	34,1%	47,2%	39,2%	32,1%
. Filles : oui (p<10 ⁻²)	27,4%	25,6%	25,0%	54,5%
- Très envie de vous suicider :				
. au moins une fois	31,7%	44,3%	43,5%	41,8%
- Tentative de suicide :				
. Garçons : au moins une (ns)	3,3%	1,4%	4,1%	3,6%
. Filles : au moins une (p<10 ⁻²)	9,9%	20,9%	18,8%	40,9%

* Mais moins de dix fois dans le mois

- En régression logistique, après ajustement sur l'âge et le sexe, les variables discriminant les non-consommateurs des consommateurs importants de cannabis sont les difficultés de santé et les tentatives de suicides et ce plus particulièrement pour les lycéennes, dans le cadre de l'analyse séparée par sexe. Seule cette dernière variable distingue les usagers avérés simples (moins de dix fois dans le mois) des usagers préoccupants (dix fois ou plus dans le mois).

Tableau VI.10 Problèmes de santé et tentatives de suicides - Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
- Problèmes de santé . souvent ou très souvent /parfois ou jamais	2,45
- Tentative de suicide : . au moins une / aucune	2,85

⁵⁹ Le tableau se lit de la façon suivante, parmi les lycéens n'ayant jamais pris de cannabis, 8,3% déclarent avoir "souvent" ou "très souvent" des problèmes de santé, contre 12% pour les consommateurs expérimentaux ou occasionnels... et 19,0% pour ceux qui annoncent avoir pris du cannabis au moins dix fois dans le mois.

II. 6 - Les loisirs et les pairs

- Croisements simples

Les variables les plus liées aux consommations de cannabis ($p < 10^{-3}$) sont l'entourage, le nombre perçu comme élevé des usagers de drogues parmi les pairs et les loisirs informels, la fréquence des sorties nocturnes et la fréquentation des cafés (aller au café souvent et y prendre au moins de temps en temps des boissons alcoolisées).

Les jeunes jouant d'un instrument de musique sont plus nombreux parmi les consommateurs, cette liaison est moins importante ($p < 0,05$) mais est de même nature pour les garçons et les filles.

Pour le sport, mais aussi pour la lecture, nous avons constaté une interaction, la liaison est inversée pour les filles et les garçons : aimer lire ou faire du sport régulièrement sont des activités plutôt protectrices pour ces derniers, alors que ce n'est pas le cas pour les lycéennes, pour lesquelles il y a significativement plus de sportives parmi les grosses consommatrices de cannabis.

Tableau croisé VI.11 : consommations de cannabis, loisirs et pairs
(Liaisons significatives)

Loisirs	Cannabis			
	jamais	1 à 9 fois/vie	≥10 fois/ vie*	≥10 fois/mois
- Jouer d'un instrument de musique . oui	15,4%	18,4%	23,2%	30,4%
- Écouter souvent de la musique . oui	93,8%	98,1%	99,3%	98,7%
- Faire du sport régulièrement . oui	55,9%	56,3%	46,4%	60,8%
- Sortir . plusieurs fois par semaine	12,4%	20,9%	43,5%	69,6%
- Aller souvent au café . oui et prend de l'alcool au moins parfois	12,2%	28,5%	47,8%	39,2%
L'entourage : les pairs - Connaître des personnes qui consomment de la drogue . plus de cinq	34,7%	67,1%	88,4%	96,2%

* Mais moins de dix fois dans le mois

• Régression logistique

La comparaison des deux groupes extrêmes (non-consommateurs de cannabis versus plus gros consommateurs) montre que les variables les plus discriminantes sont le nombre de pairs consommateurs dans l'entourage, surtout, et les sorties nocturnes nombreuses. La dernière variable significative est la pratique d'un instrument de musique, qui est associée à des consommations de cannabis plus fréquentes.

La confrontation des deux groupes de consommateurs avérés retient ces deux premières variables comme discriminantes auxquelles est alors associée la variable " pratique sportive régulière ". Celle-ci s'avère moins fréquente pour les consommateurs avérés indiquant une fréquence de consommation supérieure à dix fois dans la vie mais inférieure à dix fois dans le mois.

En 1991, nous avons comparé les lycéens qui n'avaient jamais pris de drogue à ceux qui indiquaient en avoir pris au moins dix fois au cours des six derniers mois ; nous avons alors conclu à un effet protecteur des activités sportives. La relation entre le sport et les consommations de substances illicites apparaît complexe, plurielle voire évolutive ; elle exige des études spécifiques, quantitatives et qualitatives, pour approfondir cette question.

Tableau VI.12 Consommations de cannabis, loisir et pairs - Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
Loisirs - Jouer d'un instrument de musique . oui / non	3,54
- Sortir le soir . plusieurs fois par semaine/ autres	11,86
L'entourage : les pairs - Connaître des personnes qui consomment consomment de la drogue : . > 5 / autres	49,2

II. 7 Attitudes face à l'avenir

• Croisements simples

Les deux variables les plus significatives sont l'attitude face au mariage, comme nous l'avions déjà constaté dans nos précédentes études, et l'espoir de pouvoir exercer un métier conforme à ses choix.

Plus les consommations sont fréquentes, plus les jeunes déclarent préférer l'union libre au mariage.

Pour la variable professionnelle, la progressivité est moins nette ; pour les plus gros consommateurs de cannabis, la croyance en la conformité de la profession aux vœux personnels est moins fréquente.

Les autres variables significativement liées aux consommations de cannabis sont, la perception du travail, la confiance dans l'avenir et enfin la préférence pour une organisation atypique de la vie professionnelle.

Tableau croisé VI.13 : consommations de cannabis et attitudes face à l'avenir
(Liaisons significatives)

Projets d'avenir	Cannabis			
	jamais	1 à 9 fois/vie	≥ 10 fois/ vie*	≥ 10 fois/mois
-Avenir . plutôt ou très confiant	51,7%	36,7%	39,1%	27,8%
- Envisagez- vous plutôt ? . le mariage	74,7%	67,1%	63,0%	39,2%
. l'union libre	17,5%	21,5%	30,4%	40,5%

- ...Vous pourrez exercer un métier que vous aurez choisi . oui	86,4%	86,1%	81,2%	70,9%
Images associées au travail . positives	37,9%	36,7%	29,7%	10,1%
- Envisagez- vous plutôt ? . un travail pendant six mois...	3,2%	4,4%	7,2%	12,7%

* Mais moins de dix fois dans le mois

- En régression logistique, toutes ces variables restent discriminantes lorsque l'on compare les non-consommateurs aux gros consommateurs de cannabis.

Seuls les projets de vie de couple et l'inquiétude quant aux possibilités de choix professionnels distinguent les deux groupes de consommateurs avérés.

Tableau VI.14 Attitudes face à l'avenir - Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
-Avenir . autres réponses / plutôt ou très confiant	1,98
- Envisagez- vous plutôt ? . l'union libre /le mariage	4,51
- ...Vous pourrez exercer un métier que vous aurez choisi . non / oui	2,10
Images associées au travail . négatives/positives ou partagées	3,72
- Envisagez- vous plutôt ? . un travail pendant six mois/ autres réponses	3,21

II. 8 - Attitudes à l'égard du cannabis

- Croisements simples

Les liaisons statistiques entre les attitudes, les risques attribués et les consommations de cannabis sont fortes, le degré de signification étant, à une exception près, toujours inférieur à 10^{-3} .

Plus la périodicité des consommations de cannabis est importante, moins les lycéens pensent que la consommation de cette substance comporte de risques.

Inversement, plus ils consomment, plus ils sont nombreux à l'apprécier, à en banaliser l'usage et aussi à reconnaître qu'il est difficile de refuser d'en prendre.

Tableau croisé IV.15 : cannabis, liaisons entre les attitudes et la consommation (Liaisons significatives)

Attitudes à l'égard du cannabis ⁶⁰	signification	cannabis : jamais	cannabis : ≥ 10 fois /
Risques attribués			
“ Selon vous, le haschich ou la marijuana ”...			
. peut provoquer une dépendance	$p < 10^{-3}$	75,9%	44,3%
. peut provoquer des troubles cardiaques	$p < 10^{-3}$	53,3%	31,6%
. peut perturber les résultats scolaires	$p < 0,05$	81,6%	59,5%
. c'est dangereux pour la santé	$p < 10^{-3}$	86,9%	43,0%
Opinions			
“ Selon vous, le haschich ou la marijuana ”...			
. c'est une habitude comme une autre	$p < 10^{-3}$	20,9%	62,0%
. ça calme	$p < 10^{-3}$	40,5%	88,6%
. c'est agréable d'en prendre avec les copains	$p < 10^{-3}$	30,8%	97,5%
. c'est difficile de refuser	$p < 10^{-3}$	10,3%	63,3%
. ça vous plaît	$p < 10^{-3}$	3,2%	98,7%

• Régression logistique

- Une première régression avec les variables de risques attribués au cannabis retient deux variables qui distinguent les non-consommateurs des plus gros consommateurs, le risque de dépendance et l'assertion très générale de risque pour la santé. Pour les lycéennes, il s'y ajoute le risque d'interférence avec la scolarité.

En ce qui concerne les deux groupes de consommateurs avérés de cannabis, c'est cette dernière variable, la prise en compte des éventuelles conséquences de la consommation de cannabis sur la scolarité, qui distingue les deux niveaux de consommation.

⁶⁰ Ce tableau se lit de la façon suivante : parmi les jeunes qui ont déclaré n'avoir jamais consommé de cannabis le cannabis, 75,9% pensent que celui-ci peut provoquer une dépendance...

Tableau croisé IV.16 : cannabis, liaisons entre les risques attribués et la consommation - régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios Global
“ Selon vous, le haschich ou la marijuana ”... . peut provoquer une dépendance non/oui	2,67
. c'est dangereux pour la santé non/oui	8,05

- Les variables d'attitudes à l'égard du cannabis sont extrêmement liées entre elles et avec les consommations de cannabis. Cependant, les variables qui différencient les deux groupes de consommateurs “ avérés ” sont l'appétence pour le cannabis, en premier lieu, ensuite la capacité à refuser ce produit et enfin la banalisation de la consommation de cannabis en tant qu'habitude.

II. 9 - Liaisons entre les consommations des diverses substances psychoactives

• Croisements simples

- Les liaisons statistiques entre les consommations de tabac, d'alcool et de cannabis sont significatives et importantes, globalement et pour chacun des deux sexes. Ceci nous avait conduits en 1983 à identifier une population de polyconsommateurs. Ainsi, les jeunes usagers de chacune de ces substances psychoactives ont une probabilité plus élevée que les non-consommateurs d'en consommer une autre.

On remarque en particulier la forte liaison entre la consommation de tabac et celle de cannabis ; les consommateurs importants de cannabis sont presque dix fois plus nombreux chez les “ gros fumeurs ” que chez les non-fumeurs.

De manière générale, ces liaisons ont un caractère linéaire, plus la consommation d'une substance est fréquente, plus la probabilité de consommation d'autres substances psychoactives est élevée. Ainsi, la prévalence de consommation de cannabis au moins dix fois dans le mois est égale à 2,2% pour les non-fumeurs, 9,7% pour les fumeurs occasionnels, 15,5% pour les “ fumeurs réguliers modérés” (< 10 cig./jour) et 21,9% pour les “ gros fumeurs ” (≥ 10 cig. par jour).

- Pour les médicaments de type “ tranquillisants, somnifères et antidépresseurs ”, la liaison est à la fois moins forte (les risques relatifs sont plus faibles) et plus inconstante.

Comme le montre le tableau ci-dessous, La consommation importante de cannabis (\geq dix fois dans le mois) est globalement indépendante de la consommation médicamenteuse “ psychotrope ” récente. En fait, **la liaison statistique entre les médicaments et les diverses consommations est différente pour les garçons et les filles**. Pour les premiers, la consommation de cannabis est indépendante de celle des médicaments, alors que pour les lycéennes la liaison entre les

consommations de thérapeutiques psychotropes (telles qu'elles ont été définies dans le chapitre deux) et celles de cannabis est significative.

Tableau VI.17 : liaisons entre les consommations de substances psychoactives⁶¹

Liaisons entre les consommations	Tabac ≥ 10 cig./j.	Ivresse récente ≥1 ds le mois	Alcool samedi ≥ 4 verres	Cannabis ≥ 10 ds le mois
Tabac . non fumeurs . ≥ 10 cig. par jour <i>Risque relatif</i>		p<10 ⁻³ 6,1% 35,0% 5,8	p<10 ⁻³ 4,7% 29,2% 6,2	p<10 ⁻³ 2,2% 21,9% 9,7
Alcool <u>Ivresses</u> . 0 dans le mois . ≥ 1 dans le mois <i>Risque relatif</i>	p<10 ⁻³ 12,9% 35,6% 2,8		p<10 ⁻³ 6,3% 43,7% 6,9	p<10 ⁻³ 6,6% 23,7% 3,6
<u>Alcool samedi</u> . 0 verres . ≥ 4 verres <i>Risque relatif</i>	p<10 ⁻³ 11,8% 38,5% 3,3	p<10 ⁻³ 7,8% 56,7% 7,2		p<10 ⁻³ 6,6% 23,1% 3,5
Cannabis . jamais . ≥ 10 fois dans le mois <i>Risque relatif</i>	p<10 ⁻³ 5,1% 38,0% 7,5	p<10 ⁻³ 7,1% 40,5% 5,7	p<10 ⁻³ 4,1% 30,4% 7,3	
“ Tranquillisant... ” dans le mois . non . oui <i>Risque relatif</i>	p<10 ⁻³ 13,2% 31,0% 2,4	p<0,05 14,1% 23,0% 1,6	p<0,05 10,9% 18,3% 1,7	ns (8,6%) (11,9%) /

⁶¹ Ce tableau se lit de la façon suivante : parmi les lycéens non-fumeurs, 6,1% ont déclaré au moins une ivresse récente, dans le mois, 4,7% ont bu au moins 4 verres de boissons alcoolisées le dernier samedi et 2,2% ont pris du cannabis au moins dix fois dans le mois. Ces proportions sont respectivement égales à 35%, 29,2% et 21,9% pour les gros fumeurs (au moins 10 cigarettes par jour).

Le risque relatif exprime le rapport de ces risques, par exemple, les consommateurs importants de cannabis (≥ 10 fois dans le mois) sont presque 10 fois plus nombreux dans le groupe des gros fumeurs que chez les non-fumeurs.

- Régression logistique

Nous avons comparé le groupe des lycéens n'ayant **jamais** consommé de cannabis à ceux qui annoncent une consommation **importante** (au moins dix fois dans le mois). Après l'ajustement ainsi effectué, la liaison entre les consommations de tranquillisants et de cannabis disparaît et seules sont retenues par le modèle, outre le sexe et l'âge, les indicateurs de consommations de tabac et, en fin de semaine, d'alcool.

Tableau VI. 18 Consommations croisées - Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds-ratios
- Tabac ≥ 10 cig. par jour / autres	11,29
- Alcool samedi ≥ 4 verres / autres	5,39

III. LES CONSOMMATIONS PRÉOCCUPANTES DE CANNABIS : MODÈLES MULTIVARIÉS GLOBAUX

Nos études précédentes (1983, 1991) avaient montré que les facteurs les plus prédictifs des consommations les plus fréquentes regroupent des “ facteurs environnementaux ”, familiaux, scolaires et sociaux (les pairs), et surtout des “ indicateurs d'attitudes et de comportements ”. Ces jeunes qui vivent des situations difficiles et qui se sont engagés dans une problématique de transgression sont plus attirés par les substances psychoactives (drogues, tabac, alcool). Ils expriment leur défiance à l'égard des institutions sociales par des comportements “ à risque⁶² ” social, scolaire ou sexuel (transgressions diverses⁶³, absentéisme important, multipartenariat sexuel...)

Nous analyserons séparément ces deux groupes d'indicateurs, considérant que les premiers qui impliquent les acteurs éducatifs relèvent plutôt d'une démarche explicative alors que les seconds témoigneraient plutôt de l'impact des premiers en terme d'attitudes et de comportements.

III. 1 - Facteurs familiaux, scolaires et difficultés de vie

Nous ne pouvons prétendre ici à l'exhaustivité des facteurs éducatifs et sociaux. Certains d'entre eux, comme par exemple l'influence des médias, ont été exclus du champ de l'étude. D'autres, comme les facteurs scolaires et familiaux, sont ici appréhendés dans leur conjoncture présente. Les aspects antérieurs, précoces, du vécu des jeunes, dont le retentissement peut cependant se manifester dans les réactions actuelles devraient plutôt faire l'objet d'études complémentaires utilisant une méthodologie qualitative (approche clinique, histoires de vie...).

⁶² ou de mise en danger

⁶³ Voir à ce sujet les études déjà citées de Marie Choquet ou de Robert Ballion qui montrent les liaisons statistiques entre consommations fréquentes et divers comportements d'incivilités ou même de délit.

Dans ce premier modèle global, nous avons introduit les variables familiales, scolaires (en excluant la variable d'absentéisme considérée comme variable de transgression) et celles témoignant de difficultés de vie (problèmes de santé et sentiment de sécurité sur les lieux d'habitation ou dans les établissements scolaires) c'est-à-dire des variables qui engagent la responsabilité des instances sociales.

- Dans un premier temps, nous avons comparé en régression logistique les groupes extrêmes, c'est-à-dire les lycéens n'ayant jamais consommé de cannabis et ceux qui annoncent au moins dix prises au cours du mois.

Outre les facteurs âges et surtout sexe, les variables retenues comme distinguant de façon significative ces deux groupes, sont les suivantes :

- Pour les variables familiales, un climat relationnel relativement serein s'avère plutôt protecteur des consommations importantes de cannabis alors qu'une mauvaise entente du jeune avec son père et une fréquence élevée des conflits avec les parents sont associés à une augmentation de la probabilité de ces consommations préoccupantes.

Le facteur le plus discriminant, pour ces deux groupes de lycéens, est l'attitude parentale vis-à-vis du cannabis, les jeunes qui se sentent autorisés par leurs parents à en consommer sont plus à risque d'en prendre souvent.

Le dernier facteur familial intégré est représenté par les modèles parentaux à l'égard des substances fumées, du tabac en l'occurrence ; le risque est plus élevé pour les lycéens dont le père fume plus de dix cigarettes par jour.

- Les variables scolaires discriminantes (en dehors de l'absentéisme qui sera envisagé dans le prochain paragraphe) sont le degré de satisfaction devant l'orientation, la qualité perçue des relations avec les enseignants et les aides scolaires en cas de difficultés ; plus elles sont nombreuses (ou ressenties comme telles), moins l'engagement dans des conduites de consommations importantes est probable.

- Enfin, le sentiment de sécurité dans le lycée constitue le dernier facteur protecteur retenu par cette procédure.

Tableau VI.19 Facteurs familiaux, scolaires et difficultés de vie
Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds ratio
- Entente avec votre père : . plutôt mal/autres	3,66
- Conflits avec vos parents . souvent ou très souvent/autres	2,64
- Vos parents considèrent que le cannabis, . on peut en prendre au moins en certaines occasions/ on ne doit pas	13,35
- Père fume plus de 10 cig. jour/ autres	2,60
- Études suivies souhaitées . non / oui	2,39
- En cas de difficultés scolaires : . aide(s) (variable ordinale)	0,73
- Relations avec les professeurs . plutôt ou très mauvaises/ plutôt ou très bonnes	2,60
- Se sent en sécurité dans le lycée . non/oui	2,54

- Dans un deuxième temps, nous avons comparé les lycéens qui consomment souvent du cannabis, mais moins de dix fois dans le mois, et ceux qui annoncent une périodicité préoccupante, au moins dix fois dans le mois.

Dans cette confrontation, les variables discriminantes relatives à la scolarité et la sécurité sont identiques, alors que pour les variables familiales, seule est alors retenue celle qui concerne les attitudes parentales à l'égard de la consommation de cannabis.

III. 2 - Attitudes et mode de vie : facteurs comportementaux

- Dans ce paragraphe, nous examinons les variables d'attitudes et de comportements qui discriminent les lycéens n'ayant jamais consommé de cannabis, de ceux qui en ont pris au moins dix fois dans le mois. Nous avons soumis au modèle de régression logistique les indicateurs de loisirs, d'image de soi, d'attitudes à l'égard de l'avenir et du cannabis, ainsi que les

comportements d'absentéisme scolaire et de consommations de tabac et d'alcool.

Les variables résultantes qui distinguent ces deux groupes de jeunes sont, outre l'âge et le sexe, l'importance numérique des consommateurs de " drogue " dans l'environnement des jeunes ainsi que leurs propres comportements d'absentéisme scolaire, de tabagisme et de sorties le soir. Parmi les loisirs, la pratique d'un instrument de musique est associée à une augmentation de la probabilité de consommer souvent du cannabis (au moins dix fois dans le mois). Enfin, les attitudes à l'égard du cannabis distinguent également ces deux groupes : le fait de considérer qu'il peut être préjudiciable à la santé est plus souvent relevé parmi les " non-consommateurs ". Dans l'ensemble, on remarque que les ods-ratios correspondant à ces variables d'attitudes et de comportements sont élevés, opposant fortement ces deux groupes de lycéens.

Tableau VI.20 Consommations de cannabis : facteurs comportementaux
Régression logistique

Cannabis (jamais versus ≥ 10 fois mois)	Odds ratio
- Tabac . ≥ 10 cig./jour /autres	10,36
- Sortir le soir . plusieurs fs par sem./ autres réponses	7,16
- Jouer d'un instrument de musique . oui / non	7,18
- Sécher les cours . souvent / autres réponses	13,48
- Connaître des usagers de drogue . plus de cinq / autres réponses	38,12
- " Le cannabis, c'est dangereux pour la santé " . non / oui	9,22

• Les variables d'attitudes et de comportements qui distinguent les deux groupes de consommateurs avérés sont moins nombreuses. Le premier groupe de variables est constitué par les attitudes à l'égard du cannabis avec, en premier lieu, l'**appétence** pour ce produit et en second lieu, la difficulté à refuser les propositions qui peuvent en être faites. Les gros consommateurs de cannabis l'apprécient davantage que ceux qui limitent (au moins relativement) leurs consommations et il leur est plus souvent difficile de refuser d'en prendre. Le second groupe de variables concerne les activités des jeunes, les sorties fréquentes le soir, mais aussi l'ennui, sont plus souvent relevés par les gros consommateurs de cannabis.

RÉSUMÉ

Devant la banalisation importante et souvent indistincte des consommations de cannabis, nous avons voulu interroger dans ce chapitre les caractéristiques du groupe des " gros consommateurs de cannabis " (au moins dix fois dans le mois). Dans ce cadre méthodologique statistique, quantitatif, il apparaît pourtant que la banalisation de cette pratique dans le corps social aboutit à un recul net des limites de la transgression : les résultats que nous retrouvons ici pour le groupe de gros consommateurs sont très voisins de ceux que nous avons relevés dans nos précédentes

études pour les lycéens dont la plupart indiquaient pourtant une fréquence de consommation de cannabis plus faible.

La comparaison des jeunes qui n'ont **jamais** pris de cannabis à ceux qui en prennent **souvent** montrent que ces groupes diffèrent (statistiquement). On a vu combien les facteurs éducatifs familiaux et scolaires pèsent : les non-consommateurs signalent, moins de difficultés familiales ou scolaires. Aux variables relationnelles familiales s'ajoutent les variables éducatives "**contenantes**". Les non-consommateurs signalent plus souvent une limitation de leurs sorties, le rappel parental de l'interdit légal concernant les consommations de cannabis. Ils éprouvent aussi plus souvent un sentiment de sécurité.

Pour les variables scolaires, nous relèverons une nouvelle fois la liaison importante entre l'absentéisme scolaire fréquent et ces consommations importantes de substances psychoactives, de cannabis en l'occurrence. Outre les aspects relationnels avec les enseignants, les conditions de l'orientation et les aides scolaires influent également sur ces pratiques, moins fréquentes lorsque l'orientation scolaire est vécue comme satisfaisante ou quand les jeunes reçoivent de l'aide, en cas de difficultés scolaires.

Parmi les consommateurs **avérés** de cannabis (au moins dix fois dans la vie), la comparaison des lycéens qui s'imposent certaines limitations à ceux qui déclarent les fréquences les plus élevées (au moins dix fois au cours du mois précédent), montre aussi des différences statistiques entre ces deux groupes. À âge et sexe équivalents, les **gros** consommateurs de cannabis déclarent à la fois moins de limites, des conditions scolaires moins souvent favorables, ou du moins, moins bien vécues, un ennui plus fréquent ainsi qu'une plus grande appétence pour cette substance.

Les lycéens parisiens et les substances psychoactives

INRP / Paris X

SYNTHÈSE

■ Notre première enquête réalisée, par questionnaires, en 1983 (Leselbaum, Defrance, Coridian, INRP-HCEIA) était centrée sur l'identification des causes et des motivations expliquant les diverses consommations (stratifiées en usages occasionnels, réguliers, excessifs...), des produits toxiques licites ou illicites (alcool, tabac, drogues) des lycéens parisiens.

Notre préoccupation majeure n'était pas tant de mesurer les niveaux de consommations de ces produits mais de rechercher si des profils étaient liés à une monoconsommation ou polyconsommation de ces produits. Nous recherchions les facteurs se trouvant en liaison avec les comportements à risque d'adolescents parisiens.

À l'issue des analyses de données et notamment des analyses factorielles en composantes principales (méthode Benzecri), nous avons appréhendé trois principaux facteurs en interrelation avec la polyconsommation des produits toxiques : d'une part sexualité précoce et multiplicité des partenaires, d'autre part émancipation de la vie familiale, enfin adhésion à des modes de vie peu conformistes en matière de projet professionnel.

Il nous était apparu important, à l'époque, d'alerter les responsables académiques et locaux, dans le cadre de la mise en place de procédures de prévention primaire en milieu scolaire, sur ces associations de consommations excessives, régulières ou occasionnelles des différents produits toxiques.

Ces associations – plus que le niveau des consommations – constituaient pour nous un premier signal d'alarme. Il nous paraissait indispensable qu'une politique cohérente de prévention primaire dans le cadre scolaire prenne en considération cette forme d'avertissement.

■ Lors de notre seconde enquête, réalisée en 1991 (C. de Peretti, N. Leselbaum, INRP, 1995), les mêmes facteurs en interaction avec les consommations des lycéens étaient apparus. Mais nous n'avions pas constaté d'augmentation significative de la consommation des drogues illicites des lycéens parisiens. Nous avons pu mettre en évidence une légère diminution du tabagisme dans son usage occasionnel et régulier ainsi qu'une augmentation des ivresses répétées, supérieures ou égales à trois entre 1983 et 1991.

Cette seconde enquête nous avait permis de compléter le nombre des facteurs les plus prédictifs de l'usage répété des produits toxiques licites ou illicites. Suivant une démarche qui consistait à identifier les facteurs psychosociologiques et environnementaux les plus fréquemment (mais pas nécessairement) associés à la consommation des toxiques des lycéens, nous avons mis en évidence quatre variables (significativement plus fréquentes) liées aux consommations répétées des trois types de produits toxiques : manque de volonté, impulsivité, sociabilité plus fréquente, humeur changeante et mauvaise...)

En outre, il était apparu que les consommations répétées des trois sortes de produits étaient deux fois plus fréquentes chez les jeunes présentant des difficultés scolaires ou familiales, marquées par des conflits fréquents avec les parents. Elles étaient également significativement plus élevées chez les jeunes qui avaient eu envie (ou très envie) plusieurs fois de se suicider, ceux dont la scolarité était accompagnée d'un sentiment d'échec et chez ceux qui étaient plus indifférents à leur projet d'avenir professionnel. Du point de vue quantitatif, un jeune sur quatorze avouait des ivresses multiples et/ou des prises nombreuses de drogues illicites, supérieures à dix dans les six mois. 1,5% de l'ensemble de l'échantillon cumulait des ivresses alcooliques et cannabiques multiples, supérieures ou égales à 10 durant les six derniers mois.

Au final, cette seconde enquête avait permis d'affiner et de préciser le nombre des facteurs les plus prédictifs de l'usage répété des produits toxiques licites et illicites.

Au-delà du concept de comportement à risque, s'était imposé d'une part, le concept de situations à risque dans lesquelles se trouvaient les lycéens consommateurs, et, d'autre part, le rôle important des représentations et opinions des jeunes et des adultes à l'égard des produits toxiques.

À l'issue de cette enquête, nous partageons les inquiétudes des responsables face à l'augmentation et à la généralisation de l'offre des substances toxiques, y compris en milieu lycéen. Étant sensibles aux situations dans lesquelles un nombre croissant de lycéens se trouvaient, nous craignons une aggravation des consommations de drogues illicites et insistons plus fortement que lors de notre première étude, sur le rôle important des facteurs protecteurs qui n'étaient pas toujours assez pris en compte dans le cadre d'une prévention selon nous !

■ Notre troisième étude se termine au moment où un débat sociétal s'engage sur la légitimité de l'interdit légal de la consommation des dérivés du cannabis. Ce débat est particulièrement complexe lorsqu'il s'agit de jeunes scolarisés, dont les attitudes et les comportements ne sont pas indépendants des opinions, attitudes et positions que les adultes ont eux-mêmes à l'égard de la dangerosité des différentes substances psychoactives.

Nous voulons rappeler les informations nouvelles obtenues par nos études, notamment la plus récente, tant en matière de concepts nouveaux que d'éclaircissement sur, d'une part, l'augmentation des niveaux de consommations

des différentes substances psychoactives et, d'autre part, les principaux facteurs qui sont liés à ces consommations.

Enfin nous soulignerons comment les enquêtes de cette nature peuvent participer, dans le cadre d'une politique de prévention au sein du système éducatif, à une " expertise collective ".

- Appréhension de concepts nouveaux.

Le concept de situation à risque nous paraît préférable au concept de comportement à risque. De plus, il est important de désigner les produits toxiques (drogues douces, dures, licites, illicites) par les termes de substances psychoactives (de Peretti, 1996 et Parquet, 1997). Encore faut-il que leurs consommations soient stratifiées en usage, abus et dépendance, sans pour autant aboutir à une uniformisation de tous les produits psychoactifs. On sait en effet que l'expérimentation de certaines substances comme l'ectasy, le LSD, le crack, l'héroïne, indépendamment de tout abus, constitue un risque majeur pour la santé. L'ectasy par exemple peut être mortelle dès la première prise et même après plusieurs prises bien tolérées⁶⁴.

Dépassant le concept de **banalisation**, dans le cas des consommations de substances psychoactives (et particulièrement pour le cannabis), on peut avancer le concept de **nouvelle pratique sociale** propre à une génération (jeunes de l'an 2000). En effet, on a affaire à de réelles pratiques qui remplissent une fonction dans la construction de l'identité des groupes de jeunes, de plus en plus nombreux.

⁶⁴ J. Etienble " Evaluation des politiques de prévention en matière de toxicomanie ", Séminaire INSERM, Lille, 1998.

Cette fonction prend une signification différente selon les niveaux de consommation et selon l'association de ces consommations :

– pour les expérimentateurs et les usagers occasionnels, la consommation a une signification de rites et de pratiques culturelles. Les jeunes recherchent du plaisir, de l'évasion et de la détente, des effets psychotropes et se refusent à reconnaître le caractère dangereux du produit⁶⁵ ;

– pour le groupe des gros consommateurs, cette pratique remplit plutôt une fonction substitutive. On peut craindre que n'étant pas en mesure de conquérir leur autonomie, ces jeunes passent d'une dépendance (généralement celle du milieu familial) à d'autres dépendances (P. Huerre). Ils ne sont pas sur la voie de la construction de leur identité.

Nous interprétons donc cette augmentation préoccupante des consommations de substances psychoactives comme un fait nouveau désignant une véritable pratique sociale (au sens de praxis) et comme un “ analyseur ” des relations intergénérationnelles et des positions que les jeunes occupent au sein de notre société.

• Niveaux de consommations et évolutions de ces consommations :

– les médicaments psychotropes : 14,4% disent avoir consommé un médicament tranquillisant (somnifère ou antidépresseur) au cours des trente derniers jours dont 2,5% tous les jours. Cette prise de médicaments, où l'on compte environ trois filles pour un garçon, est plus fréquente dans l'enseignement privé sous-contrat⁶⁶. Ces

⁶⁵ Il est intéressant de noter que ces raisons sont différentes de celles évoquées en 1983 et 1991 qui faisaient davantage appel aux difficultés vécues par les jeunes.

⁶⁶ Nous ne pouvons pas comparer cette consommation entre 1983, 1991 et 1998, le libellé des questions n'étant pas identique.

consommations sont indépendantes des filières des établissements et de la profession des parents ;

– le tabagisme : un tiers des lycéens parisiens fument tous les jours (et pour 16% d'entre eux au moins dix cigarettes). 52,2% des garçons et 49,9% des filles se déclarent non-fumeurs. Le tabagisme est plutôt moins banalisé qu'en 1991 puisqu'en 1998 les lycéens ont une meilleure connaissance des effets du tabac. Les risques du tabagisme pour la santé sont bien connus par plus de neuf jeunes sur dix et le risque de dépendance par neuf sur dix. Près de la moitié des fumeurs réguliers (une cigarette par jour au moins) se disent conscients de leur dépendance⁶⁷.

La baisse du tabagisme des jeunes scolarisés que l'on a pu observer entre 1983 et 1991 ne s'est pas poursuivie depuis. Les variables sociodémographiques liées à ce tabagisme restent identiques à celles déjà connues : âge, profession et habitude de tabagisme des parents... Cependant, on constate que les gros fumeurs sont plus nombreux dans l'enseignement privé que dans l'enseignement public. Leur prévalence a augmenté significativement ($p < 0,05$).

– l'alcool : sa consommation n'a pas augmenté. Entre l'étude de 1991 et celle de 1998, on constate une relative stabilité des ivresses des lycéens parisiens et même une augmentation du nombre des abstinents.

C'est toujours un produit davantage consommé par les garçons que par les filles. À la différence de l'enquête de 1983, passée à Paris, les consommations d'alcool et les ivresses sont moins fréquentes pour les jeunes scolarisés en lycée professionnel et plus répandues dans les milieux sociaux favorisés.

⁶⁷ L'amélioration des connaissances des risques davantage que les changements dans le comportement des jeunes vis-à-vis du tabac est sans doute liée aux campagnes de prévention menées par le CFES au cours des dix dernières années et aux actions d'éducation à la santé en milieu scolaire.

– les drogues illicites : ainsi que nous le craignons à l'issue de notre enquête de 1991, la consommation de cannabis et de ses dérivés a augmenté fortement, passant de 23,4% à 42,7% pour les expérimentateurs de ces drogues illicites (presque deux fois plus). En outre cette augmentation est constatée aussi pour d'autres substances psychoactives (pour l'ectasy seulement 0,1% en 1991 vs 3% en 1998 et pour toutes les substances autres que l'héroïne).

Ces consommations augmentent avec l'âge et elles sont plus fréquentes chez les garçons que chez les filles. Mais les lycéens qui expérimentent les drogues illicites sont de plus en plus jeunes : plus d'un lycéen sur quatre à 15 ans et plus d'un lycéen sur trois à 16 ans. On a proposé à près de deux lycéens sur trois des substances illicites (cannabis dans neuf cas sur dix et associé à d'autres drogues à raison de 16,9% des lycéens). Ces propositions de drogues sont par ailleurs plus fréquemment adressées aux lycéens consommateurs.

En 1983 un lycéen sur deux connaissait au moins un consommateur de drogue dans son entourage. En 1998 ils sont huit lycéens sur dix à connaître au moins un consommateur de drogue, la plupart du temps des jeunes du même âge et une fois sur six des gens plus âgés. On peut raisonnablement souligner une augmentation dans la proximité des offres, des demandes et des consommations de substances psychoactives.

En 1991, un lycéen sur vingt tolérait, pour lui et pour les autres, un usage régulier de cannabis. En 1998, ils sont deux fois plus nombreux dans cette catégorie (un lycéen sur dix pour l'usage régulier et un lycéen sur quatre pour un usage exceptionnel).

Dans le groupe des gros consommateurs de cannabis (= 10 fois/ mois = 1 lycéen/11), on retrouve comme dans les autres études les facteurs scolaires

(absentéisme, mauvaise orientation...), les facteurs familiaux (attitude et limites fixées par les parents), les facteurs personnels (ennui, appétence pour les substances psychoactives). On peut craindre que cette banalisation du cannabis sur la voie d'être transformée en pratique sociale n'aboutisse à un recul des limites de la transgression.

- Pour conclure nous voudrions expliquer **le double usage de ces enquêtes dans le cadre d'une " expertise collective "**. En effet, au-delà des connaissances sur les situations à risque, les causes, les motivations et les fonctions de ces consommations de substances psychoactives, les enquêtes sont utiles aux acteurs institutionnels mais aussi aux sujets eux-mêmes.

- Du côté des pouvoirs publics (institutionnels, académiques et locaux) et des intervenants de terrain, elles les aident à **améliorer** les dispositifs et démarches de prévention (publiques et scolaires) de ce groupe cible que constituent les adolescents. Il est indispensable d'actualiser périodiquement les connaissances sur :

- les niveaux de consommation des substances psychoactives, leur stabilité ou évolution dans le temps ;

- la diversité des processus engendrant les différents niveaux de consommation des différents produits ;

- les attitudes, opinions et " valeurs " qu'ils attribuent aux usages de ces produits consommés, leur dangerosité, la dépendance qu'ils entraînent, leur caractère licite ou illicite...

– l’impact des pratiques éducatives, familiales et environnementales des jeunes et le jeu protecteur que le contrôle familial peut exercer.

Par cet accroissement de connaissances :

– on pourra “ faire le point ” à la fois sur l’hétérogénéité des facteurs environnementaux et des configurations en relation avec les consommations et les fonctions que ces relations remplissent ;

– on sera en mesure de mieux préciser les capacités intrinsèques des messages proprement éducatifs capables de produire de la dissonance dans l’attrait ou l’appétence que procurent “ les produits ”.

Tout en se gardant d’exercer un contrôle social sur les personnes, il sera en effet possible de tenter de déstabiliser les habitudes de comportements individuels ou de groupe, d’une part par la mise à la disposition des sujets enquêtés, des connaissances acquises par ces enquêtes, d’autre part par des propositions nouvelles d’actions et de mesures à prendre au sein de la société.

• Du côté des sujets adolescents qui ont répondu à cette enquête, l’utilité première est de :

– témoigner de l’intérêt que la société des adultes porte à leur bien-être en général et plus précisément à leurs comportements et opinions en tant que jeunes, sur des sujets qui les concernent : vie quotidienne scolaire et de loisirs, difficultés et mal-être, souhaits de projet d’avenir...

– les mettre en situation d’exprimer et, par là, d’avoir une conscience plus réfléchie de leurs attitudes, comportements et valeurs ainsi que des usages à court et moyen termes des produits consommés et de leurs effets nocifs à plus long terme (dépendance) ;

– les aider à construire leur personnalité sociale (Dubar) à partir des effets récurrents des résultats de ces enquêtes sur les sujets interrogés et sur les adultes de leur entourage.

Deux principes pourraient être rappelés brièvement. Le premier est d'**éviter de négliger les facteurs protecteurs des adolescents**. Le deuxième est **de ne pas stigmatiser les adolescents dans leurs consommations**, mais d'augmenter notre vigilance à leur égard : inciter les adultes qui entourent les jeunes à adopter des “ attitudes plus contenantes ” et à favoriser dans les milieux locaux (scolaires, familiaux, etc.) une intégration qui augmentera leur sentiment sécuritaire.

BIBLIOGRAPHIE

ANATRELLA T. (1988). *Interminables adolescences, les 12-30 ans*. Paris, Cerf-Cujas.

ARENES J., JANVRIN M. P. & BAUDIER F. dir. (1998). *Baromètre santé jeunes 97/98*. Editions CFES.

BALLION R. (1999). *Les conduites déviantes des lycéens*. CADIS-OFDT. Rapport d'étude.

- BERGERET J. (1990). *Toxicomanie et personnalité*. Paris, PUF (Que sais-je ? n°1941).
- BRACONNIER A. (1993). Risques réels et risques projetés à l'adolescence. in *Adolescence Plurielle*, CFES.
- CESONI D., POGGI D. (1988). Besoins et aspirations des jeunes dans un quartier de Créteil. *Psychotropes* 4 n°2.
- CHOQUET M. et al. (1988). *La santé des adolescents, approche longitudinale des consommations de drogues et de troubles somatiques et psychosomatiques*. Paris, La Documentation Française.
- CHOQUET M. et LEDOUX S. (1994). *Adolescents, enquête nationale*. Les éditions INSERM.
- Comité Consultatif National d'Éthique (1995). Rapports sur les toxicomanies. *Les cahiers du Comité Consultatif National d'Éthique pour les sciences de la vie et de la santé*. n°2, janvier 1995, pp. 5-53.
- CURTET F. (1992). Consommation de haschich. *Grande écoute*, juin.
- DUBET F. (1991). *La galère, jeunes en survie*. Ed. Fayard
- DUBET F. (1993). Les adolescents, conformisme et déviance. in Choquet M. et Dressen C. (dir.), *Adolescence Plurielle*, CFES, p. 79-84.
- EHRENBERG A. (1991). " *Un monde de funambules* ". *Individus sous influence, drogues, alcool, médicaments psychotropes*. Paris, éditions de l'Esprit.
- GALLAND J.P., WENZEL C. (1992). *Cannabis, alcool, héroïne, drogue, état des lieux*. L'Alhambra.
- GALLAND O. (1991). *La sociologie de la jeunesse*. Éd. Armand Colin.

HENRION R. prés. (1995). *Rapport de la Commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie*. La Documentation française.

HIBELL B., ANDERSON B. & alii (1997). *The 1995 Espad report - the european school survey project on alcohol and other drugs - Alcohol and other drug use among students in 26 european countries*. The swedish council for information on alcohol and other drugs - CAN- Council of Europe Pompidou group.

HUERRE P. (1996). *L'adolescence en héritage*. Calman Levy.

HUERRE P. (1997). *L'adolescence n'existe pas*. Odile Jacob.

INGOLD R., TUSSIRT M. (1998). *Le cannabis en France*. Éd. Anthropos.

IREB (1998). *Les adolescents français face à l'alcool*.

JEANNERET O., SAND E.A., DESCHAMPS J.P., MANCIAUX M. (1983). *Les adolescents et leur santé*. Flammarion.

KOKOREFF M. et al. (1994). *La production d'un problème social, drogues et conduites d'excès, la France l'Angleterre face aux usages et aux usagers d'ecstasy et de cannabis*. Rapport d'étude.

LERT F., DESCHELLIER D., AUBRY M., QUENEL P. (1992). Les actions de prévention participatives sont-elles possibles au lycée ? Réflexions à partir de l'évaluation d'une action de prévention du sida dans un lycée parisien. *Santé publique*, 3, p. 40-64.

LESELBAUM N., CORIDIAN, Ch., DEFRANCE, J. (1985). *Tabac, alcool, drogues ? des lycéens parisiens répondent*. Paris, INRP.

LESELBAUM N. (dir.) (1990). *La prévention à l'école I*. Paris, INRP.

LESELBAUM N., PERETTI C. de (1992). *La prévention à l'école II*. Paris, INRP.

MANCIAUX M. et ROMER C. (1988). *Accidents de l'enfant et de l'adolescent, la place de la recherche*. Paris, La Documentation Française.

MICHAUD P.A., BAUDIER F., CHOQUET M. MANSOUR S. (1994). *La santé des adolescents : quels liens entre recherche et prévention ?* Vanves, CFES.

NIDA (1998). *High schools and youth trends, Monitoring the future study*.

PARQUET P. J. (1997). *Pour une politique de prévention en matière de comportements de consommation de substances psychoactives*, Éditions du CFES.

PERETTI C. de (1996). *Consommations de substances psychoactives, des concepts et du regard social aux déclarations des lycéens des banlieues difficiles*. Thèse de doctorat de l'université Pierre et Marie Curie sous la direction de B. Pissarro.

PERETTI C. de, KARSENTI M., LESELBAUM N. (1993). *La prévention du sida en milieu scolaire*. Paris, INRP/AFLS.

PERETTI C. de, LESELBAUM N. (1995). *Tabac, alcool, drogues, opinions et consommations des lycéens*. Paris, INRP.

Politiques de lutte contre la drogue, l'expérience suédoise (1994). Institut National de la Santé Publique (Stockholm).

Rapport sur les toxicomanies (1995). *Les cahiers du Comité Consultatif National d'Éthique pour les sciences de la vie et de la santé* n°2, janvier, p. 5-53.

ROQUES B. (1998). *Problèmes posés par la dangerosité des " drogues " - Rapport du professeur Bernard Roques au Secrétaire d'état à la santé*. MILDT.

TURSZ A. (1987). *Adolescents, risques et accidents*. Centre International de l'Enfance-Doin.

TURSZ A., SOUTEYRAND (1993). *Adolescence et risques*. Paris, Syros.

ZARIFIAN E. (1996). *Mission générale concernant la prescription et l'utilisation de médicaments psychotropes en France* - Rapport au Ministre des Affaires sociales et au Ministre délégué à la Santé.

ANNEXES

Lycéens parisiens

**Consommation de médicaments
de type “ tranquillisant, somnifère ou antidépresseur ”**

Consommations de médicaments	15 ans N=90	16 ans N=178	17 ans N=250	18ans N=176	19ans N=103
– Avez-vous pris un médicament tranquillisant, somnifère ou antidépresseur au cours des 30 derniers jours ?					
· non	86,7%	89,3%	84,8%	84,7%	78,6%
· au moins une fois	13,3%	10,1%	14,4%	15,3%	20,4%
· tous les jours	2,2%	0,6%	2,4%	4,5%	2,9%
– Les médicaments ont été prescrits :					
· oui	8,9%	4,5%	6,8%	8,0%	9,7%

Garçons Consommations de médicaments	15 ans N=28	16 ans N=74	17 ans N=126	18ans N=96	19ans N=50
– Avez-vous pris un médicament tranquillisant, somnifère ou antidépresseur au cours des 30 derniers jours ?					
· non	89,3%	97,3%	90,5%	91,7%	88,8%
· au moins une fois	10,7%	2,7%	9,5%	8,3%	10,0%
· tous les jours	3,6%	0	0,8%	3,1%	0
– Les médicaments ont été prescrits :					
· oui	10,8%	1,4%	3,2%	3,1%	6%

Filles	15 ans N=62	16 ans N=104	17 ans N=124	18ans N=80	19ans N=52
Consommations de médicaments					
– Avez-vous pris un médicament tranquillisant, somnifère ou antidépresseur au cours des 30 derniers jours ?					
· non	85,5%	83,7%	79,0%	76,3%	71,2%
· au moins une fois	14,5%	15,4%	19,4%	23,8%	28,8%
· tous les jours	1,6%	1,0%	4,0%	6,3%	5,8%
– Les médicaments ont été prescrits :					
· oui	8,1%	6,7%	10,5%	13,8%	13,5%

Tabac

Tabagisme et âge	15 ans N=90	16 ans N=178	17 ans N=250	18ans N=176	19ans N=103
– Non-fumeurs	53,3%	60,7%	52,0%	48,3%	36,9%
– Fumeurs occasionnels	18,9%	14,6%	12,0%	13,6%	18,4%
– Fumeurs réguliers					
· dont ≥ 10 cig. par jour	27,8%	24,7%	35,2%	36,4%	43,7%
	12,2%	8,4%	14,8%	16,5%	26,2%
– Non-réponses	0	0	0,8%	1,7%	1,0%

Tabagisme et âge	15 ans N=28	16 ans N=74	17 ans N=126	18ans N=96	19ans N=50
Garçons					
– Non-fumeurs	60,7%	64,9%	54,0%	49,0%	32,0%
– Fumeurs occasionnels	17,9%	13,5%	10,3%	14,6%	22,0%
– Fumeurs réguliers					
· dont ≥ 10 cig. par jour	21,4%	21,6%	34,1%	34,4%	44,0%
	14,3%	8,1%	14,3%	14,6%	24,0%
– Non-réponses	0	0	1,6%	2,1%	2,0%

Tabagisme et âge	15 ans N=62	16 ans N=104	17 ans N=124	18ans N=80	19ans N=52
Filles					
– Non-fumeurs	50,0%	57,7%	50,0%	47,5%	42,3%
– Fumeurs occasionnels	19,4%	15,4%	13,7%	12,5%	15,4%
– Fumeurs réguliers					
· dont ≥ 10 cig. par jour	30,6%	26,9%	36,3%	38,8%	42,3%
	11,3%	8,7%	15,3%	18,8%	26,9%
– Non-réponses	0	0	0	1,3%	0

Consommations d'alcool

Consommations d'alcool et âge	15 ans N=90	16 ans N=178	17 ans N=250	18ans N=176	19ans N=103
– Vous arrive-t-il de boire des boissons alcoolisées ⁶⁸ ?					
· jamais	28,9%	36,0%	25,2%	26,1%	25,2%
· moins d'une fois par semaine	51,1%	41,0%	41,6%	48,3%	39,8%
· au moins une fois par semaine	20%	23%	32,8%	25%	35,0%
– Samedi dernier : combien de verres de boissons alcoolisées ?					
· 1 à 3 verres	28,9%	23,0%	28,0%	27,3%	30,1%
· au moins 4 verres	8,9%	9,0%	11,2%	11,4%	18,4%

Consommations d'alcool et âge Garçons	15 ans N=28	16 ans N=74	17 ans N=126	18ans N=96	19ans N=50
– Vous arrive-t-il de boire des boissons alcoolisées ?					
· jamais	14,3%	33,8%	27,8%	17,7%	18,0%
· moins d'une fois par semaine	53,6%	40,5%	34,1%	45,8%	36,0%
· au moins une fois par semaine	32,1%	25,7%	37,3%	35,4%	46,0%
– Samedi dernier : combien de verres de boissons alcoolisées ?					
· 1 à 3 verres	25,0%	20,3%	29,4%	26,0%	34,0%
· au moins 4 verres	10,7%	9,5%	14,3%	17,7%	30,0%

⁶⁸ Le différentiel à 1 est lié aux non-réponses.

Consommations d'alcool et âge	15 ans N=62	16 ans N=104	17 ans N=124	18ans N=80	19ans N=52
Filles					
– Vous arrive-t-il de boire des boissons alcoolisées ?					
· jamais	35,5%	37,5%	22,6%	36,3%	32,7%
· moins d'une fois par semaine	50,0%	41,3%	49,2%	51,3%	42,3%
· au moins une fois par semaine	14,5%	21,2%	28,2%	12,5%	25%
– Samedi dernier : combien de verres de boissons alcoolisées ?					
· 1 à 3 verres	30,6%	25,0%	26,6%	28,8%	26,9%
· au moins 4 verres	8,1%	8,7%	8,1%	3,8%	7,7%

Ivresses

Ivresses et âge	15 ans N=90	16 ans N=178	17 ans N=250	18ans N=176	19ans N=103
– Au moins une fois dans la vie	42,2%	43,3%	46,8%	47,2%	47,6%
– Au moins dix fois dans la vie	3,3%	8,4%	14,0%	10,8%	17,5%
– Au moins une fois dans l'année	33,3%	33,1%	42,0%	33,0%	35,9%
– Au moins dix fois dans l'année	0	2,2%	4,0%	1,7%	8,7%
– Au moins une fois dans le mois	11,1%	15,7%	18,0%	14,2%	16,5%

Ivresses et âge	15 ans N=28	16 ans N=74	17 ans N=126	18ans N=96	19ans N=50
Garçons					
– Au moins une fois dans la vie	50,0%	51,4%	49,2%	52,1%	60,0%
– Au moins dix fois dans la vie	7,1%	8,1%	20,6%	14,6%	28,0%
– Au moins une fois dans l'année	35,7%	39,2%	45,2%	38,5%	56,0%
– Au moins dix fois dans l'année	0	1,4%	6,3%	3,1%	18,0%
– Au moins une fois dans le mois	10,7%	14,9%	23,0%	22,9%	26,0%

Ivresses et âge	15 ans N=62	16 ans N=104	17 ans N=124	18ans N=80	19ans N=52
Filles					
– Au moins une fois dans la vie	38,7%	37,5%	44,4%	41,3%	34,6%
– Au moins dix fois dans la vie	1,6%	8,7%	7,3%	6,3%	5,8%
– Au moins une fois dans l'année	32,3%	28,8%	38,7%	26,3%	15,4%
– Au moins dix fois dans l'année	0	2,9%	1,6%	0	0
– Au moins une fois dans le mois	11,3%	16,3%	12,9%	3,8%	7,7%

Cannabis

Consommation de cannabis et âge	15 ans N=90	16 ans N=178	17 ans N=250	18ans N=176	19ans N=103
– Au moins une fois dans la vie	28,9%	36,5%	44,8%	48,9%	52,4%
– Au moins dix fois dans la vie	13,3%	18,0%	27,6%	25,6%	34,0%
– Au moins une fois dans l'année	25,6%	30,3%	36,8%	36,4%	39,8%
– Au moins dix fois dans l'année	12,2%	11,8%	18,8%	17,6%	21,4%
– Au moins une fois dans le mois	15,6%	20,8%	24,4%	26,1%	28,2%
– Au moins dix fois dans le mois	3,3%	4,5%	10,0%	10,2%	16,5%

Cannabis et âge Garçons	15 ans N=28	16 ans N=74	17 ans N=126	18ans N=96	19ans N=50
– Au moins une fois dans la vie	35,7%	41,9%	49,2%	52,1%	64,0%
– Au moins dix fois dans la vie	17,9%	24,3%	36,5%	29,2%	40,0%
– Au moins une fois dans l'année	28,6%	32,4%	42,9%	39,6%	48,0%
– Au moins dix fois dans l'année	17,9%	17,6%	25,4%	20,8%	28,0%
– Au moins une fois dans le mois	14,3%	25,7%	32,5%	29,2%	36,0%
– Au moins dix fois dans le mois	7,1%	8,1%	13,5%	13,5%	24,0%

Cannabis et âge Filles	15 ans N=62	16 ans N=104	17 ans N=124	18ans N=80	19ans N=52
– Au moins une fois dans la vie	25,8%	32,7%	40,3%	45,0%	40,4%
– Au moins dix fois dans la vie	11,3%	13,5%	18,5%	21,3%	26,9%
– Au moins une fois dans l'année	24,2%	28,8%	30,6%	32,5%	30,8%
– Au moins dix fois dans l'année	9,7%	7,7%	12,1%	13,8%	13,5%
– Au moins une fois dans le mois	16,1%	17,3%	16,1%	22,5%	19,2%
– Au moins dix fois dans le mois	1,6%	1,9%	6,5%	6,3%	7,7%